SOUS LA DIRECTION
D'ALAIN BAILLOUX
ET DJAMEL FERRAND

Dans le feu de l'action

DES POMPIERS RACONTENT
LEURS MISSIONS LES PLUS MARQUANTES

SOLAR

DAVID ARNETTE, ALAIN BAILLOUX, DJAMEL FERRAND,
FABIEN FOUCAUD, CHRISTOPHE GHIANI,
PASCAL REYMOND, STÉPHANE SAISON

Dans le feu de l'action

DES POMPIERS RACONTENT
LEURS MISSIONS LES PLUS MARQUANTES

SOLAR

SOMMAIRE

Titre

Prologue - Sous les cendres

Chapitre 1 - *David, sous-officier* - Un soubresaut dans l'univers

Chapitre 2 - *Djamel, téléphoniste au fourgon pompe-tonne* - Rencontre du 3e type… une histoire de fous !

Chapitre 3 - *Pascal, chef de centre de secours principal* - Y a-t-il toujours une pierre lisse ou une pierre rugueuse ?

Chapitre 4 - *Alain, chef de garde* - Un Noël de feu…

Chapitre 5 - *Stéphane, sous-officier au premier secours* - Quand le feu mène la danse

Chapitre 6 - *Djamel, officier de garde* - Il n'y a pas de “ petit feu ” !

Chapitre 7 - *Fabien, chef d'agrès du premier secours* - Une balade en Vélib'

Chapitre 8 - *Christophe, chef de groupe* - 21 septembre 2001 : un jour qui ne m'a jamais vraiment quitté

Chapitre 9 - *Fabien, chef de garde* - Une lettre qui dérange, un destin qui déraille

Chapitre 10 - *Alain, chef de groupe* - J'avais un camarade…

Chapitre 11 - *Stéphane, sous-officier au premier secours* - L'ombre du tas

Chapitre 12 - *Djamel, directeur départemental adjoint* - On laisse toujours un morceau de nous-même

L'organisation des pompiers en France

Les auteurs

Remerciements

Crédits photographiques

Cahier photos

Copyright

Prologue

Sous les cendres

« Je suis le maître de mon destin, le capitaine de mon âme. »
– William Ernest Henley

Les cendres… Ce terme, que l'on soit sapeur-pompier à Paris, Lille, Martigues ou encore Camaret, évoque, pour tout un chacun, bien plus que de simples morceaux de papier, de bois, brûlés ou noircis, ou encore d'effluves brûlants.

Ces cendres sont également des morceaux de chacun d'entre eux laissés sur les lieux d'opérations anodines, difficiles, parfois rudes… des cendres qui laissent des traces à l'âme.

Oser livrer ses doutes, ses failles, ses combats intérieurs, n'est pas un exercice ordinaire. Évoquer ces moments, que l'on soit porte-lance, chef de secteur ou commandant des opérations de secours, tous les auteurs ne l'ont fait qu'avec un seul but, celui de transmettre.

Transmettre… à qui ?

Aux plus jeunes, car le monde des services d'incendie et de secours évolue à grande vitesse, en matière de moyens, de forces – certains ont connu des époques de vaches maigres… et ont dû faire avec. Il est

important de laisser une trace à ces nouvelles générations pour qu'elles ne pensent pas que tout est facile, que tout leur est dû !

À leurs contemporains, qu'ils invitent à réfléchir sur eux-mêmes, sur leur parcours, à partager leur expérience avec les plus jeunes. Être sapeur-pompier, c'est avant toute chose un engagement basé sur la transmission. Ces notions, comme l'apprentissage, ne doivent pas disparaître… dans les cendres.

Ce livre est donc un recueil qui invite à s'interroger.

Des récits intimes, pudiques, tissés dans les interstices du quotidien. Des traces invisibles laissées dans les cours des centres de secours, petits ou grands, et sur les murs silencieux d'une remise où sont stationnés les engins de secours.

Des histoires vraies, parfois déchirantes, racontées par ceux qui ne se revendiquent pas héros, mais qui assument cette volonté chaque jour d'agir pour ceux qu'ils ne connaissent pas.

Ces histoires ont modelé, ébranlé parfois, ces auteurs, qui sont pour certains devenus des chefs. On ne voit pas le monde à 50 ans comme on le voit à 16 ans.

L'image d'Épinal du sapeur-pompier inspire au-dehors, elle mobilise l'idéal, encourage la mission. Mais derrière les portes closes, dans la routine des gardes et les replis de la fatigue, il y a aussi des esprits marqués, des âmes blessées, et des chefs qui doutent. C'est là, dans cet intervalle silencieux, que l'expérience s'imprime. Là que le chef respire, sans bruit, et commence à relire l'invisible.

Après l'opération, il y a ce retour étrange, presque irréel parfois. Ce n'est ni le soulagement ni l'agitation ; c'est une suspension, un creux invisible où l'esprit, lui, entre dans un espace nu, lucide. C'est là qu'il absorbe des vérités souvent cruelles.

Le commandement ne s'improvise pas, il s'éprouve. Il ne naît ni des discours, ni des insignes. Il s'enracine dans la présence. Le bon chef ne

cherche pas à s’imposer, il s’ajuste. Il ne cache pas ses doutes, il les transforme.

« Commander une opération de secours nécessite aussi des qualités qui s’appréhendent et se développent par un long travail d’apprentissage, d’expérience, d’écoute et de remise en question permanente. Un chef est celui qui sait rester calme en pleine tempête[1]. »

Être chef, c’est agir avec exigence et exemplarité, mais aussi bienveillance. C’est incarner une posture durable. Être respecté pour ce que l’on est, et non pour ce que l’on porte. C’est réussir à tisser des liens qui mèneront vos équipiers à « obéir d’amitié », selon les mots du général Frère.

Commander. Ce verbe résonne. Il exprime une attente, une promesse espérée des personnels comme des supérieurs. Et vous l’embrassez, parce que vous aimez ceux que vous guidez. C’est votre devoir et votre lien.

Dans ces pages, il y a du doute, de la fierté, des décisions prises trop vite ou trop tard. Il y a des silences, des regards furtifs, des gestes imprécis. Mais il y a surtout une fraternité d’armes vécue, non déclamée, tissée dans les creux de l’action. Et parfois, au détour d’une phrase, vous entendrez un murmure – celui du métier qui ne s’explique jamais tout à fait.

Fragments précieux de vies parmi tant d’autres. Ce que vous lirez n’est pas un récit romancé ; c’est une vérité partagée, humble et vivante, gravée au cœur des chairs et du réel de celles et de ceux qui ont choisi de donner du temps.

Alain Bailloux et Djamel Ferrand

1. *Guide de doctrine opérationnelle – Exercice du commandement et conduite des opérations*, Ministère de l’Intérieur, Direction générale de la sécurité civile et de la gestion des crises, juin 2020, consultable sur le site https://www.securite-civile.interieur.gouv.fr.

CHAPITRE 1

David, sous-officier

Un soubresaut dans l’univers

« L’instant qui vient peut être celui de votre mort, vous le savez et vous pouvez sourire : n’est-ce pas admirable ? Dans la plus insignifiante de vos actions, il y a une immensité d’héroïsme. »
– Jean-Paul Sartre

Il est de coutume, dans la narration du monde pompier, d’aborder ce métier ou cette activité sous l’angle d’un certain héroïsme ou bien encore sous celui du pathos, en s’appuyant sur des expériences à caractère traumatique ou exceptionnel.

Bien que réel, cet abord reste pour la plupart des soldats du feu un phénomène rare, voire inexistant tout au long d’une carrière.

Cependant le grand public, premier supporter du pompier (après lui-même), reste extrêmement friand de cette part sporadique de son action pour en faire une généralité qui rejaillit sur l’ensemble du corps de ces valeureux combattants, aguerris ou… en devenir. Il n’en demeure pas moins que la réalité reste tout autre. Le quotidien d’un sapeur-pompier en dehors

des unités militaires ou des « grosses boutiques » est bien moins attrayant qu'il n'y paraît.

Mais ne nous y trompons pas ! Les efforts du quotidien qui jonchent le parcours de ceux qu'encense la critique cachent des parcelles d'un héroïsme revendiqué. Méconnus du grand public, ils revêtent des valeurs qu'aucune médaille ne viendra refléter.

Car oui, les interventions de plus en plus nombreuses sont souvent le reflet d'une société qui va mal et où la notion d'urgence est très aléatoire ; le pompier partira cinq fois de suite pour le relevage de la même personne. Il se lèvera plusieurs fois dans une nuit pour intervenir suite à une rixe à la sortie d'une discothèque, quittera son domicile pour constater la triste banalité de violences conjugales ou bien encore pour prendre en charge des personnes dont l'état alcoolique est avancé. Que dire des accidents domestiques sans grandes conséquences ou des personnes possédant un boîtier de téléalarme au poignet qui le déclenchent involontairement lors du jardinage dominical ?

Contrairement aux idées reçues, le pompier voit rarement le feu. La très grande majorité de ses actions tournent autour du secours à personne qui n'a plus d'urgence que le nom. Difficile, dès lors, de revendiquer la gloire au combat dont le grand public l'auréole !

Pourtant ses combats n'en sont pas moins difficiles et méritants. Toucher à pleine main la douleur de l'être humain, parfois sa déchéance, demande une pugnacité et une foi dans l'œuvre que l'on peut qualifier de haut vol. La redondance du phénomène et sa banalisation requièrent une résilience d'airain. Faire le grand écart entre la réalité et le mythe en gardant le cap est une prestation qui n'est pas donnée à tout le monde !

Bien sûr, il convient d'ajouter au tableau les vicissitudes de sa propre vie sans uniforme : les contraintes chronophages du monde du secours s'imposant et rythmant la vie familiale, l'équilibre difficile des devoirs qui, chacun, restent prioritaires, le bien des autres et le bien de soi…

J’ai bien connu l’outrance de ce sacerdoce : j’ai servi quinze ans. Pas quinze ans de temps en temps. Quinze ans comme la parenthèse d’une vie normale. Mais revenons tout d’abord en arrière, lors de mon premier engagement sous les drapeaux… Il y a trente-huit ans !

Je suis ce qu’on appelle dans le milieu une « vocation tardive ». Lorsque j’ai présenté ma candidature pour devenir pompier volontaire, j’avais déjà trente-six ans et un passif très teinté par l’uniforme. Dès l’âge de dix-sept ans je partais sous les drapeaux, pétri d’une foi compacte et sans fissure mais avec une compréhension pragmatique très aléatoire. Je voulais servir le pays, cause absolue, et quoi de mieux dans mon esprit de sacrifice que de mettre dans la balance ce que chaque être humain a de plus précieux sinon sa vie ?

Bien entendu, à cet âge, l’entendement est sujet à caution. Cependant la valeur du sentiment n’eut pas à rougir des outrages du temps et de la sclérose d’une certaine raison.

J’ai servi dix ans.

J’ai eu l’honneur d’intégrer ce qui était à l’époque le fer de lance de l’armée française : la Force d’action rapide (FAR), dont la devise était « vite, fort, loin ». Régiments partant régulièrement en opération, chute opérationnelle[1], missions de combat, j’ai connu des heures de gloire discrètes et les affres du combat en temps de guerre. J’ai versé le sang pour le bien de la France et j’ai donné un peu du mien pour ne pas renier mon serment…

Aussi, lorsque j’ai rejoint le centre de secours principal (CSP) de mon département et que j’ai revêtu à nouveau l’uniforme d’un monde hiérarchisé, j’ai très vite trouvé un sens et une méthode aux enjeux qui m’étaient demandés.

Au gré de mes formations et du quotidien des interventions, j’ai découvert un monde à part, complexe, riche d’histoire et de traditions, principalement soutenu par un esprit citoyen. Un dénominateur commun

issu de l’esprit républicain du début du XX^e siècle et poussé à son paroxysme dans une société fragile en perte de repères.

J’ai donc connu, lors de mes gardes et de mes astreintes, les failles et les forces du système. J’ai vécu les interventions « à deux balles », celles dont personne ne veut et qui échoient au bon samaritain en bleu. J’ai connu ce train-train essentiel mais peu valorisant que l’on retrouve dans chaque centre de secours du pays. J’ai espéré – comme tant d’autres – le gros baroud avec l’adrénaline du combat et la confrontation avec soi devant les actions qui engagent. Si certaines des miennes sont parfois sorties de l’ordinaire, sans d’ailleurs grandes conséquences, globalement j’ai participé au fonctionnement d’un service public comme tant d’autres collègues dans leurs départements avec la banalité du travail bien fait.

D’où ce malaise grandissant, cet encensement outrancier de la population pour quelque chose, somme toute, généralement assez basique :

Aurai-je un jour l’occasion de mettre à profit toutes ces heures de formation et d’entraînement ?

Pourrais-je donner plus que le strict minimum imposé par un réalisme moins glorieux qu’imaginé ?

Serai-je à nouveau confronté à un défi à la hauteur de l’idée que je me fais du service à l’autre ?

Suis-je toujours prêt à tout sacrifier, à commencer par ma vie, pour une cause plus grande que moi ?

Difficile d’en être sûr quand le quotidien ne vient jamais éprouver le serment pris, quand le temps passe et que le confort d’âme endort la fougue idéaliste.

Alors on attend, on gère les affaires courantes. Au gré des changements techniques et des réformes de la filière, on revoit sa copie. Ce qui avait cours est supplanté par de nouvelles directives, le matériel évolue et les consciences aussi.

Soudain la fumée d'incendie devient toxique et appelle une procédure normée pour ne plus en pâtir. L'amiante disparaît des casernes et de la plupart des bâtiments, l'électronique s'installe dans les pompes incendie, les jeunes paraissent de plus en plus jeunes… On se maintient, malgré le côté fonctionnel des jours de garde qui se ressemblent en se disant « oui mais le jour où… ». Pourtant la foi reste. Un peu teintée d'amertume mais elle est toujours là, car chacun sait que si l'on ne va pas sur ces « inter » qui échappent à la conscience collective, eh bien tout s'effondre…

On évite de trop réfléchir aussi. Tant de sacrifices personnels imposés à nos proches valent-ils cette insipide photocopie de la journée précédente ? L'œuvre n'est-elle pas sans fin ? Le jeu en vaut-il la chandelle ? Et si j'arrêtais ?

Et puis un jour, une intervention qui sort de l'ordinaire rebat les cartes. Le sentiment d'avoir servi, et mieux, d'avoir servi à quelque chose, domine à nouveau la conscience et rappelle le pourquoi de ce choix d'un engagement et, peut-être, le sens d'une vie tout entière. Pour autant, cette fameuse intervention peut aussi être celle de trop, celle qui n'aurait pas dû avoir lieu. Qui fait haïr plutôt qu'adorer…

La perte d'inconnu dans certaines situations est quelque chose de difficile pour le pompier mais fait partie intégrante des risques encourus. Il existe d'ailleurs des procédures et des gens pour aider à franchir ce genre d'épreuves qui, sans faire partie du quotidien, restent plus fréquentes qu'on ne pense. Mais perdre un collègue, dans quelque cas que ce soit, est un coup de poignard dans le contrat. C'est à chaque fois une profonde surprise. Comme si le pompier vivait hors du temps, caparaçonné dans une présumée invulnérabilité qui rendrait son action vertueuse face aux aléas de la vie. Autrement dit : « Je vis dans l'instant ; si je reste concentré, rien de grave ne peut m'arriver. » Ce qui, en soi, n'est pas tout à fait faux. Heureusement, ce malheur reste à la marge même si pour la corporation, c'est encore bien trop souvent.

Dans les méandres de ce soporifique train-train, j'ai, moi aussi, déambulé en gardant à l'esprit qu'il n'y a pas de « petite » intervention mais en espérant secrètement le gros rendez-vous avec l'Histoire et surtout, le plus important, avec moi-même.

Et c'est arrivé ! Oh ! pas avec la grande Histoire ! Pour être franc, à l'époque ça ne valait même pas une lettre de félicitation. Mais celle dont on se souviendra comme l'inter où il fallait être…

Comme souvent, tout commence en pleine nuit. De repos chez moi, je fais ce que tous les gens qui ont terminé leur journée de boulot font : je dors !

Seul, sur mon chevet, mon bip veille. Sa sonnerie stridente et peu amène me fait bondir violemment. Je ne consulte même pas le motif du départ et me rue sur mes vêtements sans prendre garde à ma compagne qui, elle aussi, est réveillée par cet intermède bordélique. Reliquat de bienséance, je tente de m'habiller sans allumer, pétri du vain espoir que je suis seul à avoir entendu la sonnerie. Peine perdue : j'entends un « sois prudent » ensommeillé tandis que je quitte la chambre.

J'ai l'habitude de pareilles situations. Mes fringues sont prêtes, je bondis dedans, je me cogne partout pour ne pas allumer, j'ouvre la porte d'entrée et la referme aussitôt. Comment imaginer une quelconque discrétion ?

J'ai de la chance, j'habite à neuf cents mètres de la caserne. Est-ce vraiment une chance ? Baskets, survêtement, sweat, je saute sur mon vélo et pédale comme dans une échappée du Tour de France, dans la ligne droite qui mène à mon centre de secours. Ce n'est pas rien, ce centre, c'est le plus gros du département. C'est lui qui réalise le plus de départs, c'est lui qui a presque tous les pros, c'est aussi lui le plus vétuste… Anciens ateliers municipaux reconvertis en caserne de pompiers, il a les qualités de ses défauts et vice versa. Bref, il est tout pourri. Mais il a une âme, du vécu, les stigmates laissés par nos anciens. On nous promet une caserne neuve depuis

vingt ans, mais nous, on s'en fout, on l'aime comme ça, notre CSP ! Et puis il a au moins le mérite de faire un sujet pour râler devant un café…

Bref, j'arrive tellement vite que la garde postée est à peine en train d'investir la zone des casiers pour se changer. Je passe au stas'[2] et je demande pourquoi on part. Feu de maison, me répond-on. Mais la grande baraque, avec des dépendances, le bon gros rif quoi… La vache ! Ce n'est pas de l'élevage de castors ! J'ouvre le cadenas de mon casier avec la clé idoine (il n'y a pas de voleurs chez les sapeurs-pompiers, mais bon…), et je mets l'habit de lumière, le seul qui compte : la tenue de feu. Je galope comme un dératé jusqu'à la remise : il ne reste que le FPT[3], c'est donc lui.

Rapidement, j'en déduis qu'un engin feu est déjà parti et que je suis en second départ. C'est tout ou rien. Soit c'est juste la procédure de départ et on va constater le boulot des collègues, voire être annulés, soit c'est du sérieux et on aura une pièce à jouer. Comme je suis prêt avant les autres, je me place sur le siège de l'équipier BAT[4]. Après tout, je décrète tout seul que je l'ai bien mérité ! Une cheffe d'équipe me rejoint tandis que j'enfile mon ARI[5] et ajuste mon harnais, puis le conducteur saute derrière le volant et avance sans ménagement le fourgon jusqu'au niveau du stas'. Par la fenêtre, je vois le chef d'agrès qui fait le point sur la carte. Le stationnaire lui donne sa radio et les dernières indications. Il est le dernier à grimper à sa place. Il donne l'adresse du sinistre au conducteur qui part fort jusqu'au stop de la caserne. Comme chaque fois, le chef se tourne immédiatement vers nous. Il veut voir avec qui il part, si les binômes lui semblent homogènes et si « ça va le faire ». On part à quatre. Pas de gens dispos pour le moment. Il est tendu. Il nous annonce qu'on part en renfort sur une maison avec beaucoup de dépendances, dont le feu se serait déclaré dans le salon par la cheminée. L'accès est difficile pour les engins, le sinistre se situe sur les hauteurs de la ville en bord de falaise. Qui plus est, il n'y a pas de point d'eau à proximité ; la maison aurait peut-être une piscine…

À l’arrière du fourgon, c’est le silence total. On n’est pas sur un cas école. Je ne suis pas pompier depuis longtemps et j’avoue n’avoir que peu d’expérience dans le domaine. Pendant le trajet, la radio crache les premiers messages. Rien de nouveau à l’ouest, si ce n’est que nous sommes confirmés en renfort. Je vérifie que j’ai tout ce qu’il me faut et tente d’anticiper mentalement les gestes que je serai amené à faire. Je visualise les coffres, les pièces de jonction, les tuyaux, la base quoi… Ce n’est pas le moment de faire le lapin dans les phares !

On approche. Ma cheffe d’équipe monte en tension ; lors de son contrôle, elle s’est aperçue que la pression de sa bouteille était insuffisante. Il lui faut donc en changer rapidement. J’essaie de l’aider mais la vitesse et les nombreux virages qui grimpent à flanc de coteaux n’aident pas à la manœuvre. Je réalise qu’elle est proche du stress dépassé. Je ne sais pas trop quoi faire ou dire, je suis un piaf après tout ! Théoriquement c’est elle qui est censée me rassurer ! Par-dessus le plateau, on aperçoit le rougeoiement des flammes et on distingue un panache fourni : c’est vraiment du sérieux ! La tension monte encore d’un cran.

Le fourgon stoppe en contrebas du sommet, bloqué par le premier engin qui n’a pas pu aller plus loin. L’échelle ne pourra jamais passer ! On est sur une ancienne maison de vigne qui s’est agrandie et étendue tout au long des années. La petite route en lacets qui y mène se termine par un chemin, et c’est le seul accès. Le chef d’agrès sort de l’engin comme un diable de sa boîte, grimpe un petit escalier pour une rapide reconnaissance et une prise de contact avec les gars sur place. L’attente semble interminable. Pourtant, elle n’a duré que quelques minutes. Il revient presque aussitôt et gueule sans appel un « à vos rangs » . On sort tous du même côté tant le chemin est étroit et le vide proche du côté gauche ; les ordres fusent, clairs, cinglants, le chef n’est pas un lapin de six semaines : il connaît son job !

Dans un premier temps, on doit établir une division mixte en haut des escaliers. On prend rapidement le matériel et on crapahute dans le noir aussi

vite que possible. J'ai le cœur qui bat à tout rompre, je souffle comme un taureau. J'ai une pensée pour le service recrutement qui rabâche dans ses communications au grand public qu'il n'est pas nécessaire d'être sportif de haut niveau pour être pompier…

Le chef est devant. À sa place. Il m'indique où il veut la division. Je la pose et lève la tête. Devant moi, c'est un peu l'enfer de Dante : une vaste maison est en proie aux flammes sur un tiers de son côté gauche. Des dépendances en bois, sur la droite et derrière, brûlent. Les craquements rappellent ceux des films catastrophe américains. Le côté droit semble encore intact mais c'est une question de minutes… Les gars du premier fourgon sont à la manœuvre. Ils ont bidouillé une alimentation dans la piscine en attendant un renfort en eau tandis que d'autres protègent une partie de l'arrière de la maison. J'aperçois les propriétaires sur ma gauche. Je vois tout le désarroi et la détresse que ce feu leur inflige en dévorant une vie tout entière accumulée dans les murs de ce qui devait être pour eux un lieu de sécurité. Je vois aussi leur inquiétude sincère pour les soldats du feu qui se démènent pour sauver ce qui peut encore l'être chez eux. Tout ce que je viens de décrire n'a duré qu'une fraction de seconde, pourtant c'est resté gravé en moi très profondément et de manière durable.

La voix du chef me ramène dans l'action. La division est placée, il nous faut établir une « classe 500[6] » à l'aide de trois tuyaux. Demi-tour ! Je dévale les escaliers avec les yeux éblouis par l'intense lumière du feu. Au fourgon, j'attrape deux tuyaux de 45 et remonte aussi sec. Ma cheffe me rejoint avec un tuyau et la lance. L'établissement est difficile, on manque de place et il y a déjà plusieurs tuyaux en eau dans la zone. Ce n'est pas le bordel mais pas loin ! De plus, ma cheffe d'équipe est prise de panique ; elle court partout et se plante dans les raccordements. L'agacement du chef d'agrès n'arrange rien.

Voyant l'instabilité croissante de ma cheffe BAT, il décide un changement de dernière minute en la remplaçant par un autre caporal arrivé

entre-temps avec l'échelle qui est restée bloquée bien plus bas. Cette décision soulage tout le monde, à commencer par moi ! Je connais bien le remplaçant, c'est un vieux soldat qui connaît son affaire.

L'adjudant lui fait rapidement un point de situation puis nous donne la mission : nous devons pénétrer par la droite de la maison et progresser jusqu'au feu pour arrêter sa propagation. Nous voilà qui entrons par la porte principale après avoir cappelé[7]. Évidemment tout est plongé dans l'obscurité ; il fait nuit, les énergies sont coupées et la fumée s'est insinuée partout, bien que cette partie de la maison soit relativement épargnée. Nous nous retrouvons dans le premier tiers du salon. Je fais suivre les tuyaux comme je peux en tâchant de ne pas trop consommer l'air de ma bouteille. Mon chef m'aide et me demande souvent si ça va. Sa voix est étouffée par le masque et le bruit de nos soupapes d'expiration la rend presque inaudible. Elles me font marrer, les consignes de sécurité, quand on doit déterminer un code de communication au sein du binôme ! Tu ne vois rien, tu n'entends rien mais tu dois pouvoir faire la causette ! Après tout, c'est toute la beauté de cet engagement : réussir une mission malgré de nombreuses contraintes et un terrain qui toujours commande.

Notre attention est attirée par une lumière sur notre gauche. Au fond d'un couloir desservi par un petit escalier, les flammes vont et viennent depuis l'autre côté du bâtiment. C'est là qu'il nous faut aller ! Changement de direction, nous grimpons une dizaine de petites marches qui me bouffent encore une énergie folle pour faire suivre le tuyau par-dessus la rambarde métallique. On est au contact. Le chef fait cracher sa lance à trois cents litres minute en jet diffusé d'attaque, comme il en a reçu l'ordre. Le peu de lumière qui nous permettait d'y voir quelque chose disparaît instantanément, laissant place à une grosse quantité de vapeur d'eau et de fumée. On le sent, d'ailleurs. La température dans le couloir vient de monter d'un coup. Le danger devient palpable. Instinctivement, on sait qu'une erreur peut avoir de fâcheuses conséquences. Tous mes sens sont en

alerte, comme ceux d'un animal qui se sent devenir proie. Ce n'est pas de la peur, juste une forte mise en garde. La parfaite mesure de ce qui est en train de se passer ; une lutte entre la nature animale de l'être qui dit « va-t'en ! » et la conscience contrôlée de l'esprit qui dit « tu es où tu dois être et tu fais ce que tu dois faire ». Les flammes refluent dans la pièce d'où elles venaient. Nous nous préparons à progresser quand soudain le destin en décide autrement.

Pendant tout ce temps de progression cahoteuse et pénible, notre ennemi a poursuivi son déplacement en dévorant tout ce qui était à sa portée, lui ouvrant d'autres voies dont certaines invisibles aux yeux de ceux qui luttent contre lui. C'est ainsi que, favorisé par l'embrasement de la toiture, il s'est rapidement mis à courir sur le plancher de l'étage, juste au-dessus de nos têtes. Bien entendu, nous n'avons rien vu, tout occupés que nous étions à lui taper dessus sur sa base arrière ! De plus, aucun signe ne laisse transparaître qu'il est en train de nous contourner par le haut ! Le champ est libre pour lui, il avance ! Il nous dépasse jusqu'à être stoppé par le mur latéral droit de la maison, à environ un tiers de notre propre progression. Autant de notre point de vue les choses se passent bien puisqu'il semble battre en retraite devant notre action musclée, autant juste au-dessus de nous les poutres et les meubles en flammes s'écroulent sur le plancher qui ne tarde pas à faire de même. Et ce qui devait mécaniquement arriver arriva…

Le plancher cède brutalement juste derrière moi. Une boule gigantesque de flammes nous tombe littéralement dessus. À cet instant, ne comprenant pas ce qui se passe, je ressens une violente chaleur tout autour de moi. Je suppose que pour mon binôme, c'est pareil ! N'ayant jamais vécu de pareilles situations, je ne réalise toujours pas ce qui se passe. Instinctivement je me retourne et ne vois plus qu'un gigantesque halo de lumière orangée d'une beauté à couper le souffle. Mon binôme d'infortune

s’est retourné lui aussi mais plutôt pour confirmer ce qu’il avait déjà saisi. Il sait, lui, que nous sommes en danger…

À cet instant, un cri puissant venant de la porte d’entrée retentit : « Sortez ! Sortez ! » L’adjudant gueule à pleins poumons. C’est la première fois que j’entends de l’inquiétude dans sa voix.

C’est confirmé : la situation vient de basculer dans une phase critique ! Mon chef d’équipe lâche tout et pose sa main sur mon épaule pour me faire comprendre d’y aller. Pas la peine, j’ai parfaitement compris ce qu’il me fallait faire ! Je rebrousse chemin à l’aveugle sans même regarder où je mets les pieds. De toute manière, entre la vivacité des flammes et les fumées accumulées dans le salon, on n’y voit rien. Je sens le collègue derrière moi grâce à la longe qui nous relie. J’avance si vite que je ne me souviens même pas avoir descendu les marches de l’escalier ; les ai-je seulement empruntées ? Je me fie principalement à notre tuyau au sol pour me guider en essayant de coller mon pied dessus. On ne court pas, c’est impossible, mais on se déplace le plus vite possible. Chaque mètre qui nous éloigne du danger nous rend la sérénité un court instant perdue. Je me prends même à rire de moi intérieurement comme si je venais de m’effrayer pour rien, un peu honteux d’avoir eu peur de mon ombre. Pourtant une partie de la sueur que j’ai sur le visage est bien trop froide pour être confondue avec celle de l’effort physique. Un rai de lumière transperce la pénombre. C’est la lampe de casque de l’adjudant qui se tient dans l’encadrement de la porte par laquelle nous sommes entrés. Le pas redevient plus sûr. La température se rafraîchit et la fumée est moins dense. Je sors le premier et j’entends une voix soulagée qui me demande : « Ça va ? »

La suite de cette histoire reprendra le cours banal de bien des interventions des pompiers en France. Le feu sera circonscrit après plusieurs heures de lutte. Aux premières lueurs de l’aube, des personnels frais et enfin disponibles arriveront pour aider au déblai, au repli des tuyaux

et au rangement du matériel. La mairie et la caserne, par le biais de son amicale, auront conjointement organisé un ravitaillement en nourriture pour soulager les corps autant que les âmes. Les mille choses d'après extinction qu'on ne voit jamais en photo dans les magazines ou à la télévision seront faites laborieusement, minutieusement, professionnellement, sans que quiconque ne se plaigne.

Parce que c'est comme ça qu'il faut faire, parce que c'est le job. Bien entendu, pour beaucoup de collègues, c'est une intervention banale, somme toute assez quelconque.

Pourtant, la réalité, c'est que le pompier moderne, le citoyen volontaire devenu parfois de métier, dernier bastion d'une pensée fondamentalement collective, dans un univers où la prévention est de plus en plus efficace, demeure un rempart – peut-être le dernier ? – contre l'imprévu ou l'imprévisible, contre cet enchaînement de causes qui n'auraient pas dû avoir lieu.

Alors, la rareté de ces cas rend ces gens admirables ou parfaitement quelconques selon le regard que l'on veut bien y porter ou selon l'importance du désastre. Héros du quotidien, comme tant d'autres professions issues du même creuset, ils veillent au bien public ; pétris de cette foi qui pousse à sacrifier ce qui est essentiel chez d'autres, pour une idée, une vision de ce qu'est, pour ces anonymes, ces voisins, ces proches, issus de tous milieux, une priorité par-delà leurs propres aspirations.

Quand je me retourne sur ce passé qui m'inclut dans cette multitude présente partout en France, mes sentiments sont partagés : je n'ai fait que ce que je devais puisque je l'avais voulu ; mais ce devoir reste à part, unique. On le retrouve dans chaque caserne, partout où flottent les trois couleurs, une âme française qui dépasse les clivages entre ceux dont c'est le métier et ceux dont c'est une vocation chevillée au corps, une idée plus forte que les structures administratives, une organisation difficile et imparfaite mais unique au monde, qui perdure par-delà les règles européennes.

J’ai servi. Au sens propre comme au sens figuré. Je ne regrette rien, si ce n’est de ne pas avoir été plus consensuel, plus patient. Pour rester plus longtemps, pour ne pas m’écœurer car il est difficile de transiger avec ses convictions. En tout cas, je n’ai pas à rougir, j’ai donné, avec la pensée sincère de faire ce qu’il fallait. Je continue d’ailleurs, un peu différemment, dans une autre structure, mais l’esprit reste le même. Des sacrifices quotidiens, où l’argent n’est pas l’unique moteur, mais qui demeurent en phase avec une pensée, une idée qui vaut la peine qu’on lui concède une grande part de son âme.

Ce que j’ai raconté, cette toute petite tranche de vie d’un pompier ordinaire, c’est la vie de personnes banales qui n’ont pas conscience de leur importance.

Des gens presque invisibles qui font de leur mieux.

Un simple soubresaut dans l’univers…

1. La chute opérationnelle est le nom donné aux techniques de parachutage militaire de personnel et de matériel à haute altitude.
2. Standard, une pièce où les alertes sont reçues.
3. Fourgon-pompe tonne.
4. Binôme d’attaque.
5. Appareil respiratoire isolant.
6. Lance à débit variable débitant 500 litres par minute.
7. Action de coiffer son masque d’ARI.

CHAPITRE 2

Djamel, téléphoniste au fourgon pompe-tonne

Rencontre du 3e type… une histoire de fous !

« Si le fou persévérait dans sa folie, il rencontrerait la sagesse. »
– William Blake

Être sapeur-pompier volontaire dans une unité d'une soixantaine de sapeurs-pompiers professionnels n'a rien d'évident. Surtout lorsque vous voulez devenir officier. Mais un centre de secours – cette caserne de pompiers que l'on appelle souvent la « seconde maison » – c'est un cocon, presque une famille… un endroit où étudiant, on passe le plus clair de son temps libre en espérant, si ça sonne, monter dans l'engin et partir au feu. Pendant près de six ans, c'est ce que je ferai dans le centre de secours de cette ville de province. Jour après jour, j'ai appris, je me suis parfois planté… mais j'ai appris ! Apprendre… nous étions à une époque où la formalisation de la formation en était à ses balbutiements. Un règlement de plus de mille pages et, surtout, un apprentissage sur le tas.

2 janvier 1994 – 3 h 30

Dans le standard du centre de traitement de l'alerte, la nuit est calme dans le bocal[1]. Ici, les personnels affectés pour vingt-quatre heures à la réception des appels se relayent pour que la nuit soit moins longue. Le stationnaire veille surtout à ne pas s'endormir.

Face à son pupitre, attendant que la sonnerie du téléphone retentisse, Jean-Jacques termine sa veillée. Il pique du nez. Ses paupières sont lourdes. La fatigue commence à se faire sentir.

Dans quelques minutes, Patrick viendra le remplacer, pour terminer la nuit jusqu'au réveil de l'équipe de garde, à sept heures trente. L'ambulance est sortie deux fois, depuis vingt heures. Rien de bien ne grave, simplement des restes de la Saint-Sylvestre et des repas du 1er janvier…

Une diode clignote sur le pupitre des lignes directes[2], accompagnée du ronfleur strident. Jean-Jacques jette un œil sur la pendule : 3 h 36.

« Les pompiers, j'écoute…

– Oui, bonjour, c'est le gardien de l'hôpital psychiatrique. Une infirmière vient de me signaler un incendie dans une chambre, pavillon 4. Je n'en sais pas plus…

– Entendu, j'envoie du monde… »

Jean-Jacques raccroche. Il a rapidement griffonné les informations sur la feuille blanche devant lui. Au même moment, Patrick pousse la porte du standard : « Alors, c'est calme ? »

Jean-Jacques, en train de sonner les engins, se retourne : « Tiens, tire-moi le plan ER[3] de l'HP. Je fais partir pour feu là-bas… »

Lorsque vous êtes dans les bras de Morphée, la puissance des lumières de feu, éclairant en une fraction de seconde l'ensemble du centre de secours, vous rappelle rapidement que vous êtes de garde.

Je fixe mon « bip », posé sur ma table de nuit. Il se met à sonner. C'est pour moi, je suis au fourgon. Pas le temps de réfléchir, j'enfile mes

chaussettes, ma chemise. Je saute dans mes bottes posées au pied du lit et remonte mon pantalon d'un geste. Pour gagner du temps, avant de me coucher, j'avais retroussé mon pantalon sur mes bottes[4]. Je n'ai pas encore attaché mon pantalon, que je cours vers la perche de feu. La fameuse perche de feu[5]… peu à peu abandonnée dans les casernes modernes. Mais elle reste, dans l'esprit de tout le monde, un des symboles de la célérité des pompiers. Aujourd'hui, ils reprennent les escaliers…

Je me jette dans le vide depuis le troisième étage, la main agrippée sur la perche. La première fois que vous empruntez ce tube d'acier, vous ressentez une drôle de sensation. C'est comme si vous voliez. Entre vos bottes et le sol, une couche d'air. Au second, je change de perche et me retrouve au rez-de-chaussée en moins de… cinq secondes. Je suis le premier. J'entends les portes qui claquent et le bruissement caractéristique des mains qui frottent sur les mâts en acier, recouverts de laiton. L'un après l'autre, mes collègues arrivent dans la remise. On attrape nos vestons de peau, nos casques, et on saute dans nos engins respectifs. Je suis téléphoniste dans le fourgon pompe-tonne, une sorte d'aide de camp du chef d'agrès.

Michel est au volant. Il sort le fourgon et avance dans le milieu de la cour. Derrière nous, le V6 de la grande échelle ronronne. On attend notre chef. Il ne tarde pas à franchir le pas de la porte du standard et se dirige vers le fourgon. Il tient dans ses mains un plan ER. On l'a tous vu.

« Un ER à cette heure-là, c'est quitte ou double », murmure Michel.

Lionel monte dans le fourgon. C'est un ancien… un chibani[6]. Stéréotype même de l'adjudant-chef militaire croqué par Cabu, il lui arrive de ronchonner – souvent. Il est de la vieille école, un peu rigide mais profondément humain.

« Allez, à l'HP… Pavillon 4… Feu de chambre. Tout le monde met un ARI.

– Ce n’est pas la bonne heure, on n’est pas couché », rétorque Bruno, en se retournant sur sa banquette, pour attraper son appareil respiratoire.

Normalement, je ne dois pas endosser d’appareil respiratoire isolant. Car ma fonction m’oblige à rester, à notre arrivée sur les lieux, à côté du chef d’agrès, pour passer les messages et collecter des renseignements. Je m’adresse à Lionel.

« Je mets un ARI aussi, chef ?

– Oui, vu l’adresse et l’heure, on risque d’aller en chercher quelques-uns, des clients… »

Je m’exécute… endosse mon appareil. Ajuste les sangles de maintien. Contrôle la pression restante de ma bouteille : 200 bar.

Tous les feux tricolores sont au vert. Le fourgon roule à vive allure dans les rues. Tout le monde dort, le halo bleu des gyrophares transperce la pluie fine qui tombe. Moins de quatre minutes après l’appel, l’ensemble des engins se présente devant l’entrée de l’hôpital. Michel rétrograde et ralentit pour laisser le temps au gardien de lever la barrière de sécurité. Lionel, un œil sur le plan, un autre sur la route, guide son conducteur. Dans le rétroviseur, il s’assure que les autres engins suivent.

« Tu prends en face puis toute de suite à droite. Ensuite, tu files tout droit. »

Michel suit les consignes du chef. Les chemins d’accès aux différents pavillons sont étroits. Tel un pilote de rallye, il rétrograde, accélère, puis rétrograde à nouveau.

« Stop ! C’est là… »

Dehors, on distingue un attroupement sur le parvis du pavillon. Une infirmière court à notre rencontre. Essoufflée, les yeux rougis, elle montre du doigt le premier étage : « C’est au premier, il nous manque un patient. Y a de la fumée partout. »

Elle tousse… Lionel se retourne vers nous. Le cran de pompe a déjà été enclenché par le conducteur. Le moteur change de régime.

« Avec la LDT[7], en reconnaissance… »

Toute l'équipe saute de l'engin. Chacun sait ce qu'il a à faire, connaît la place qu'il doit tenir. Tout est écrit précisément dans les règlements. Et l'établissement de la lance du dévidoir tournant est l'une des premières manœuvres que l'on effectue lorsque l'on devient sapeur-pompier. C'est à mon tour de descendre du fourgon.

À cet instant, je prends une claque ! Face à moi, une douzaine de corps décharnés, à demi-nus, figés dans le froid. Certains de ces pantins désarticulés, debout, ne portent qu'un slip. Pour d'autres, un drap qui recouvre leurs épaules. Ils ont froid, râlent, sautillent sur place. Un instant, j'ai l'étrange sensation d'un monde en noir et blanc. Je ferme les yeux une fraction de seconde. Face à moi, des silhouettes squelettiques ressemblant aux prisonniers libérés des camps de concentration à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

La folie est une sorte de souffrance. Elle est violente…

Ces images sont d'autant plus fortes que la nuit et la pluie fine ajoutent un côté pathétique au tableau. Je suis troublé. Je secoue la tête comme pour me remettre les idées en place… J'ai une mission. Et celle qui m'est confiée me ramène rapidement sur terre. Je saisis le premier raccord du tuyau de la lance du dévidoir tournant. Je m'intercale entre le chef d'équipe et le sous-chef. C'est ma place. Je fais suivre le tuyau dans ce long corridor. J'attaque la montée de l'escalier. Je souffle…

Me voilà devant la porte de la chambre. Clotaire, le chef d'équipe, est en train de faire sa réserve. En deux mots, il rassemble devant la porte de la chambre un maximum de longueur de tuyaux, afin de pouvoir progresser sans gêne jusqu'au feu. Clotaire fait partie des anciens du centre de secours, il est caporal-chef, adjoint responsable de l'habillement, c'est pour cela qu'on le surnomme « la mite ». Sa bonhomie en fait quelqu'un de sympathique dans le centre. Il se retourne et hurle : « Halte ! »

Ce commandement ferme et stéréotypé est répercuté par tous les membres de l'équipe jusqu'au conducteur afin que celui-ci envoie l'eau dans le tuyau. La fumée est noire. Épaisse. Elle sort sur toute la partie haute de l'encadrement de la porte. Signe pour nous que la porte est l'unique accès[8]. C'est donc par-là que nous devons entrer. Accroupi, Clotaire tente de percer la fumée avec sa lampe afin de trouver le foyer, mais surtout le patient qui manque. Le faisceau de son projecteur portatif balaie cet immense dortoir.

Rien.

Clotaire jette un œil derrière lui pour chercher Bernard, son sous-chef. Normalement, c'est lui qui devrait le suivre dans la pièce enfumée. Personne. Il est peut-être occupé à autre chose. Il se tourne alors vers moi.

« Il est où, Bernard…

– Je ne sais pas.

– Coiffe ton masque, gamin… Prends la lance et suis-moi.

– OK… », je lui réponds fébrilement en coiffant le masque de mon appareil respiratoire. Rapidement, je contrôle l'étanchéité avec ma main. Puis raccorde la soupape d'expiration. L'air envahit mon masque et chasse la buée de l'écran panoramique.

« Tu me colles aux basques… »

On part à droite et on remonte tous les lits. Je lève mon pouce pour lui faire comprendre que j'ai reçu le message. À quatre pattes, je le suis. On avance à tâtons. La fumée a envahi la totalité de cette chambrée. On ne distingue rien. La chaleur est intense. Le plafond de fumée continue à descendre. Bientôt, il ne nous restera plus de couche d'air à proximité du sol. Non pas pour respirer, nos appareils respiratoires sont là pour nous aider. Mais pour voir et nous repérer. On se guide avec les pieds de lits… On remonte dans ce dortoir en sondant un à un les literies. Je souffle. Je ne vois que les semelles des bottes de Clotaire. Je le suis. Je ne le lâche pas… C'est mon premier feu avec une victime, en quelque sorte un baptême du

feu. À chaque lit, on regarde au-dessus. Rien. Puis en dessous. Rien. Clotaire se retourne vers moi. Plaque son projecteur portatif sur son visage et s'adresse à moi.

« Ça va, gamin ? »

Je hoche la tête. Tout va bien. On distingue une légère lueur à quelques mètres, quelques centimètres. Je ne sais pas bien. Nous sommes quasiment à plat ventre, et ma perception des distances est faussée. Je rampe derrière mon chef d'équipe. La chaleur transperce mon veston de peau. Les gouttes de sueur perlent sous mon masque respiratoire. Alors que je progresse, je m'assure que le tuyau ne se coince pas dans un pied de lit. J'entends Clotaire grommeler. Sa voix est à peine perceptible.

« Oh ! putain, il est là ! »

Juste devant nous, le foyer. Il est alimenté par deux matelas ! Les flammes orange vif dansent jusqu'au plafond, comme possédées. Le plancher commence à brûler lui aussi. J'ai la lance. Je veux éteindre ce « feu de camp ». La main sur le robinet, je m'apprête à ouvrir. Clotaire me stoppe net.

« Pas pour le moment, la lumière va nous servir, regarde sur le lit ! »

Je tourne la tête. Sur un matelas épargné, une silhouette se détache. C'est notre patient, celui que l'on cherche depuis bientôt dix minutes. L'homme se tient assis en tailleur sur son lit. Il se balance d'avant en arrière, comme s'il implorait une divinité. Il hurle des mots sans sens, perdu dans une langue à lui. Enrubanné dans un drap, l'homme est maigre, il porte une énorme tignasse. Il me fait penser au fou dans l'album de Tintin, *Le Lotus bleu*. À chaque fois, que l'on entend claquer les lames de parquets qui une à une s'enflamment, il pousse un cri strident. Clotaire se relève. Je l'imite. Clotaire tente de tirer l'homme par un bras. Je saisis l'autre ou tout du moins, j'essaie de l'attraper avec ma main droite, mon autre main tenant le tuyau qui fait office de fil d'Ariane. Le malade ne se laisse pas faire. Il semble vouloir rester au cœur de son tas de matelas incandescent. Il

repousse une première fois Clotaire. Puis tout à coup, il tente de saisir le masque de mon collègue en hurlant… à la mort.

Entendre ses cris me glace le sang. Clotaire le repousse. L'homme se jette alors sur lui. Puis s'arrête d'un seul coup. Est-il calmé ? A-t-il enfin compris pourquoi nous sommes là ? Je ne pense pas. Nous retentons une approche. Il nous repousse… Je vois Clotaire perdre patience. Le sifflet d'alarme de nos appareils respiratoires commence à retentir. La pression dans les bouteilles est alors de 55 bar, soit à peine 350 litres d'air avant qu'elles ne soient vides. Lorsque l'on sait que la consommation d'un porteur d'ARI, en plein effort, est grosso modo de cent litres par minute, le calcul est vite fait : nous n'avons plus que trois minutes et demie pour rebrousser chemin avec notre client, qui lui n'a toujours pas envie de sortir. D'un naturel calme, Clotaire décide d'employer la manière forte : pas question de rester là une minute de plus. Nous nous regardons… une fraction de seconde. Puis, ensemble, nous sautons tous les deux sur le malade qui s'agite encore et toujours. Est-ce la vision du feu qui le met en transe ? Je ne le saurai jamais.

On le plaque ensuite sur le sol. Tout va très vite. Le bruit des sifflets d'alarme couvre à peine ses cris qui ressemblent à une bête que l'on égorge. Clotaire saisit sa grosse tignasse, et le traîne sur le sol. Nous n'avons plus le temps de prendre des gants avec notre victime. Normalement, en bons secouristes, nous aurions dû délicatement cueillir notre victime, comme un fruit que l'on détache de l'arbre. Mais cette fois-ci, la manière forte est une question de survie. Celle de la victime mais aussi la nôtre.

« Allez, on ressort, passe devant… Accroche-toi au tuyau. »

J'avance. Je me presse. Je remonte vers la sortie en tenant ce serpent qui va me conduire vers l'air frais. J'ai de plus en plus de mal à respirer. Je suis quasiment en apnée. Je sens que mon coéquipier tient fermement mon ceinturon pour ne pas se perdre dans ce dédale. Sans air, impossible d'échapper à une intoxication aiguë au monoxyde de carbone. Je souffle.

Sans m’en rendre compte, je tire à la fois mon chef, qui, lui, tire par les cheveux notre client. Enfin, je vois la lumière…

Nous franchissons le pas de la porte… Ouf, une équipe est là pour nous relever. Chose incroyable, alors que le malade est resté durant près d’un quart d’heure au milieu de la fumée, il se lève et essaie de s’agripper à nos équipements et tente une fois de plus de les arracher. Il ne faut pas moins de deux autres équipes pour le coller au sol avant qu’il ne soit pris en charge par l’équipe médicale. Le sifflet cesse. Je n’ai plus d’air. J’arrache mon masque et respire. Lionel vient vers nous.

« Soufflez un moment, l’équipe du second fourgon va vous remplacer.

– On a laissé la LDT sur place, ils n’auront qu’à la suivre, poursuit Clotaire.

– Entendu, allez au fourgon pour boire un coup de flotte… »

Mon casque dans la main, je prends l’escalier pour rejoindre mon engin. Je souffle. Pris dans le feu de l’action, je ne me suis pas rendu compte de la montée en puissance de l’intervention. Dans la cour, les quatre ambulances du centre de secours sont rangées en épi. Mes collègues s’occupent de quatre malades et d’une infirmière. Tous ont été brûlés ou intoxiqués par les fumées. Plus loin, le camion compresseur tourne à plein régime pour recharger les bouteilles d’air. Étrangement, l’ambulance tremble. La caisse arrière danse comme prise de convulsions.

Par la vitre de sécurité, je peux voir mon fou, toujours aussi virulent et agité. Sa barbe et sa tignasse roussies lui donnent un air de Robinson Crusoé. Aidée de mes collègues, l’équipe médicale tente de le maîtriser. La chose n’est pas facile. Sur le plan de travail de l’ambulance, les calmants sont prêts. Le médecin fait le vide d’air dans sa seringue qui se retrouve rapidement dans la fesse de l’agité. Rien n’y fait…

En écho aux mots de William Blake, un poète du XVIII^{e} siècle, la sagesse, notre naufragé de la raison l’atteint cinq minutes après la piqûre. Il s’effondre comme une masse sur le brancard dans un énorme fracas.

Sourire béat sur ses lèvres…

1. Nom donné par les sapeurs-pompiers au standard en référence à la forme de cette pièce souvent totalement vitrée, pour permettre au stationnaire de voir partir ou rentrer les engins.

2. Chaque établissement à risques du secteur est relié au centre de secours par une ligne téléphonique sécurisée. Cette ligne dite « directe » permet au gardien du site d'être immédiatement en contact avec les secours, uniquement en décrochant un téléphone rouge.

3. Un « ER », en jargon pompier, c'est un établissement répertorié par le service prévision des centres de secours. Un plan « ER » ou « ETARE » (pour « établissement répertorié ») est un plan d'un site, connu par les sapeurs-pompiers, pour lequel existe un risque rendant insuffisants les moyens classiques d'intervention. Les établissements concernés par ce type de dossier sont principalement les établissements recevant du public, les industries ou encore les établissements faisant l'objet d'un plan d'urgence réglementaire.

4. Une astuce d'anciens pour grappiller quelques précieuses secondes la nuit.

5. C'est avec la construction des premières véritables casernes de pompiers au XIX^e^ siècle qu'apparaissent les mâts de descente, appelés également « perches de feu ». Ce tube en bois puis en métal permet de rejoindre rapidement les remises, en cas d'alerte. Un gros tapis en mousse est présent pour amortir l'arrivée du pompier glissant le long du tube. Aujourd'hui, quand cela est possible, les centres de secours sont souvent construits en rez-de-chaussée avec tout au plus un étage, pour limiter le risque d'entorse dans la pratique de ces légendaires perches !

6. Mot d'origine arabe signifiant littéralement « l'ancien ». Chez les pompiers, il en est de même et désigne les personnels qui ont « plusieurs années de bottes ». C'est un terme empreint de respect qui est souvent précédé de « vieux » pour accentuer l'ancienneté.

7. L'acronyme LDT est employé pour désigner la « lance du dévidoir tournant ». Située à l'arrière de l'engin, c'est une sorte de gros tuyau d'arrosage. Cette lance a longtemps servi à éteindre près de quatre-vingt-dix pour cent des incendies.

8. En effet, le fait que l'air occupe le bas de l'ouvrant nous indique qu'il n'y a pas d'autre accès pour pénétrer dans la pièce. C'est par là qu'il rentre pour alimenter en oxygène le foyer.

CHAPITRE 3

Pascal, chef de centre de secours principal

Y a-t-il toujours une pierre lisse ou une pierre rugueuse ?

« L’intuition est la voix de l’âme. »
– Dean Koontz

Une question qu’on ne se pose pas tous les jours… Et pourtant, elle résume assez bien la réflexion qui va suivre. Une accroche un peu étrange, j’en conviens, mais qui colle bien à mon propos.

Cette interrogation, je l’ai soumise à un jeune lieutenant en formation, lors d’un échange improvisé, un vrai moment de vie autour d’un gobelet de café, sur un mange-debout branlant, là, à côté de la machine à café. Alors qu’il était en immersion dans notre centre durant sa formation initiale, je voulais lui faire passer un message. Un vrai ! Pas un de ceux appris dans un *PowerPoint* déroulé par un formateur pas toujours convaincu de ce qu’il lit.

Je lui ai raconté une histoire vraie. Un souvenir, un enseignement. Avec pour seul but de lui montrer que le vrai cœur d'un centre de secours ne bat pas au rythme des indicateurs, mais à celui des discussions autour de la machine à café.

Parce que c'est là que je prends le pouls du centre. Pas dans un tableau Excel rempli d'indicateurs, mais dans ces moments volés entre deux interventions. C'est là que naissent des idées, que certains s'ouvrent, que les messages passent, ou pas. C'est là aussi qu'on rectifie le tir, qu'on comprend, parfois qu'on soutient.

Et ce n'est pas lié au goût du café. D'ailleurs, je suis convaincu que plus il est mauvais, plus on parle longtemps… Finalement, si tu veux être un bon chef, prévois un bon dentifrice et un budget café. Une astuce pour repérer les chefs distants de leur équipe ? Facile : plus leurs dents sont blanches, plus ils passent loin de la machine à café ! Une théorie qui vaut ce qu'elle vaut, mais qui m'a rarement déçu…

Je voyais bien que ce jeune stagiaire doutait de ma sagesse de vieux briscard. Il me l'a fait comprendre, poliment, avec ce petit air supérieur qu'on attrape à force de fréquenter les grandes écoles ; moi, j'ai surtout fréquenté le terrain. Il m'a lancé, sourire *Ultra Brite* en coin :

« Est-ce qu'on peut se voir dans votre bureau pour parler de choses plus professionnelles ? J'ai un rapport d'immersion à rédiger sur le positionnement du chef de centre. »

Il avait sans doute besoin de cocher la case. Et moi, de lui faire comprendre que les cases, ici, c'est moi qui les dessine. Je remets ma clé dans la machine, j'appuie sur « long sans sucre », et je repose mes coudes sur la table en lui lançant :

« Le positionnement du chef de centre, hein ? D'accord. Mais pour toi, c'est quoi un chef de centre ? C'est quoi un chef ? Je vais te raconter une histoire. Une histoire vraie. Et peut-être qu'à la fin tu verras un peu mieux

ce que tu veux devenir. Parce qu'un jour, il faudra choisir : être le chef de tes hommes… ou le subordonné zélé de tes chefs ! »

Et là, dans son regard, j'ai vu son petit sourire se figer. Ma voix avait dû trancher un peu trop net, comme un sifflet dans le calme. Mais le cadre était posé. Et à toutes fins utiles, comme au cinéma : toute ressemblance avec des personnes réelles serait purement fortuite…

Je prends une gorgée de café, je le regarde droit dans les yeux, et commence…

Comme tous les matins, j'arrive au centre de secours en passant par le standard. Première halte obligatoire : ça me permet de sentir l'ambiance du jour et de faire le point sur l'activité de la nuit. Ce matin-là, rien à signaler. L'équipe est souriante, détendue. J'échange quelques mots, je monte à l'étage… Et là, avant même d'avoir le temps de m'asseoir, le téléphone sonne.

Au bout du fil, l'officier supérieur de garde de l'état-major. À sa voix, je comprends aussitôt qu'il ne m'appelle pas pour parler météo. Il me demande un rapport dans la journée sur un retard de neuf minutes au départ d'un véhicule infirmier pour un problème cardiaque. En cause ? le conducteur, un agent déjà connu pour ses « frasques », selon ses mots. « Cette fois, ajoute-t-il, il faut sévir. Définitivement. »

J'ai à peine raccroché qu'un deuxième appel tombe : mon chef de groupement, accessoirement mon prédécesseur dans ce centre, me joint pour appuyer la demande. Encore plus remonté. Il me dit qu'il faut « en finir une bonne fois pour toutes » avec cet agent. Le message est limpide : pas question de lever le pied.

Je m'enfonce dans mon fauteuil. Mains croisées derrière la tête. Respiration lente. Je viens de recevoir un ordre. Un vrai. Un « contrat ». Le rouleau compresseur doit se mettre en marche. À moi d'aiguiser la guillotine, ou la tronçonneuse, au choix. En tout cas, le sang et l'encre vont couler.

L’administration réclame un exemple. Une fermeté sans appel. Et dans ce contexte, inutile de suggérer une sanction mineure : je devine bien qu’on m’attend sur un plat de résistance bien assaisonné… Heureusement qu’on ne fusille plus les soldats, sans quoi celui-ci n’aurait pas eu beaucoup de chances de s’en sortir.

Je me mets donc au travail. Une enquête. Un rapport. Une sentence. Mais pas à l’aveugle. Depuis que je suis chef de centre, j’ai toujours tenté d’être juste. Je suis monté depuis le bas de l’échelle. Le terrain, les gardes, le café froid du matin. Je connais cette place. Alors avant de signer l’exécution, je veux comprendre.

Parce que, au fond, j’ai un double serment. À mes chefs. Et à mon histoire. Et si je m’étais retrouvé, moi, au volant de cette voiture partie avec neuf minutes de retard ?

Deux options se présentent : soit je fais une enquête sincère, sans me laisser influencer par le passif du conducteur, quitte à contrarier mes chefs, mais pour défendre ceux que je commande ; soit je suis la ligne, je claque une sanction exemplaire, et je montre que je peux être « dur », au bon moment, dans la bonne direction… même si ce n’est pas tout à fait juste. Mais ce choix, il n’y a que moi qui peux le faire. Chef loyal, ou exécutant docile. Conscience, ou ambition.

Être chef de centre, c’est aussi s’exposer. Et c’est peut-être pour ça que certains cadres rechignent à occuper ce poste. Moi, j’ai fait mon choix. J’occupe cette fonction parce que je crois à ce rôle. Parce que diriger, c’est faire avancer un groupe. Et ce groupe, ici, c’est celui des femmes et des hommes qui se lèvent chaque matin pour les autres. C’est ça, être pompier.

Alors je décide de me faire ma propre opinion. Sans a priori, sans jugement prémâché. Je sais que ce ne sera pas la voie la plus simple, mais personne n’a dit que le commandement, c’était la facilité. On va peut-être plus vite tout seul, mais on va plus loin ensemble, non ?

Je commence par rappeler le chef de garde de la nuit précédente. Il m'explique qu'il a été alerté deux fois, coup sur coup, par le stationnaire : deux volontaires ne pouvaient pas assurer le départ du véhicule infirmier. Le premier partait travailler, le second a déjà enchaîné plusieurs interventions dans la nuit. Ils avaient peur de ne pas être rentré à temps pour leur boulot. Face à ce casse-tête, le chef avait donc décidé de faire partir un pompier professionnel.

Je commence à comprendre qu'il y a eu un vrai souci de gestion du personnel au moment du départ. Alors je poursuis. Tel Melvin Purvis[1] remontant une filière, je mène ma propre enquête, pas pour abattre un coupable… mais pour comprendre ce qui s'est vraiment passé.

J'appelle donc le stationnaire de nuit. J'ignore s'il dort encore, mais j'espère qu'il répondra. Il décroche. Poliment, calmement, il me décrit la scène.

Lorsque le départ est tombé, le conducteur prévu pour assurer la mission l'a contacté pour lui rappeler qu'il devait embaucher dans moins d'une heure. S'il partait en opération, il risquait d'arriver en retard à son travail et demandait à être remplacé. Le stationnaire a rendu compte au sous-officier, qui lui demande de faire partir le second volontaire de garde, à sa place.

Ce deuxième pompier explique qu'il a fait trois départs, qu'il vient de rentrer, qu'il bosse dans deux heures. Il préférerait qu'on envoie quelqu'un d'autre. Le stationnaire rappelle le sous-officier, qui décide alors de le remplacer. Le sapeur-pompier professionnel désigné se lève, s'habille, mais prend d'abord le temps de… faire une pause technique. Toilettes obligent.

Il monte dans le véhicule, prend la route, direction l'hôpital pour récupérer l'infirmier et le médecin. C'est le protocole.

En théorie, le conducteur doit envoyer un signal radio automatique pour indiquer le départ. Problème : il est seul, le poste est mal positionné, pas intégré au tableau de bord. Pour appuyer sur les bonnes touches, il doit se

pencher, quitter la route des yeux, faire preuve d'adresse et espérer que le réseau passe bien. Bref, pas simple. Résultat ? Quelques minutes de délai rien que pour ça. Et c'est bien ce laps de temps qu'on lui reproche aujourd'hui.

À ce stade, je dois l'admettre, je n'ai pas encore trouvé mon coupable idéal. Et si je tranchais maintenant, avec les seuls éléments dont je dispose, je risquerais surtout d'ériger un martyr. Pas très utile pour restaurer la confiance de l'équipe…

Nouvel appel. Mon chef de groupement m'explique qu'il est convaincu. Cette fois, on le tient. Le retard est « grave », « inadmissible », il faut frapper fort. Je tente de nuancer, il insiste. Je reprends : « Il y a d'autres éléments à considérer. Rien n'est si simple. »

Je raccroche, et un doute me traverse. Et si ce n'était pas de sa faute, finalement ? Parce que, après tout, le sous-officier aurait pu anticiper ; les volontaires repartent au travail après leur nuit de garde, c'est une évidence. Il n'y a pas là une faille d'organisation ? Et… est-ce que ce ne serait pas plus commode pour lui de faire partir un volontaire que de réveiller un professionnel ?

Je commence à empiler les questions qui me dérangent. Alors, je décide de temporiser. Je veux rester objectif, malgré la pression de la hiérarchie. J'appelle l'officier supérieur de garde, je lui explique qu'il y a des zones d'ombre, que je dois pousser l'analyse plus loin. Il comprend. Il m'accorde une semaine pour lui remettre mes conclusions.

Je raccroche. Mains derrière la tête. Soupir. Et direction la machine à café. Même si les médecins nous rappellent que ce n'est pas idéal pour le cœur, c'est encore là que je retrouve le mien. Et les échanges qui s'y tiennent, franchement, vaudraient bien une saison de *Caméra Café*.

Je remarque un léger changement chez mon jeune lieutenant. Il m'écoute autrement. Moins raide. Moins sceptique. Comme si mes histoires de vieux sarce[2] commençaient à trouver de l'écho chez lui. Je l'invite à

rester attentif, même si les détails sont un peu techniques. Je veux qu'il saisisse l'ambiance, la réalité, ce qu'on ne lit pas dans les manuels.

Je décide de commencer par le conducteur professionnel. Bonne pioche : il est de garde le lendemain. Après la prise de service, je l'invite à monter dans mon bureau. Je lui demande de me raconter son départ. Il me confirme avoir été prévenu par le stationnaire et s'être levé sans traîner… hormis une courte pause aux toilettes, comme souvent à cette heure-là.

Il ajoute que, dans les faits, il est très difficile de « passer son statut[3] » seul au volant. Il doit conduire, garder les yeux sur la route et, en parallèle, manipuler une radio mal fichue, située côté passager, en bas du tableau de bord. L'écran est petit, les touches minuscules, le système lent. « C'est du jonglage, et encore faut-il que le signal passe. »

Je me note qu'on peut déjà attribuer une à deux minutes de retard à cette configuration technique… sans compter la fameuse « pause ». Il me reste donc six minutes à décortiquer.

Je laisse un message au deuxième volontaire ; celui qui a décliné le départ. Un peu plus tard, il me rappelle. Sa voix est tendue. Il m'explique qu'il a eu une nuit chargée, dont un arrêt cardiaque long et éprouvant, et qu'il a eu beaucoup de mal à se rendormir. Il redoutait de ne pas tenir la journée de boulot qui l'attendait.

Il me rappelle qu'il n'a jamais dit « non ». Il a juste demandé s'il n'y avait pas moyen de trouver quelqu'un d'autre. Et en l'absence de réponse, il s'est habillé, prêt à descendre… quand il a croisé le professionnel déjà sur le départ.

Deux minutes pour lui. Deux pour l'ergonomie chaotique du véhicule. Quatre. Il ne m'en reste que cinq à justifier… Et au fond de moi, un constat commence à émerger : le problème ne vient peut-être pas du désigné d'office, celui qui en définitive a assuré la mission en lieu et place des deux autres.

Il me raconte donc sa version. Trois interventions à partir de 22 heures, dont un arrêt cardiaque, lourd, qui l'a mobilisé pendant plus d'une heure et demie. Et après ça ? Il me dit qu'on ne dort pas facilement. Parce qu'on garde l'image. Parce que la mort laisse une trace. Et même si le reconditionnement n'est pas enseigné, il est bien réel.

Il me parle aussi de son métier, il m'explique qu'il travaille dans cette fameuse usine de pneumatiques ; celle au bonhomme blanc un peu dodu. La cadence est élevée, les journées intenses. Et chez lui, trois enfants en bas âge. Autant dire que le repos, c'est un luxe rare.

Ce qu'il veut me faire comprendre, c'est simple : il n'a pas refusé. Il a signalé qu'il avait très peu dormi, qu'il avait eu une grosse journée. Il a simplement demandé si on pouvait désigner quelqu'un d'autre. Le stationnaire a pris l'initiative de le faire. Lui, sans nouvelles, s'est préparé… et a croisé le professionnel, déjà prêt à partir. Fin de l'histoire.

Si je dois facturer cette séquence en temps perdu ? Deux minutes, maximum. Hors taxes.

Dernière gorgée de café.

Je me tourne vers le jeune lieutenant et je lui explique que, à chaud, j'ai d'abord pensé qu'il aurait dû assurer le départ. C'est vrai. Mais à froid ? Je me rends compte qu'il y a un angle mort dans notre organisation. Toutes mes notes de service concernent les activités de la journée. La nuit, on s'en remet à l'intuition, à l'initiative. Et ça, ça devient un problème quand on pousse les volontaires à bout.

Car on l'oublie trop souvent : après leur garde, ces volontaires enchaînent une journée de travail. Et pas forcément devant un bureau. Le professionnel, lui, doit respecter un repos égal à son temps de garde. Les volontaires ? Ils filent à l'usine.

Or, notre système fait débuter les gardes à 8 heures du matin, comme leurs horaires de boulot. Est-ce bien raisonnable ? Peut-on en attendre autant, aussi longtemps ? Il y a là un dysfonctionnement profond.

Alors, si je récapitule : deux minutes pour la radio et la pause toilettes ; deux pour le pompier fatigué. Quatre. Il m'en manque cinq. Pas de quoi décapiter quelqu'un.

Et en toute honnêteté, j'ai ma part dans l'affaire. J'ai considéré, sans trop réfléchir, que les volontaires sont tous égaux en forme, en disponibilité, en famille. J'ai oublié qu'on ne sort pas indemne d'une nuit en caserne suivie d'une journée en bleu de travail. Et si je continue sur cette lancée, le vrai responsable, ce n'est peut-être pas celui qu'on accuse…

Je tente ma chance et laisse un message au premier volontaire à qui on a demandé de partir. Celui que mon chef de groupement a déjà mentalement conduit au bûcher.

Je regarde le lieutenant. Je lui dis, à voix plus basse : « Plus ça avance… moins je suis à l'aise. Rien n'est tranché. Et sur ces neuf minutes, j'en ai déjà amorti quatre ou cinq. Le reste… reste à comprendre. »

Dans ces moments-là, on a besoin d'un regard extérieur. D'un appui. D'un binôme de confiance.

Heureusement, mon bureau est mitoyen de celui de mon adjoint. Une porte mal fichue nous sépare. Elle ferme mal, alors elle reste souvent entrouverte. Et ce n'est pas plus mal. On se connaît bien. On échange. Et quand une décision s'impose, on ne tranche que si on est d'accord tous les deux. C'est l'une de mes règles de conduite. Je ne vois rien de dévalorisant là-dedans. Au contraire. J'ai moi-même été adjoint, et je sais combien ce rôle est essentiel. La symbiose du binôme de commandement, c'est la clé d'un centre qui tient debout.

Je le rejoins et lui expose les faits. Il m'écoute, voit mon regard inquiet, et me demande ce que j'en pense, moi. Je lui réponds sans détour : « Plus ça avance, moins les fautes me paraissent évidentes. Et heureusement que je

n’ai pas dégainé trop vite… sinon, en conseil de discipline, j’aurais pris la première claque avant même la fin du tour de table. »

Ce dialogue, cette complicité, c’est précieux. C’est même un principe qu’on retrouve dans l’aviation depuis le crash du vol Rio-Paris. Un binôme doit communiquer, partager ses doutes, ses intentions. Sinon, c’est le mur.

Je glisse d’ailleurs au jeune stagiaire, qui commence à se tasser sur le mange-debout bancal, qu’il existe un très bon reportage sur ce crash, disponible sur YouTube. On y comprend bien que l’absence d’échanges entre les deux pilotes a précipité la catastrophe. Et que le silence, parfois, tue.

La journée défile. En fin d’après-midi, l’agent en question m’appelle. Il veut me voir. Tout de suite. Dans sa voix, j’entends de l’urgence, de la panique, de la sincérité.

Je suis partagé. Peut-être est-ce sincère. Peut-être est-ce stratégique. Il connaît le système, il sait manier l’adage : « Faute avouée, à moitié pardonnée. » Mais je refuse de me précipiter. Je simule une contrainte personnelle pour reporter le rendez-vous au lendemain, en fin de journée. Il accepte aussitôt. Avec politesse. Sans négocier.

Je veux garder la maîtrise du tempo. Un de mes anciens mentors disait : « On ne perd pas de temps à perdre du temps. » Et j’ai toujours trouvé cette phrase très juste. En opération comme en gestion humaine, aller trop vite est toujours un danger.

Un problème à la caserne, c’est comme une urgence sur intervention : on analyse, on pose les faits, on détermine les risques, les aggravants, les effets non désirés. Si on agit dans la précipitation, on alimente la crise. Pas l’inverse.

Je dis au stagiaire que j’ai un moment envisagé de confier l’entretien à mon adjoint. Puis je me suis ravisé. Il me fallait garder un interlocuteur

neutre à qui demander un avis ensuite. Et puis, j'assume : c'est à moi de tenir la barre. Je lui propose d'assister à l'échange. Qu'il se fasse son idée. C'est tout aussi formateur que n'importe quel module théorique.

Le lendemain matin, rebondissement. Le frère du pompier concerné, lui aussi agent dans mon centre, demande à me parler. Il entre dans mon bureau. Depuis que je suis ici, nos rapports ont toujours été cordiaux. Là, je comprends aussitôt pourquoi il veut me parler.

Il m'explique que depuis que son frère a appris qu'il était mis en cause pour le retard, il est persuadé que son contrat va sauter. Il pense que ma hiérarchie me pousse à prendre cette décision. Et selon lui, son frère n'est pas bien. Du tout. Il me parle de sa vie personnelle : une séparation douloureuse, la garde de son fils compliquée, des difficultés financières, un isolement grandissant. Il ne lui reste que deux choses : son boulot et les pompiers.

Il ne dramatise pas. Il ne menace pas. Mais moi, dans ma tête, je fais le parallèle avec des victimes qu'on accompagne parfois pour moins que ça… Et ce n'est pas une pensée confortable. Il reconnaît que son frère n'a pas toujours été exemplaire. Mais cette fois, il le voit vraiment touché. Inquiet. Perdu.

Je prends un temps. Puis je lui dis que je ne travaille pas sur ordre, que je me fais mes propres convictions. Je veux être juste. Et qu'évidemment son frère sera entendu. Car c'est son droit. Et que c'est aussi ma conception du commandement : écouter, respecter, comprendre avant de juger.

Le soir venu, son frère arrive. En avance. Rien que ce détail me dit qu'il n'est pas serein. Il entre. Visage crispé. Regard fuyant. Je lui propose de s'asseoir. Je fais mine de ranger quelques papiers. Lui laisser un peu de temps pour se poser.

Je commence. Je lui explique la situation : on m'a demandé de faire la lumière sur ce retard. D'identifier s'il y a eu faute. Et s'il faut, de proposer une sanction.

Il m’écoute. Puis il prend la parole. Il me raconte que quand l’officier du planning l’a appelé, il avait bien précisé qu’il devait absolument être libéré à 6 heures, pour ne pas être en retard à son travail. Parce qu’il espère un CDI, et qu’il ne peut pas se permettre une absence. On lui a dit que l’information serait transmise au sous-officier de garde.

Je regarde l’heure du départ : 5 h 56. Juste avant la fin de sa disponibilité. Et au fond, je me dis : je n’ai rien défini de précis à ce sujet. Ce flou, c’est le mien.

Il me regarde, inquiet, et me demande si je vais le virer. Je m’incline légèrement en arrière. Je respire. Je le regarde droit dans les yeux. « Je vais vérifier ce que tu me dis. Mais pour le moment, je ne vois aucune raison de te renvoyer. »

Il me remercie. Une fois. Deux fois. Trois fois. Et on termine notre entretien en parlant un peu de sa vie perso. Je sens qu’il a besoin d’un espace, d’un filet. Je n’évoque pas la visite de son frère. Mais je reste attentif, prêt à lui proposer un suivi si nécessaire.

Quand il part, je reprends mes tâches. Appels, mails, planning. La caserne ne s’arrête jamais. Et pourtant, je sens que cette histoire continue de résonner en moi.

Je retourne à la machine à café. Pour souffler. Et en chemin, une pensée me traverse : n’ai-je pas moi-même une part de responsabilité dans cette affaire ? Dans cette organisation, ces horaires, ces consignes floues ?

Je commence à voir clair. Ce n’est peut-être pas l’homme qu’on m’a désigné qui est le vrai responsable… mais un système que je n’ai pas su adapter. Et dont je suis garant. En tout cas, à ce stade, rien ne justifie un renvoi.

C’est ce que je me dis en tirant sur la poignée du rameur, au gymnase, histoire de compenser un peu le trop-plein de café. Et qui sait, peut-être préparer mon *summer body*… du siècle prochain. J’ai déjà loupé celui-ci.

Je suis convaincu que si je me plie à la volonté de mes supérieurs, ce sera une injustice. L'agent en question a fait preuve de bonne volonté, il a signalé ses contraintes, il a été transparent. Mais, s'il avait simplement dit non ? Rien de tout cela ne se serait produit.

Après ma séance de sport – douloureuse mais méritée – je reviens à mon repère naturel : la machine à café. J'insère ma clé. Décaféiné sans sucre, évidemment. Le gobelet tombe, de plus en plus petit chaque année. Le liquide coule, toujours plus chaud, toujours aussi fade. Mais ici, ce n'est pas le goût qui compte. C'est ce qu'il s'y passe.

Deux pompiers me rejoignent. Un regard, un soupir, une petite pression sur la machine. Je sens qu'ils ont quelque chose à me dire. Et je ne me trompe pas.

« Chef, vous n'allez pas virer Pierre, hein ? Cette fois, il avait bien prévenu tout le monde qu'il devait partir tôt. »

Je les regarde. Leur franchise me touche. Leur loyauté aussi.

« Je vais finir mon analyse. Vous me connaissez, je serai juste. Mais c'est clair que ça va être l'occasion de revoir quelques points. »

En remontant vers mon bureau, une phrase me hante : « Et moi ? Qu'est-ce que j'ai mis en place pour éviter ça ? » Parce que finalement… si le premier responsable, c'était moi ?

C'est mon rôle de chef de prévoir, d'organiser, d'adapter. C'est à moi de garantir un fonctionnement qui protège les volontaires autant qu'il assure le service. Ce pompier, avec ses défauts – certes – mais aussi ses qualités, n'a pas cherché à fuir. Il a accepté la garde parce qu'on lui a promis qu'on tiendrait compte de ses contraintes.

Mais comment cette information a-t-elle circulé ? Le sous-officier était-il vraiment au courant ? Comment peut-on s'assurer que le message passe, et ne se perde pas en route ?

Et puis, il y a cette autre évidence : les heures de garde des volontaires. Ont-elles vraiment du sens quand elles commencent à 8 heures… comme

leur travail civil ? C’est comme imposer des chaussures taille unique à toute une équipe. Ça ne conviendra jamais à tout le monde.

Ce fameux retard de neuf minutes n’est peut-être que le symptôme d’un système défaillant, d’une organisation qu’on croit rodée, mais qui accuse ses propres limites. Et ce système, j’en suis le garant. Même si j’en ai hérité. Même si mon prédécesseur n’avait rien changé non plus.

Je commence à esquisser mentalement les grandes lignes de mon rapport à la hiérarchie. Il ne va pas ressembler aux précédents. Et je sens déjà qu’il ne va pas plaire à tout le monde. Mais au moins… il sera juste.

Mais voilà, dans notre culture, on ne se demande pas toujours ce qu’on a fait pour éviter un incident. On cherche un fautif. Un nom. Un visage à montrer du doigt. Et souvent, une fois qu’il est désigné… on passe à autre chose.

C’est valable partout : en politique, c’est forcément la faute du président – et on croit que tout ira mieux en changeant de tête. À l’école, si un élève échoue, c’est qu’il n’est pas bon. Jamais la méthode, jamais le cadre. C’est plus simple. Ça rassure.

J’ai donc rédigé mon rapport en ce sens. J’ai demandé zéro sanction. Parce que chacun, dans cette histoire, avait une bonne raison. Une contrainte. Une circonstance. Une part d’humanité, tout simplement.

À la réunion, mon chef de groupement n’a pas sauté de joie. Il a vu dans ma posture un signe de désobéissance. Surtout, il ne pouvait plus régler ses comptes avec ce qu’il pensait être son coupable tout trouvé.

Mais, contre toute attente, l’officier supérieur de garde et le chef du groupement RH ont validé mon analyse. L’affaire s’est arrêtée là. Pas de sanction. Pas de têtes coupées.

J’ai aussi proposé une série d’actions correctives : améliorer la gestion de fin de garde, clarifier les transmissions d’info, adapter les horaires.

J’ai peut-être perdu quelques points auprès de ma hiérarchie directe. Mais ce que j’ai gagné, c’est la confiance de mes équipes. Et ça, ça ne

figure dans aucun tableau Excel.

Le premier à être venu me remercier, c'est Pierre. L'agent initialement désigné comme fautif. Depuis ce jour, je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Mieux, il s'est surpassé.

Désormais, la prise de garde commence à 7 heures. Un petit ajustement, mais un grand pas pour l'équilibre de nos volontaires.

Et la plus belle des reconnaissances, pour un chef de centre, ce n'est pas une promotion. C'est de sentir que son personnel a confiance. Car cette confiance-là, celle qu'on gagne à la caserne, elle nous suit en intervention. Elle sauve des vies.

Je dis au jeune lieutenant que s'il veut écrire quelque chose sur le positionnement du chef de centre dans son rapport, qu'il note ceci : « Être chef, c'est commander d'amitié, avec honnêteté et rigueur, pour faire réussir les missions. »

Je lui confie enfin ce que cette histoire m'a rappelé. Ce proverbe ancien : « Il n'y a jamais une pierre lisse ni une pierre rugueuse dans un conflit. »

Je suis sûr que ceux qui l'ont formulé vivaient eux aussi ce genre de dilemme. Cette tension entre la justice et la facilité.

Et je me permets un conseil. Quand il assurera son propre commandement, s'il veut rester juste, alors chaque fois qu'il fera face à un problème, avant de juger ou de punir, qu'il se pose cette question : et moi, qu'est-ce que j'ai fait pour éviter ça ?

1. Melvin Horace Purvis Jr est un policier et un agent fédéral américain. Il était surnommé « Little Mel » à cause de sa petite stature. Il est surtout connu pour avoir pourchassé John Dillinger et son gang.

2. Ce terme signifie ancien et expérimenté, voire un peu rude, dans le jargon des sapeurs-pompiers.

3. Le statut correspond à un message radio formaté qui correspond à votre position : en transit, arrivé sur les lieux, disponible, etc.

CHAPITRE 4

Alain, chef de garde

Un Noël de feu…

« Quand on laisse mourir le feu de Noël, il n’y a plus qu’un moyen de le rallumer. C’est d’aller chercher le feu des étoiles. »
– Pierre-Jakez Hélias

Sept heures du mat’, dans un coin de la courette intérieure du centre de secours, coincée entre le bâtiment caserne et celui des familles logées sur place, je suis assis sur un banc en bois inconfortable. Je porte encore mon surpantalon de feu et mon sous-vêtement d’intervention. Je sens la fumée, je suis crevé, je n’ai pas dormi de la nuit et pour autant je n’ai pas sommeil. Ça défile à deux cents à l’heure dans ma tête… *Putain, c’était quoi cette nuit ?*

Je m’allume une cigarette – ouais, je sais, ce n’est pas bien ! Mais celle-là, elle fait plaisir et m’aide à mettre mes idées en ordre. Une bouffée, deux… Ça me calme et je réfléchis encore à cette nuit : *Est-ce que j’ai tout bien fait* ?

Je me refais le match, je connais ce sentiment, cette posture, ça fait partie du job. La majorité des COS[1] ont la même démarche : à chaque fois que l'on boucle une opération importante, on ne peut pas s'empêcher d'analyser ce qui s'est passé ; c'est aussi le cas pour les interventions de petite envergure ou quotidiennes, mais ça impacte moins.

Je lève mon regard vers mon équipe de vingt pompiers qui s'affairent dans la caserne. Eux aussi sont marqués par la fatigue mais un sourire humble se dessine sur leurs visages. Un immense sentiment de fierté m'envahit… *Ils ont fait le job. Ça, c'est mes pomplards !*

Je viens de finir ma clope, faut que je bouge ! Le temps d'échanger ma tenue de feu pour un équipement propre et de nettoyer mon matos, je fais signe à l'un de mes sous-offs que je remonte dans mon appartement prendre une douche. Je vais surtout profiter d'être là pour aller ouvrir les cadeaux avec mes enfants ; c'est un moment précieux.

Ah ! oui, je ne vous ai pas dit… nous sommes le 25 décembre 2016 et à la caserne Plaisance, dans le 14e arrondissement de Paris, on vient de passer une sacrée nuit de Noël !

*
* *

24 décembre 2016, 7 h 45, prise de garde par vingt et un sapeurs-pompiers sur les quatre-vingt-dix qui composent l'effectif de notre centre de secours. Vingt et un soldats du feu qui se relaient sans cesse à chaque garde tout au long de l'année pour porter secours, sans distinction aucune, au rythme de plus de 14 000 interventions annuelles.

Aujourd'hui, j'occupe la fonction opérationnelle de chef de garde, c'est-à-dire de chef de caserne et de chef de groupe opérationnel sur mon secteur pour les prochaines vingt-quatre heures. C'est une particularité propre à la Brigade de sapeurs-pompiers de Paris. Au demeurant, je suis affecté dans cette caserne depuis quelques mois en qualité de sous-chef de centre.

Le sergent de jour déroule l'appel, énumère les piquets[2]. Il me présente la garde incendie comme à l'accoutumée. Face à ces jeunes soldats du feu, dont la moyenne d'âge est de 26 ans à peine, en plus de mes consignes, j'annonce le programme de la journée qui, aujourd'hui, sera un peu spéciale puisque c'est un jour de fête.

Je suis attaché au fait de rendre ce réveillon le plus agréable possible pour nous tous car la plupart de mes hommes n'auront pas la chance d'être rejoints par leurs familles ce soir. C'est l'avantage d'être logé sur place : mon épouse et mes enfants seront avec nous ce soir.

« Rompez, vérification du matériel », le premier commandement de la journée est donné. Et rien, à ce moment-là, ne laisse présager à quel point elle va être longue…

Vingt heures. Après une matinée sportive et une journée cadencée par les interventions, on vient de passer deux heures, tous ensemble, à préparer le dîner du réveillon. Ambiance détendue, chaleureuse. Chacun met la main à la pâte. Ici, les galons s'effacent un peu. La table est soigneusement décorée, les petits plats sont de sortie et chacun y ajoute sa touche perso, sa tradition régionale. Des gestes simples, mais qui renforcent le collectif. On est en train de se fabriquer de beaux souvenirs.

Quelques-unes de nos familles arrivent, et nous commençons à trinquer et à célébrer l'instant présent. Ma famille est auprès de moi, j'ai de la chance. Mes enfants ont tout juste 5 ans, ce sont encore de gros bébés émerveillés d'être dans une caserne au milieu des camions rouges. Ce soir, ils ont un papa et vingt tontons en tenue rien que pour eux. Ce n'est pas donné à tout le monde.

La soirée suit son cours dans une atmosphère paisible. Les VSAV[3] – nos ambulances – sont peu sollicités pour une fois. Ceux qui y sont affectés peuvent rester un moment avec nous. Des collègues lancent quelques jeux, histoire d'animer le réveillon. Sous le sapin, chacun a glissé un petit cadeau. Comme chaque année, on fera un tirage au sort. Et comme chaque année,

on découvrira les objets les plus absurdes ou les plus drôles. C'est un bon moment. Un vrai. À ce instant précis, on ne sait pas encore que cette nuit, elle va marquer les mémoires.

Mes gars ont une idée géniale : déguiser l'un d'eux en Père Noël et le faire descendre par la façade, suspendu à un lot de sauvetage. Une arrivée par la fenêtre, comme dans un conte revisité version pompier. Les enfants n'en croient pas leurs yeux ; les miens non plus. Dans leurs regards, il y a de l'émerveillement pur. La magie de Noël vient d'opérer une première fois ce soir !

Il est près d'une heure trente, ma femme a regagné depuis peu notre appartement pour coucher nos jumeaux. On range le réfectoire, dans une ambiance calme et complice. Puis nous prenons le temps de refaire le monde, comme souvent, autour d'un café avant de rejoindre nos chambres respectives.

Avant de monter me coucher, je fais un détour discret par le sapin. J'y dépose quelques chocolats, un pour chacun. Juste un geste. Une façon de leur dire merci, sans discours. La soirée a été belle. Demain, on attaque le deuxième jour de cette « garde 72[4] ». La nuit semble nous laisser un peu de répit. Mais dans ce métier, on ne sait jamais.

Je me déshabille à l'entrée de l'appartement, laissant ma tenue bien positionnée : pantalon enfilé sur les bottes, prêt à être remonté en un seul geste. Une méthode ancestrale chez les sapeurs-pompiers. Simple. Efficace.

Je m'allonge enfin dans mon lit et tente de trouver le sommeil… Cela fait à peine quelques minutes que j'essaye de rejoindre Morphée que le ronfleur[5] se met à sonner dans ma chambre. Ce satané boîtier sert à prévenir les personnels qu'ils partent sur intervention. Il éclaire à la fois la pièce et sonne selon un code bien défini en fonction de l'engin ou du groupe d'engins déclenchés.

Je saute de mon lit et fonce m'habiller en enfilant mes bottes pour relever mon pantalon d'une traite. Le ronfleur est long, il est suivi d'un

autre très long coup… C’est la sonnerie du DN[6], autrement dit, le départ normal, on part pour feu !

Le cœur s’accélère, naturellement et sans vraiment s’en rendre compte on se dépêche encore un peu plus…

À peine la porte de mon appartement franchie, je dévale les escaliers quatre à quatre. Cinquante mètres à peine jusqu’au standard. Le corps est réveillé, l’esprit déjà en mode opérationnel.

« On part pour quoi ?

– Mon adjudant, vous partez pour feu d’appartement rue du Château, Paris 14e. Notre PS[7] est déjà sur une autre intervention, c’est le PS de la caserne Port-Royal ainsi que leur échelle qui complètent notre DN. »

Je hoche la tête. Quelques secondes pour récupérer mes radios, jeter un œil rapide au plan mural. Le stationnaire me transmet les dernières infos en rafale, les yeux fixés sur l’écran. Pas un mot de plus que nécessaire.

Direction le fourgon incendie. J’enfile ma tenue de feu, mécanique bien huilée. Je donne le motif et l’adresse à mes personnels, puis mes premières consignes. Le fourgon démarre. Et nous voilà lancés, transperçant les rues endormies de Paris dans un silence troublé seulement par le halo bleuté de nos gyrophares. L’instant vient de basculer.

Le trajet est court. En quelques minutes, nous voilà dans la rue concernée. Aucune flamme visible. Pas de fumée. On dépasse volontairement l’adresse pour dégager un axe de manœuvre suffisant à la grande échelle attendue.

Je suis arrivé en premier engin ; pas toujours simple d’être à la fois le chef d’agrès du premier fourgon incendie sur les lieux et de cumuler la fonction de chef de groupe. Pas grave ! À Paris, c’est dans les mœurs depuis longtemps, on sait faire, même si ce n’est pas toujours une situation confortable.

Je descends du fourgon. D’un ton ferme : « Ligne d’attaque, en reconnaissance ! »

Aussitôt, les personnels s'activent. Les portes claquent, les coffres s'ouvrent, les mains saisissent les matériels dans un ballet rodé. Pendant ce temps, je balaye la façade du regard. Un coup d'œil aux étages. Les alentours. Rien. Juste cette odeur. Légère. Persistante. Celle du brûlé.

Quelque chose se joue ici. Et ce n'est que le début.

Près du hall d'entrée, j'aperçois enfin un homme qui m'interpelle avec insistance. Je m'approche, mes équipes derrière moi. Il parle déjà, vite, de façon saccadée.

« Bonsoir monsieur, que se passe-t-il ?

– Venez vite, il y a de la fumée qui sort du deuxième étage dans le bâtiment en courette. »

Je lui fais signe de me montrer le chemin. En marchant, j'enchaîne les questions : présence de gaz, nombre d'occupants, accès disponibles… Tous ces renseignements qui nous sont nécessaires à chaque intervention.

En pénétrant dans la cour intérieure, je lève les yeux : un bâtiment ancien, deux étages, façade fatiguée. Et là, à l'une des fenêtres du dernier niveau… un panache de fumée.

Le requérant est paniqué, il parle beaucoup, trop à mon goût – limite stressant, l'énergumène, et en plus il est grossier… Il arrive quand même à m'indiquer la cage d'escalier. C'est le seul accès, il est en bois, très étroit et en colimaçon. Ça va être pratique encore, l'affaire !

L'homme s'engouffre dans l'escalier, *pas bon, toi, tu vas me gêner*, je songe, et surtout il continue de parler, sans filtre.

« C'est une famille d'étrangers, ils sont beaucoup, c'est même pas certain que ce soient les mêmes à chaque fois, ils se ressemblent tous de toute façon, suis sûr qu'ils ne sont pas déclarés… »

Bon, toi, c'est gagné, tu m'agaces et en plus t'as l'air d'être un sacré client, me dis-je intérieurement.

J'emprunte à mon tour les escaliers et ce que j'observe confirme mon impression : c'est vraiment étroit, limite étriqué. Arrivé entre les deux

étages, c’est là que je perçois l’urgence de la situation.

Des cris étouffés. Des sanglots d’enfants. Puis ce bruit. Inconcevable. Le crissement strident de petits ongles… qui grattent désespérément cette barrière de bois pour tenter d’échapper à ce piège. Un appel à l’aide sans mots. Une tentative d’échapper à l’impensable.

Dix ans plus tard, j’ai encore cette image et ces sons gravés quelque part dans mon esprit.

« Ils sont combien là-dedans ?

– J’sais pas, moi ! Cinq, je crois, les parents et trois enfants. »

Je me retourne vers mes gars, encore positionnés sur le palier inférieur. Un simple regard, une intonation, un souffle… Et ils comprennent. Il va falloir percuter sévère.

« La première équipe, sauvetage ! Coiffez votre ARI, ensuite Halligan tool et masse. Vous me défoncez cette porte et vous les sortez. La deuxième équipe, une petite lance sur ligne d’attaque, le point d’eau, le fourgon incendie. Je vous barre le gaz sur le palier. Je fais une reconnaissance extérieure et je reviens. »

Je descends rapidement. Sur le passage, j’indique au requérant de rentrer chez lui, au premier. Je le reverrai après. Il proteste, crie, s’énerve. Je ne l’entends déjà plus.

Quand je suis de retour dans la courette, les chefs d’agrès du premier secours et de la grande échelle de Port-Royal se présentent à moi.

« Le chef d’agrès échelle, ton agrès n’est pas utilisable ici, donc tu me places une échelle à coulisses en façade pour atteindre la fenêtre de l’appartement si besoin et ensuite tu files un coup de main à l’équipe de Plaisance. »

Je me retourne vers le sergent qui commande le premier secours. Steven. Un gars sûr, solide. Un de ceux qu’on dit « stable au feu », un vrai compliment dans notre jargon.

« Steven, feu localisé dans l'appartement de gauche, deuxième étage. Ce n'est pas virulent, mais à mon avis, ça couve depuis un moment. Ça a bien chauffé à l'intérieur, je pense. A priori, cinq personnes à l'intérieur. Porte fermée. Escalier étroit, mes équipes sortent les occupants. Tu les récupères ensuite, tu me crées un point de regroupement des victimes, et tu prends en charge le secteur secours à personnes. L'hôtel Ibis en face fera office de PRV[8]. Je termine ma reco et je vous rejoins. »

Steven acquiesce. Pas besoin d'en dire plus entre nous.

Les gars de Port-Royal s'activent autour de moi. Pendant ce temps, je poursuis ma reconnaissance extérieure et j'en profite pour appeler des renforts après avoir demandé la parole sur la radio opérationnelle.

« Golf 3, de l'adjudant Bailloux, je demande un groupe médical rue du Château. »

Le groupe médical est composé de deux SMUR[9] et deux VSAV, avec l'équipage de l'engin-pompe de Port-Royal, cela devrait être suffisant pour prendre en charge les victimes.

Ma reconnaissance n'a rien donné de plus, je n'ai pas de fumée ailleurs que sur la façade principale de l'immeuble – dans de tels moments tout s'enchaîne très vite dans nos têtes. Le drill[10] rend nos réactions immédiates naturelles, quasi automatiques, c'est le côté vertueux de l'entraînement quotidien. Je décide donc de retourner au contact de mes équipes et de passer un message de renseignement radio.

« Golf 3, de l'adjudant Bailloux, je demande police, Enedis et Gaz de France d'urgence, rue du Château. Feu d'appartement, au deuxième et dernier étage d'un immeuble à usage d'habitation. Plusieurs sauvetages en cours par les communications existantes. Une lance en cours d'établissement. Poursuivons reconnaissances. »

De retour dans la cage d'escalier, je constate que ma première équipe s'acharne toujours sur la porte qui a du mal à céder. Les mecs se relaient sans relâche et donnent tout. Thomas et Vincent sont des mecs solides, ils

vont y arriver. Et c’est le bas de la porte qui finit par céder. Aussitôt, le chef d’équipe extirpe deux petites filles. Elles sont noircies par la suie, en pleurs, les doigts entaillés, écorchés d’avoir gratté le bois de cette porte de l’appartement devenu prison. On se relaie dans l’escalier. Une chaîne humaine. Les gamines passent de bras en bras, jusqu’à la sortie, jusqu’au PRV où on les prend en charge.

Le chef d’équipe reprend sa reconnaissance et « caple » son ARI pour ensuite se glisser à travers la porte en rampant. Ses pieds sont encore dans le couloir qu’il recule à nouveau. Il a trouvé une nouvelle victime, un jeune garçon inanimé mais heureusement il respire encore. Pour maximiser ses chances de survie, il a décoiffé son masque pour le plaquer sur le visage du jeune homme et lui apporter de l’air respirable. Ses coéquipiers s’empressent de l’aider et de transporter le garçon vers la zone de soins.

Pris dans l’urgence de la situation, je n’ai pas tout de suite remarqué que le requérant était ressorti de son appartement. Il hurle à nouveau. Plus fort, plus violemment. Il insulte les habitants de l’appartement sinistré, et maintenant nous aussi. Il s’agite, bouillonne, devient incontrôlable.

Surtout, il gêne. Il se tient en travers du passage, juste devant ma seconde équipe armée d’une lance, prête à intervenir dès que les sauvetages seront terminés et que l’accès sera dégagé. Ce n’est plus tolérable.

Je lui intime plusieurs fois, fermement, de regagner son logement. Pour sa sécurité. Pour qu’il nous laisse travailler. Rien n’y fait. Il persiste à vociférer, bloquant le passage, déversant sa colère à qui mieux mieux.

Là, ça suffit. Je redescends, deux marches à peine. Je m’avance d’un pas direct vers lui, l’attrape par le col de son sweat. Sans brutalité gratuite. Juste le geste précis, autoritaire, nécessaire. Je le ramène dans son appartement et le plaque au sol pour qu’il cesse de nuire à l’intervention.

« Vous restez ici. Vous ne bougez plus. Compris ? »

Le calme revient. L’espace est à nouveau praticable. L’équipe peut s’engager.

De retour dans l’escalier, je vois que ma première équipe a réussi à pénétrer dans l’appartement. La porte est ouverte. La voie est libre pour la deuxième équipe qui s’engage aussitôt avec la lance pour attaquer le sinistre.

Je glisse la tête dans l’embrasure. Le feu n’est pas virulent. Juste quelques flammes au fond de la pièce. Mais l’atmosphère est saturée. Une fumée épaisse, dense, irrespirable. Je me dis que les occupants ont dû être piégés dans leur sommeil. Les gaz. Les fumées. Les vrais tueurs.

Pendant que le porte-lance procède à l’extinction, les trois autres sapeurs-pompiers trouvent le père de famille gisant entre le lit parental et un mur. Il est en arrêt cardio-respiratoire. Mes hommes le saisissent comme ils peuvent et foncent à travers la cage d’escalier pour le confier aux équipes restées dehors. Ça percute grave, ça ne traîne pas, mes mecs m’impressionnent. Il est à peine confié aux équipes des VSAV que déjà celles-ci entreprennent la réanimation cardio-pulmonaire du quinquagénaire, aidées par les équipes médicales.

Quelques instants plus tard, l’officier de garde compagnie[11] arrive sur les lieux. Il me rejoint dans la cour, et je lui fais un point précis de la situation : quatre victimes, dont deux graves. Le feu, en lui-même, reste maîtrisé. Mon effort se porte sur les sauvetages et la prise en charge des victimes.

Il observe, écoute et confirme que l’opération est correctement menée, bien sectorisée. Il décide donc de me laisser le COS et d’aller faire l’interface avec le véhicule poste de commandement qui vient d’arriver pour passer un second message de renseignements en mon nom, demander un SMUR et un VSAV supplémentaires puis de s’assurer que tout se passe bien au PRV.

Moi, je remonte à l’attaque.

Dès que je franchis la porte, j’aperçois l’un de mes gars sur la mezzanine, rampant sous ARI. Là-haut, le spectacle est lugubre. La chaleur

s’est accumulée en partie haute, longtemps. Les murs sont noirs, le papier peint craquelé pend par lambeaux calcinés. Les plastiques ont fondu et se sont figés, comme des guirlandes funéraires.

Soudain, il la voit. Au milieu de vêtements épars, la mère. Inconsciente. Le visage noirci. Le corps marqué de phlyctènes. Il l’attrape par les avant-bras pour la dégager. Mais à peine tire-t-il… que l’impensable se produit.

Sa peau brûlée se décolle sous l’effet de traction. Il perd l’appui. Vacille. Se rattrape in extremis au garde-corps. Un instant suspendu. L’horreur à vif.

Il reprend. L’instinct guide ses gestes. Cette fois, il la saisit par le buste. Derrière lui, deux autres le rejoignent. Ensemble, ils la sortent. Direction la zone de soins.

Ils n’ont pas ralenti. Pas reculé. Pas failli.

Dans le hall de l’hôtel, c’est l’effervescence maîtrisée des secours. Les équipes médicales et les secouristes s’affairent autour des victimes : perfusions posées, oxygène administré, pansements spéciaux appliqués sur les brûlures. Le sol est couvert de sacs ouverts, de tubulures, de déchets médicaux. Chaque geste vise un seul but : stabiliser, préserver, gagner du temps sur l’irréversible.

Un peu plus loin, en retrait, près d’un sapin de Noël maigre et penché, deux petites filles sont assises. Elles ne pleurent plus. Blotties sous leurs couvertures de survie, le visage couvert d’un masque à oxygène, elles écoutent. Une infirmière leur parle doucement, les rassure sur l’état de santé des autres membres de leur famille.

Elles acquiescent d’un signe de tête, presque apaisées par cette ruche humaine organisée autour d’elles. Pourtant… Je lis encore, au creux de leurs yeux fixés dans le vide, la crispation d’une peur qui n’a pas encore lâché prise.

Quelques minutes plus tard, les victimes sont conditionnées dans les ambulances puis évacuées en milieu hospitalier. Le médecin est confiant :

malgré la gravité des atteintes, tous devraient s’en sortir. C’est tout ce qui compte.

L’intervention touche à sa fin. Les équipes ont terminé le déblai des parties brûlées de l’appartement, rangé le matériel, replié les tuyaux. Un à un, les gestes se referment.

Quant à moi, je boucle les derniers détails de l’opération au poste de commandement et j’effectue une ultime reconnaissance des locaux avec une caméra thermique. Je suis quand même bon pour quelques rondes de surveillance jusqu’au petit matin.

Quelque chose reste. Dans l’air. Dans la tête. Un peu de suie, un peu de silence.

Le retour au centre de secours se fait dans un calme étrange. Dans le fourgon, personne ne parle. Seule la radio opérationnelle grésille par instants, comme un écho résiduel de ce qu’on vient de traverser.

D’habitude, quand on sort d’un « bon feu », il y a un peu d’euphorie. La mission accomplie, l’adrénaline qui retombe. Mais pas cette fois. Quelque chose a marqué mes hommes. Je le lis dans leurs regards, dans le silence qu’ils gardent.

À la caserne, je dépose mes radios au standard, vérifie la main courante opérationnelle. Je demande au stationnaire d’annoncer au micro un rassemblement dans la cour. Habituellement, je suis coutumier du fameux « à vos rangs » qui consiste à réunir ses personnels « au cul du camion » pour faire le point de l’intervention et débriefer rapidement. Aujourd’hui, on a franchi un cap. Plusieurs engins engagés, plusieurs vies en jeu. Il faut poser ce moment.

Les hommes s’alignent dans la cour, comme à chaque fois. Visages tirés, cernes au bord des yeux. Un mélange de fatigue, de tension libérée, et quelque chose d’indicible : la gravité partagée.

Je prends quelques secondes. Juste le temps de trouver les bons mots. La parole du chef n’a pas besoin d’être longue. Elle doit tomber juste.

Le sapeur-pompier ne souhaite pas le malheur des gens, mais partir au feu, porter assistance, se confronter à des situations peu communes est bien souvent l'essence même de son engagement, ce pour quoi il s'entraîne quotidiennement : être efficace le moment venu.

« Cette nuit, vous avez sauvé cinq vies. La magie de Noël n'a rien à voir là-dedans. Ce n'était certainement pas votre plus gros feu, ce n'était peut-être même pas votre plus grosse intervention, mais cette nuit vous avez été à la hauteur, cette nuit vous avez sauvé une famille. Vous le devez uniquement à votre abnégation et votre entraînement quotidien. C'est le sens de notre engagement, et ce matin vous pouvez être fiers de vous. Moi je le suis ! »

Une fois les rangs rompus et les consignes de la matinée données, je me retrouve seul, assis sur un banc au milieu de la cour. Une cigarette au bec, un peu de silence autour de moi.

Solitude du chef… Celle qui n'appartient qu'à lui. Celle où l'on repasse les décisions. Décider dans l'urgence n'a rien d'anodin. Envoyer ses hommes au feu, c'est un acte qui repose sur un socle de confiance. Sur un savoir-faire. Et sur un savoir-être. C'est parfois éprouvant. Ça exige une forme d'humilité constante. Et surtout un sens aigu des responsabilités.

Je jette ma clope. Je change ma tenue de feu. Et je remonte.

En ouvrant la porte de l'appartement, je les découvre : mes enfants, en pyjamas, frétillants d'impatience devant le sapin. Ils m'attendaient pour ouvrir leurs cadeaux. Sous le regard complice de ma femme, ils se jettent dans mes bras. Quelques heures à peine après l'enfer.

Voilà mon second moment de magie de Noël.

Ce Noël à Plaisance… Ambivalent. Unique. Inoubliable.

1. Commandant d'opérations de secours.
2. Terme qui désigne la fonction occupée pour vingt-quatre heures.
3. Véhicule de secours et d'assistance aux victimes.

4. Garde de soixante-douze heures.

5. Boîtier sonore et lumineux qui prévient d’un départ en intervention.

6. Le départ normal est constitué de deux engins-pompes, d’une grande échelle et d’un chef de garde. Il constitue le volume de moyens engagé sur feu.

7. Le « premier secours » est un engin-pompe polyvalent en service à la BSPP.

8. Point de regroupement des victimes.

9. Service mobile d’urgence et de réanimation.

10. Terme militaire qui désigne un entraînement répété très régulièrement.

11. Équivalent du chef de colonne en SDIS. Il a pour vocation de commander plusieurs groupes d’engins.

CHAPITRE 5

Stéphane, sous-officier au premier secours

Quand le feu mène la danse

« Quand tout semble aller contre vous, souvenez-vous que l'avion décolle face au vent, pas avec lui. »
– Henry Ford

Caserne d'Aubervilliers, en Seine-Saint-Denis, par une belle matinée ensoleillée de janvier 2003, je suis chef d'agrès au premier secours pour vingt-quatre heures, lorsque la sonnerie de feu retentit dans la caserne.

Cette fois-ci, l'alerte nous annonce un départ pour feu, ce fameux et si emblématique « départ normal[1] », matérialisée par un ronfleur suivi d'un long coup de sirène. À partir de cet instant, pas de temps à perdre, nous avons moins de deux minutes pour rejoindre les engins auxquels nous sommes affectés et prendre la route. Alors que la sonnerie n'est pas encore arrêtée, les portes claquent, et l'on entend le claquement des bottes des soldats du feu courant dans les couloirs, ainsi que le bruit sourd des chocs

sur le tapis d’amortissement de chute, en bas de la perche de feu, dans la remise où sont stationnés les engins de secours.

Pendant que les personnels s’affairent à enfiler leur tenue de feu et à s’équiper de leurs appareils respiratoires isolants (ARI) au pied de leurs véhicules de secours, les chefs d’agrès sont, quant à eux, rassemblés au standard afin de faire le point sur l’itinéraire à emprunter et sur les hydrants à utiliser.

Les gestes sont méthodiques, précis, presque chorégraphiques, tout est millimétré, il n’y a aucune place pour l’improvisation.

Les grandes portes métalliques rouges de la remise s’ouvrent sur la rue laissant ainsi entrer les rayons du soleil sur les engins prêts à bondir de leurs emplacements. Le planton est à son poste sur le trottoir, gilet haute visibilité sur le dos, casque sur la tête et panneau « stop » à la main, prêt à arrêter la circulation pour faciliter la sortie des engins de secours. Moins de deux minutes plus tard, le premier secours et le fourgon franchissent les portes et se dirigent vers l’adresse indiquée sur l’ordre de départ. L’échelle complétant le volume d’engins du départ normal vient, quant à elle, du centre de secours de La Courneuve limitrophe. Sur la feuille de route il est indiqué « feu d’appartement au 3e étage – 2, rue Albinet, commune d’Aubervilliers », sans plus de renseignements.

Sur le trajet, à quelques rues du centre de secours, il n’y a plus d’ambiguïté quant à la véracité de l’appel, car un épais panache de fumée noire se dresse fièrement devant nous entre les immeubles. Visiblement « ça brûle ! »…

Effectivement « ça brûle », car au moment où nous nous engageons dans la rue indiquée sur l’ordre de départ, les flammes sortent déjà par deux fenêtres d’un appartement situé au troisième étage d’un immeuble à usage d’habitation qui en compte cinq. Les façades du bâtiment concerné donnent sur deux rues opposées. Bizarrement, malgré l’heure, les flammes et la fumée, personne ne nous attend sur place. Je demande à mon conducteur de

bien dépasser l’adresse afin de faciliter l’engagement des moyens aériens et lui indique le point d’eau à utiliser.

Je commande à mon personnel. : « Avec la lance du dévidoir tournant[2] en reconnaissance ! »

Ensuite, tout va très vite, ils connaissent la manœuvre sur le bout des doigts, conditionnés par les automatismes acquis lors des manœuvres journalières. Lorsque nous nous présentons devant la porte de l’immeuble, les flammes ne sortent plus par deux fenêtres, mais par trois, juste au-dessus de nos têtes… C’est chaud, l’incendie prend rapidement de l’ampleur. Il va nous falloir faire fissa dans la mise en œuvre des moyens hydrauliques afin d’éviter qu’il poursuive son développement et se propage aux logements attenants et aux étages supérieurs. Alors que nous essayons en vain de trouver un moyen d’ouvrir la porte vitrée d’accès à l’immeuble, un homme visiblement paniqué court vers nous depuis le bout de la rue en faisant des grands gestes désordonnés. Une fois à notre hauteur, il reprend son souffle et nous annonce que la porte sur laquelle nous nous acharnons depuis notre arrivée est condamnée par des points de soudure. Il nous faut contourner l’immeuble pour accéder à l’entrée située rue Bengali.

Aïe ! L’intervention commence mal, et pourtant il va falloir faire face et nous adapter, mais cela fait partie intégrante du métier. Ça, on sait faire ! On est entraînés et préparés pour. Dans ces moments chaotiques, j’aime citer cette célèbre phrase tirée du film *Le Maître de guerre* (1986), de et avec Clint Eastwood, reprise aux Marines US : « Improviser, s’adapter et surmonter ! » C’est exactement ce que nous allons faire ici.

Je profite de la présence providentielle de ce témoin pour lui demander de nous guider vers le bon accès. Pendant que nous nous dirigeons au pas de course vers le nouvel accès, il nous informe qu’il y a une famille et des enfants piégés dans les étages. Les informations qu’il nous communique sont précieuses voire cruciales pour la suite, mais changent totalement la

conception tactique que j’avais mise en place dans ma tête, complexifiant ainsi l’engagement du premier secours.

Désormais, il va nous falloir contourner le bâtiment, et là ce n’est plus la même chose, car notre bonne vieille LDT ne mesure que quatre-vingts mètres…

Une fois devant le bon accès, la porte en verre est ouverte, nous pénétrons dans le hall, et nous nous engageons sans perdre de temps avec notre lance dans l’escalier non encloisonné en béton en direction des étages.

La progression de l’équipe est ralentie par l’important prolongement de tuyaux à réaliser et la difficulté à les faire suivre dans un escalier pas très large. À notre arrivée au troisième étage, les flammes dévorent la totalité du palier et le couloir desservant les logements. Vu la configuration du bâtiment, et la virulence du sinistre, il nous est impossible dans un premier temps de localiser l’appartement concerné par l’incendie. Nous sommes accroupis au niveau de la dernière volée de marches avant d’atteindre le palier, au ras du sol, en attendant l’arrivée de l’eau. La chaleur est intense, les flammes lèchent nos casques, l’accès menant aux niveaux supérieurs semble encore praticable. Même si je sais qu’il y a potentiellement des victimes dans les étages, je ne peux pas laisser mon équipe seule et aller les chercher. Je dois attendre du renfort.

Peu de temps après, le chef de la deuxième équipe du fourgon nous rejoint sans son servant, encore occupé à aider à l’alimentation en eau du premier secours. Vu l’urgence de la situation, je lui donne mission d’aller porter secours à la famille prise au piège dans les étages supérieurs. Dans ce contexte particulier, nous savons que chaque seconde est précieuse et que le temps ne joue pas en notre faveur. La vie d’une famille est en jeu, il n’y a pas de temps à perdre. Il enfile son appareil respiratoire, prêt à affronter les fumées suffocantes et s’engage sans hésiter dans les étages.

Concomitamment, l’eau arrive au niveau de la lance et l’équipe du premier secours peut enfin commencer son combat contre les flammes.

Grâce à l’action énergique de cette première lance, le palier est rapidement éteint, ce qui nous permet de progresser et de localiser l’appartement en proie aux flammes. Celui-ci mesure environ cent vingt mètres carrés. Vu la virulence de l’incendie, une deuxième lance est établie par le personnel du fourgon afin d’appuyer l’action de la LDT.

Alors que l’attaque du sinistre bat son plein au moyen des deux lances, le tirage s’inverse brusquement, repoussant ainsi les flammes, les fumées et les gaz chauds vers l’intérieur du logement et de la cage d’escalier, prenant ainsi à revers les équipes engagées au plus près du brasier et transformant en moins de temps qu’il en faut pour le dire notre feu d’appartement « classique » en un « incendie piloté par le vent », et là, ça change tout !

Même si ces phénomènes restent rares, ils sont malheureusement à l’origine de nombreux accidents graves pour les intervenants. Dès lors, les flammes sortent non plus par trois fenêtres mais par six ! Trois de chaque côté de l’immeuble…

Désormais, la totalité du logement est la proie des flammes. Les communications existantes, jusque-là épargnées, sont désormais impraticables, envahies par les gaz chauds et les fumées opaques.

Quelques instants plus tard, alors que les équipes engagées à l’attaque du foyer tentent de se protéger du mieux qu’elles peuvent des conséquences des effets thermiques engendrés par l’inversion du sens du tirage, le chef d’équipe, envoyé dans les étages supérieurs pour réaliser le sauvetage de la famille, lance des signaux de détresse avec sa corne d’appel.

Le temps suspend son vol. Chaque seconde devient un poids.

L’insistance des appels à l’aide résonne dans ma tête comme l’effet d’une bombe et me glace le sang. Je suis pétrifié. Je n’arrive plus à canaliser mes pensées. Je suis subitement envahi par un fardeau écrasant. Pourquoi l’ai-je envoyé seul pour réaliser cette mission périlleuse ? Pourquoi ne pas avoir attendu son binôme ? Autant de pourquoi qui resteront sans réponses.

Dès lors, les secondes paraissent des minutes, et les minutes, des heures. Instinctivement, dans un acte réflexe, je tente de m'engager dans l'escalier afin de lui venir en aide, mais impossible ! Impossible de monter, la chaleur est trop intense. C'est une véritable fournaise, dans laquelle la température ambiante doit avoisiner plusieurs centaines de degrés…

Les étages sont désormais complètement inaccessibles et coupés du reste du monde. Je ne sais plus quoi faire, je me retrouve totalement impuissant face aux éléments déchaînés par les effets du vent. Je bascule brutalement du rôle d'acteur à celui de spectateur impuissant, prisonnier d'un scénario dont je ne maîtrise plus rien. À partir de ce moment-là, je comprends que son sauvetage par les communications existantes est compromis. Il est désormais seul face à son destin ! Je n'ai alors plus d'autre choix que d'aller chercher du renfort et de rendre compte au plus vite au chef de garde de l'évolution défavorable du sinistre et des conditions difficiles d'engagement des équipes en combat direct avec le feu.

La fumée envahit désormais l'ensemble des circulations horizontales et verticales, du rez-de-chaussée au dernier étage, rendant la visibilité dans l'escalier quasi nulle. La progression vers la sortie est compliquée par la présence des établissements de tuyaux. Malgré un chemin semé d'embûches, je réussis à atteindre relativement rapidement le hall d'entrée. Jusque-là préservé des effets secondaires du sinistre, celui-ci est désormais totalement envahi par une épaisse fumée noire opaque toxique irrespirable, imposant à chacun des intervenants le port de l'appareil respiratoire dès le franchissement de la porte d'entrée de l'immeuble.

Une fois dans la rue au milieu des engins de secours, je rends compte au commandant des opérations de secours de la conjoncture actuelle dans les étages. Il n'y a pas une seconde à perdre, plusieurs vies sont en jeu…

Je finis par retrouver le commandant des opérations de secours non loin du fourgon. Mon niveau de stress est plus que palpable, et au son de ma voix, celui-ci mesure rapidement la gravité de la situation sans comprendre

pourquoi, car de son œil extérieur rien ne laisse présager une telle scène de chaos à l'intérieur. Il m'écoute attentivement et engage immédiatement avec moi l'équipe du premier secours de La Courneuve arrivé en renfort, pour tenter de porter secours à notre frère d'armes en danger de mort.

Pendant ce temps, le feu fait toujours rage au troisième étage et ne semble pas baisser d'intensité. Au regard du contexte, le commandant des opérations fait établir une troisième lance en appui des deux premières. Malgré nos équipements de protection, notre courage, notre expérience et notre détermination, rien n'y fait, il nous est totalement impossible de progresser de plus d'une marche vers les étages, même à plat ventre. La chaleur est au-delà du supportable.

Le temps semble arrêté, et pourtant paradoxalement il s'accélère… Il égrène inlassablement les secondes et les minutes d'impuissance, jusqu'à ce que le bruit répété et rapproché des coups de cornes d'appel de détresse cesse subitement… Que se passe-t-il ? Pourquoi ? L'inimaginable est peut-être arrivé, et nos pensées oscillent entre l'espoir qu'il ait réussi à trouver de lui-même une porte de sortie, et l'inquiétude créée par ce silence anxiogène. De notre position au cœur du réacteur incandescent, une forme de peur panique nous envahit de manière brutale, et malgré la richesse de nos expériences respectives, personne ne sait quoi faire pour lui venir en aide et lui porter secours. C'est ubuesque et paradoxal à la fois, car cela balaye d'un revers de main le mythe du pompier invincible.

Dans le même temps, les réserves en air de nos appareils respiratoires s'amenuisent. Nous ne devrions pas tarder à entendre le sifflet avertisseur de fin de charge retentir. Même si nous savons qu'il nous restera encore une réserve d'air suffisante pour rejoindre l'air libre, nous prenons la décision de nous replier afin de rendre compte au plus vite au commandant des opérations de secours des actions menées et de l'issue défavorable de la mission de sauvetage qui nous a été confiée. À ce moment précis, les sentiments de culpabilité et de frustration sont à leur paroxysme. Une

sensation difficile à accepter, pour des professionnels de l'urgence aguerris, chez qui la culture de l'échec n'a pas sa place, et encore moins lorsqu'elle touche sa propre famille, celle des pompiers…

La tension au sein des équipes est palpable, l'ensemble des personnels en stand-by dans la rue est à l'affût du moindre mouvement, du moindre signe de vie, car il en manque toujours un à l'appel…

Après plus d'une heure de lutte intensive contre les flammes, le travail acharné des équipes finit par payer, et l'incendie baisse enfin d'intensité, mais il aura fallu pas moins de trois lances pour en venir à bout… En revanche, nous sommes toujours sans nouvelles de notre camarade et l'inquiétude des personnels présents ne cesse de croître.

Chacun retient son souffle. Le silence qui règne dans la rue est glaçant !

Tout à coup, pendant que nous procédons au changement de nos bouteilles d'air au niveau de la camionnette de réserve d'air comprimé, on entend hurler dans la rue : « C'est bon, il est là, je l'ai vu à une fenêtre ! »

Cette annonce inattendue résonne comme le glas de la délivrance pour le groupe. Je peux vous assurer que la sensation de soulagement ressentie à ce moment précis est inqualifiable… Avant même de savoir comment il va, les personnels témoins de la scène sortent de leur mutisme et laissent échapper quelques petits cris de joie et leur visage retrouve comme par enchantement la lumière. Les badauds amassés dans la rue derrière le balisage mis en place par les forces de l'ordre ne comprennent pas ce qu'il se passe et c'est tant mieux…

Pour autant, l'intervention est loin d'être terminée, car il nous reste à libérer toutes ces personnes de la situation délicate dans laquelle elles se trouvent. Il ne faut surtout pas crier victoire trop tôt, car la phase qui va suivre ne va pas être non plus une sinécure. Descendre des enfants en bas âge sur la grande échelle reste une opération très délicate pour les sauveteurs. Sans attendre l'ordre, l'échelier positionne son agrès devant la fenêtre de l'appartement du cinquième étage et les sauvetages s'enchaînent

en commençant bien évidemment par les enfants, jusqu'à ce que la totalité de la famille soit mise hors de danger. Une fois en sécurité dans la rue, ils sont immédiatement pris en charge par les secours médicaux pour un bilan de contrôle. Notre camarade quant à lui, à première vue en bonne santé, est le dernier à prendre place sur l'échelle et à se mettre à l'abri. À notre plus grand bonheur, tout le monde est sain et sauf, mais on sait que l'on a frôlé la correctionnelle !

Aujourd'hui la protection divine de notre sainte patronne, sainte Barbe, était de notre côté, évitant probablement d'allonger un peu plus une liste des morts au feu déjà bien trop longue. Notre devise « Sauver ou périr » prend une fois de plus ici tout son sens. Pas comme un slogan, mais comme un serment, celui que nous avons fait en enfilant l'uniforme pour la première fois. Être prêt à donner sa vie pour sauver celle des autres, n'est-ce pas un message fort envoyé au monde qui nous entoure ?

Sans son sens aigu du devoir, son abnégation et son courage, le bilan humain de cet incendie aurait pu être bien plus tragique et faire état de plusieurs blessés graves, voire de morts. Grâce à ses actions combinées, il a réussi à épargner les vies d'une famille entière, mais aussi la sienne en réalisant pas moins de neuf sauvetages, dont ceux de cinq enfants en bas âge…

Une fois en sécurité parmi les siens, miraculeusement indemne au vu de l'épreuve terrible qu'il vient de traverser, il avouera à demi-mot qu'il a eu beaucoup de chance et que l'expérience qu'il venait de vivre était à la limite de ce que le corps humain pouvait supporter. Aujourd'hui, à n'en point douter, son ancienneté et sa solide expérience professionnelle lui ont probablement sauvé la vie. Par ces quelques lignes, je tenais à lui rendre hommage et à saluer son engagement et sa bravoure.

Pour ma part, cette intervention conforte une fois de plus la réputation de chat noir qui me suit et me colle à la peau depuis de nombreuses années. Qu'ai-je fait pour mériter cela ? Comment puis-je attirer à moi autant de

mésaventures ? Autant de questions auxquelles je n'aurai malheureusement aucune réponse rationnelle, mais qui ont, au fil du temps, installé en moi un sentiment de culpabilité.

Ce n'est qu'une fois la pression redescendue, au calme dans la rue, que mes pensées les plus sombres refont surface sans crier gare, me ramenant immédiatement à mes propres traumatismes et à cet incendie de juin 1992 qui a failli me coûter la vie et au cours duquel, alors que j'étais jeune caporal, j'ai été partiellement enseveli, coincé sous une cheminée et brûlé par la chute de morceaux de toiture en zinc en fusion.

Alors non, je n'ai pas toutes les réponses à mes « pourquoi ».

Peut-être que je n'en aurai jamais.

Mais je continue. Parce que c'est ça aussi, être pompier : avancer malgré tout, même quand le feu mène la danse.

1. Le départ normal est un départ préconstitué pour feu. Il est formé de deux engins d'incendie et d'une échelle aérienne.

2. Souvent abrégée en « LDT ».

CHAPITRE 6

Djamel, officier de garde

Il n’y a pas de “ petit feu ” !

« Chacun est responsable de tous. Chacun est seul responsable.
Chacun est seul responsable de tous. »
– Antoine de Saint-Exupéry

Officier de garde[1], une fonction qui est à la fois valorisante, passionnante mais également importante dans une carrière, surtout pour un jeune officier. Avec le grade de lieutenant, vous êtes le « patron » sur un bon *rif* – comprenez un gros feu –, un accident grave, ou encore un accident chimique, un effondrement de bâtiment.

Mais vous avez aussi et surtout entre les mains la sécurité, la vie des hommes que vous commandez. On ne devient pas un bon chef du jour au lendemain, surtout lorsqu’on n’est pas monté par le rang mais en prenant le train en marche, grâce à un diplôme universitaire. Le métier de pompier ne s’apprend pas dans les livres. Il est fait d’expériences et de contacts. C’est en écoutant les anciens qu’on apprend, qu’on comprend les choses. Un bon pompier est un vieux pompier !

J’ai eu deux chances au début de ma carrière commencée comme sapeur-pompier volontaire à seize ans. Partir en qualité de téléphoniste, dans l’engin d’incendie ou avec les officiers du centre, et réaliser mon service national au bureau Information et relations publiques de la brigade de sapeurs-pompiers de Paris. Dans les deux cas, j’ai pu participer à des opérations importantes, parfois peu communes. Et même si je ne les commandais pas, j’ai emmagasiné une sorte d’expérience.

Comme dans tout métier, la routine et le laxisme n’ont pas droit de cité. Cet engagement peut devenir dangereux, parfois mortel. Il y a des images qui marquent. Comme des milliers de Français, j’ai appris par les médias le drame qui s’est joué le 14 septembre 2002 à Neuilly. Ce qui semblait être un banal feu de chambre de bonne à Neuilly (Hauts-de-Seine) a tourné au drame. Une série de phénomènes thermiques[2] a fauché cinq jeunes pompiers de Paris. Pour l’un d’entre eux, c’était le premier départ au feu. Quelques jours plus tard, j’étais dans la cour des Invalides, pour leur rendre hommage. Les cinq cercueils alignés hantent parfois encore mes nuits, même plus de vingt ans après.

Comment réagir face à la perte de ses hommes ? Que se passe-t-il dans la tête du chef à cet instant ? J’espère ne jamais le savoir… Lorsque l’on s’engage chez les sapeurs-pompiers, on doit être conscient des risques du métier. La profession nécessite un entraînement sans faille. Les exercices dits de « drill », terme anglo-saxon pour définir la notion de répétition, commencent seulement dans les années deux mille à apparaître dans les casernes de l’Hexagone.

Le « ça n’arrive qu’aux autres » est inadmissible pour éluder un aspect du métier. Rien ne doit être laissé au hasard.

9 avril 2003 – 17 heures 39

La journée se termine au centre de secours, quand l'imprimante crépite. Dans le même temps, les récepteurs individuels d'alerte retentissent. À voir le nombre de pompiers qui se dirigent vers la remise, l'affaire semble sérieuse.

Sur l'ordre de départ, les indications suivantes : « Fumée suspecte – 39, rue de Paris à… Engins engagés : FPT – EPA[3] ». Derrière ce simple morceau de papier se bousculent tout un tas de scénarios. Alain, le chef d'agrès de l'engin d'incendie, déchire le ticket de départ. Et il dévale les escaliers. Jean-Marie, patron de l'échelle, lui emboîte le pas. Dans la salle de garde, tout le monde s'active. On enfile son surpantalon[4], alors que les uns se ruent vers les deux camions rouges, les retardataires ajustent leurs vestons de peau. Gants, cagoule, tout y est. Prêts à affronter le danger. Les portes claquent.

« Fumée suspecte, 39 rue de Paris, c'est dans le haut de la rue, vers la place des Cordeliers.

– Vu ! »

Le pied d'Alain écrase la corne de feu, « le pin-pon », alors que le fourgon démarre en trombe, notre adjudant annonce la couleur.

« T'as une bouche d'incendie au 29, à côté de la Caisse d'Épargne, sur le même trottoir. »

Hervé vient de la région parisienne. De l'Essonne plus précisément. Lui connaît plus les feux de voitures ou de poubelles, à répétition dans les cités, que les feux dans les secteurs moyenâgeux !

Les engins rouges quittent le centre de secours dans un tintamarre de sirène. Les pin-pon ne sont pas inutiles, à cette heure, pour se frayer un passage dans la circulation. Les bus scolaires cohabitent dans le trafic avec les travailleurs qui regagnent leur domicile.

Dans le fourgon, il y a un autre Hervé. Lui et Christelle endossent leur appareil respiratoire isolant. Ils formeront, dans quelques minutes, le binôme d'attaque. Ce geste semble normal aujourd'hui, mais il ne l'était pas encore il y a une dizaine d'années. Les pompiers montaient alors au feu sans protection. Aux petits jeunes qui toussaient, les « vieux », qui toussaient aussi, répondaient : « Si t'aimes pas la fumée, change de métier ! »

Dans la cour de ce centre de secours qui m'a vu grandir, je viens d'assister au départ de mes camarades. Le départ au feu reste toujours impressionnant. En marge de mes études, de mon service national, j'y ai passé des journées entières, à regarder, à travailler et à écouter les anciens. Ceux qui ont connu l'époque où on faisait un feu par jour. L'époque où les engins sentaient la fumée. Des milliers d'heures à me forger le caractère. Sacré ou mauvais caractère, diront certains…

Cette époque où, pour être accepté en tant que sapeur-pompier volontaire, il fallait se défoncer pour donner le meilleur de soi-même. Avec ces anciens, tous sortis pour la plupart de la brigade des sapeurs-pompiers de Paris, nous ne pouvions pas nous tromper. Il nous fallait connaître les inventaires des engins, l'emplacement des pièces de jonction et des matériels dans les coffres, y compris dans les engins dans lesquels nous n'avions pas le droit de monter.

Mais la lutte contre l'incendie, même si la prévention a fait baisser les « stats », reste le cœur de métier du soldat du feu. À chaque fois que ça sonne, le pompier sent monter l'adrénaline en lui…

« Ils sont partis pour quoi ?

– Oh ! c'est une fumée suspecte. Certainement, encore une étourdie qui a laissé son fer sur sa planche à repasser. »

Dans le bocal, celui qui veille, c'est Jean, le sergent de jour. C'est un ancien. Syndicaliste grognon – un syndicaliste, quoi ! Mais avec un cœur

gros comme ça ! C’est un peu le paternel de l’équipe de garde d’aujourd’hui.

« C’est où ?

– Au 39 de la rue de Paris. Tu ne vas pas y aller ? Si tu voulais faire encore pin-pon, il ne fallait pas devenir officier !

– Je sais, mais comme c’est sur ma route du retour, je vais aller y faire un tour *(rires)*. Tu le dis au Codis[5]…

– OK, tu… »

Jean n’a pas eu le temps de finir sa phrase. La porte claque, je cours vers ma voiture. J’enfile ma tenue de feu. À la radio, j’entends les engins qui se présentent sur les lieux. Il ne faut que quelques minutes pour les rejoindre. Tout semble calme.

Le fourgon a dépassé l’adresse. Pas de fumée dans la rue. Fausse alerte ?

Comme depuis des lustres, les pompiers ont tiré la lance du dévidoir tournant, la fameuse « pissette » dont on vante les mérites depuis des générations, pour éteindre quatre-vingt-dix pour cent des incendies. Mais cet agrès a été relégué aux oubliettes depuis l’apparition dans le vocabulaire de la notion d’accidents thermiques.

Le binôme vient de s’engager dans le couloir à la recherche de l’appartement incriminé. La jeune femme qui attendait les secours dans la rue est restée très vague.

Alain, le chef d’agrès du FPT, vient vers moi.

« On ne sait pas grand-chose. On ne voit rien. C’est une employée du magasin de vêtements qui nous a appelés. Ils voient de temps en temps sortir de la fumée d’une fenêtre. J’ai un binôme qui vient de rentrer dans le couloir. On cherche… »

17 heures 50

L’accès à l’appartement qui semble en cause se fait par un minuscule couloir, fermé sur l’extérieur par une porte opaque en aluminium. Ce détail semble insignifiant pour le profane, mais pour le pompier cela veut dire que cette vieille maison de ville a été réhabilitée.

En effet, nous sommes dans le vieux quartier où la municipalité a mis en place une politique de sauvegarde des habitations typiques. Les colombages auxerrois cohabitent désormais avec les doubles vitrages, mais aussi avec de nouveaux matériaux de synthèse. La réhabilitation des vieux bâtiments passe par une amélioration de l’isolation des locaux, ce qui influe sur la manière dont les feux se comportent.

« OK, je vais faire le tour du bâtiment. On se cale sur la tactique 17 !

– OK… »

Je m’engage dans l’impasse qui borde le bâtiment. Je m’aperçois alors que le magasin de vêtements communique avec l’immeuble incriminé par un couloir éclairé par des oculus. Le bâtiment où semble se développer le feu est couvert de tuiles de Bourgogne.

Ces petites tuiles ont été remaniées, tout comme les huisseries bois qui ont été remplacées par des bâtis en aluminium. C’est encore un signe que des travaux assez récents ont été réalisés. Par endroits, le crépi a disparu, et il laisse apparaître les pans de bois. Impossible de grimper sur les toits, la pluie de cette nuit a imbibé la mousse sur la toiture. La progression pourrait être difficile, voire dangereuse. Dans cet habitat ancien, aucune maison ne se ressemble. On est dans une sorte de patchwork urbain. Des maisons en bois et torchis cohabitent avec des maisons de pierre à frises de style baroque ou rococo.

Pas de fumée sortant de la toiture… Pas de flammes.

Bizarre… Ce qui est encore plus bizarre, c’est qu’un velux en toiture est totalement noir, comme s’il avait été peint de manière grossière. Mon

regard se tourne un instant vers un petit oculus.

Une fumée jaunâtre sort par bouffées ou plutôt transpire d'un joint mal fait. Ces pulsations sont similaires à une soupape à vapeur. On dirait que le feu respire. Voilà pourquoi l'employée parlait de fumée « de temps en temps ». Ces signes sont les signes annonciateurs d'un phénomène, l'explosion de fumée, plus connu sous le terme de *backdraft*[6].

Le feu respire… La fumée est grasse, elle sort par le chambranle de la fenêtre. Elle est réaspirée quasi instantanément[7].

Les couleurs de fumée, jaune verdâtre, peu courantes sur les foyers d'incendie, sont dues principalement à la combustion des matériaux synthétiques. Ce que nous utilisons pour meubler nos habitations sont de véritables bombes à retardement pour les secours. L'utilisation de nouveaux matériaux de synthèse dans les constructions ainsi que l'amélioration de l'isolation des locaux influent très sensiblement sur la manière dont les feux se comportent en milieu clos.

Ainsi, ces feux, parfois initialement de faible ampleur – un mégot oublié sur un canapé, dans une poubelle –, peuvent se développer très rapidement, produisant une grande quantité de fumée dans le volume. Mais si l'air n'est pas suffisant pour entretenir la combustion, le feu va s'endormir.

C'est ce qui semble se passer dans cet appartement. La « bête » s'endort. Elle couve. Tapie derrière la porte, elle n'attend qu'une chose : que l'on ouvre la porte. En cas d'ouverture de la porte, une importante quantité d'air sera aspirée, produisant un bruit caractéristique rappelant un sifflement.

Cet apport d'oxygène viendra enrichir en comburant le mélange combustible dans cet appartement. Alors, en une poignée de secondes, le mélange redescendra en dessous de ce que l'on nomme la « limite supérieure d'inflammation », plongeant ainsi les sauveteurs dans une zone d'inflammabilité. Et c'est là qu'une réaction en chaîne va se produire. Les

braises vont faire office d'allumette et vont embraser le mélange détonnant, en créant une violente explosion de fumée. Comme dans toute explosion, l'effet de souffle peut aggraver les conséquences du sinistre en menaçant les structures qui sont soumises à une onde de surpression. La stabilité de l'édifice peut alors être mise en péril.

Surtout, les personnels engagés sont soumis aux effets des brûlures, de « blast », mais également des blessures par projections de matériaux. Tout cela cumulé, les chances de survie pour les hommes du feu sont presque nulles. Il faut donc éviter qu'une grande bouffée d'air ne vienne rompre cet équilibre. Cet apport d'air, le binôme qui se trouve derrière la porte, peut en être à l'origine. Il n'y a pas une seconde à perdre…

Je tente de contacter Alain pour le prévenir… La radio grésille. Pas de réponse.

« P… de radio ! On marche sur la Lune, et pas moyen de communiquer avec quelqu'un qui se trouve dans un rayon de trente mètres ! »

Je remonte l'impasse à toute vitesse. Pourvu qu'ils n'ouvrent pas cette porte… Je souffle. Ça y est, je vois le camion rouge…

« Jean-Claude ! Il est où, le chef d'agrès du fourgon ?

– Dans le couloir, je n'ai pas de nouvelles…

– OK, fais-moi une petite lance tout de suite, aide Hervé à s'alimenter ! Ça risque de partir en c… »

Je me dirige vers le numéro 39. Je ne suis pas encore dans l'encadrement de la porte. Je hurle de toutes mes forces : « Repli général ! »

Alain, le chef d'agrès, sort, suivi de son binôme et de Jean-Marie, le patron de la grande échelle, « l'escabeau » dans le jargon pompier. Le binôme d'attaque ne sait pas ce qui lui arrive. Je distingue les yeux hagards à travers les masques d'appareil respiratoire.

« Qu'est ce qui se passe ?

– On est face à un risque d'explosion de fumée…

– Hein ?

– En faisant le tour, j’ai trouvé l’appartement où ça brûle. Ça couve derrière la porte. Alain, tu fais établir deux petites lances dans le couloir. Un binôme s’engage avec une lance, le second binôme assure la sécurité à l’entrée du couloir. Je demande des renforts. On n’ouvre pas la porte pour le moment. »

Je me dirige vers ma voiture. Je saisis ma radio.

« Codis d’officier de garde, urgent, urgent, urgent, parlez ! »

17 heures 57

« Officier de garde, parlez !

– Prenez message, pour action… Je prends le commandement des opérations de secours, je demande un fourgon EDF-GDF. Feu d’appartement avec un fort risque d’explosion de fumée. Deux lances en cours d’établissement. Intervention rendue difficile en raison de l’impossibilité de créer des exutoires. Poursuivons reconnaissances… »

Je me dirige dans le couloir si étroit que deux personnes ne peuvent se croiser. En cas d’explosion, l’exiguïté de ce tube va devenir un facteur aggravant, en agissant comme une enceinte de confinement. La porte vibre. Le binôme est là, armé de sa lance. Je me tourne vers Alain, le chef d’agrès du fourgon pour lui donner mon idée de manœuvre.

« Bon, ce qu’on va faire, c’est créer un trou en partie haute de la porte. Le binôme va inerter en jet diffusé d’attaque. L’objectif est de faire descendre la température dans l’appartement. Seul le binôme qui travaille reste dans le couloir. Un binôme reste en sécurité. Jean-Marie, tu gères l’aspect sécurité. Et surtout, on n’ouvre pas la porte sans que j’en aie donné l’ordre. Compris ? OK, le binôme d’alimentation, vous allez me chercher le burin et la massette pour attaquer la porte. »

La situation est tendue. Tout le monde a bien compris que derrière cette porte il y a une vraie bombe à retardement. Chacun calcule ses gestes. On s'autocontrôle.

Le binôme s'active à percer le haut de la porte. Au fur et à mesure que la masse cogne sur le burin, des morceaux de bois partent dans tous les sens.

Derrière Hervé qui tape de toutes ses forces, Christelle attend, la lance dans ses mains. Elle est prête à intervenir en cas de problème. Ça y est, le burin vient de transpercer la porte. Encore un effort et le trou sera suffisamment large pour pouvoir engager la tête de la lance… C'est bon.

À travers son masque, Hervé ne distingue rien. Il fait noir. On sent tout de même une chaleur perçante. Dans ce minuscule couloir, le binôme, sous sa carapace de cuir, a du mal à faire bouger le tuyau d'incendie. Ce serpent gonflé est leur seul lien vers la lumière. C'est la sortie de ce couloir. Aucune autre possibilité de fuite. Ils sont dans un cul-de-sac.

C'est leur seul ange gardien, en cas d'embrasement. La tête de la lance est dans le trou, le débit est au maximum. Cinq cents litres par minute.

Dans la pièce, l'eau projetée absorbe la chaleur. En se vaporisant, elle va capter les calories. Cette absorption va avoir pour effet de faire baisser la température dans le volume, tout en diminuant l'intensité du feu. La production de gaz chaud et de fumées sera ralentie. C'est pour ce grand pouvoir d'absorption de la chaleur que l'eau est le principal moyen d'extinction utilisé par les sapeurs-pompiers.

La production en grande quantité de vapeur d'eau dans un local comme cet appartement permet d'inerter le volume, c'est-à-dire de réduire la teneur d'oxygène, comburant nécessaire pour obtenir une inflammation ou une explosion.

Le binôme d'attaque lutte… Hervé et Christelle sont au coude-à-coude. La sueur coule sur leur visage. Il fait sombre et très chaud. Je suis derrière

eux, j’ai observé chacun de leurs gestes. Je les guide sur une technique encore nouvelle en France. Et encore plus dans l’Yonne.

Je quitte ce minuscule couloir. Je retourne dans l’impasse, afin de m’assurer que ce que nous faisons fonctionne et va permettre d’étouffer ce feu dans l’œuf. Les signes sont toujours là. La fumée respire à travers cet oculus. Il vibre toujours. Le rythme semble parfois s’accélérer. La « bête » résiste, lutte. J’entends au loin le bruit du deux-tons.

C’est certainement l’engin que j’ai demandé en renfort. Mon regard fixe toujours la baie vitrée. La fumée ne semble plus sortir. Mais je préfère attendre avant de crier victoire. Ça y est… Les signes ont disparu. Ces quelques minutes m’ont paru une éternité.

Je regagne le couloir. Alain vient vers moi.

« Alors ?

– C’est stabilisé. Les signes de *backdraft* ont disparu. On va rester prudent en ouvrant la porte. Le second binôme va armer la seconde lance lorsque le binôme progressera… »

Nous voilà revenus dans le couloir, armés de la « petite pince », l’outil de forcement des pompiers. Le binôme force enfin la porte. Cette simple plaque qui a protégé mes hommes durant ces longues minutes aurait pu devenir une arme redoutable. On souffle.

On respirera lorsque la porte sera complètement ouverte. La petite pince a rapidement raison du verrou. Avant d’ouvrir, Hervé palpe de sa main la porte. Projette de l’eau sur la partie haute. Elle retombe. Les porte-lance se tiennent prêts. Hervé entrouvre le battant. La chaleur ne s’étant pas évacuée, la température du local est très importante. Le volume est surchauffé, ce qui a pour conséquence d’augmenter la pression en partie haute de la pièce.

Le plafond de fumée est très bas. Il fait noir. Hervé, avec sa lance, crée des impulsions en direction du plafond de fumée. Cette technique a pour effet de « balancer » de l’eau sous pression en petite quantité, toujours pour

absorber cette énergie. Le binôme progresse lentement, à genoux, à tâtons. Il fait chaud, très chaud. La chaleur est telle qu'elle transperce les vestes de cuir et envahit le couloir. Derrière, Jean-Marie trépigne, il voudrait rentrer.

« Chef, tu veux que j'y aille ? Que je les remplace ?

– Non, tu les surveilles, tu me rends compte. Tu es leur ange gardien. Y a le second fourgon qui se présente. Je vais à leur rencontre. »

Le second engin-pompe est bloqué dans la circulation à une cinquantaine de mètres de l'adresse. Le chef d'agrès est l'adjoint du chef de centre de secours, Pierre, un lieutenant qui m'a vu grandir et qui m'a formé.

Pierre m'interroge :

« Que veux-tu qu'on fasse, mon Djam ? J'ai deux binômes avec moi.

– Il faudrait que tes deux binômes assurent la sécurité des personnels engagés.

– J'ai entendu ton message à la radio, vous êtes passés près de la cata ?

– Ouais, tu peux le dire, une seconde et… »

18 h 19

Au pied de la porte, on entend Hervé et Christelle qui se déplacent. Leur respiration est lente et sourde. La bataille est rude. Ils ne voient pas à dix centimètres. Ils sont à genoux et progressent à petit pas. Au fur et à mesure, Hervé projette de l'eau avec sa lance vers le plafond. L'eau projetée permet tout d'abord d'évaluer la température. Mais il ne comprend pas pourquoi il fait si chaud. Au cours de sa progression, il vient à buter contre ce qui semble être un morceau de bois. Une marche, puis deux.

Ici, il y a un escalier. Le binôme a toutes les peines à monter cette volée d'une dizaine de marches. La fumée est là. Épaisse fumée noire qui semble les écraser pour les empêcher d'atteindre le second niveau de cet appartement. À travers son masque recouvert d'une suie grasse, Hervé

distingue quelques points orangés. C’est un canapé, ou tout du moins ce qu’il en reste et qui termine de se consumer. Il dirige rapidement sa lance vers ce tas de mousse fondue. Les dernières fumerolles sont éteintes. Mais il fait toujours chaud.

« On va essayer de trouver une fenêtre, pour ventiler, dit-il en s’adressant à Christelle qui ne l’a pas quitté d’une semelle. Au pied de l’escalier. On se trouve côté impasse. Le lieutenant a vu une fumée qui sortait d’une fenêtre, elle ne doit pas être bien loin… »

Hervé jette un œil à son manomètre de pression. Il lui reste moins de 70 bars. Plus que 10 bars, et le sifflet de sécurité va retentir. Il faudra alors gagner la sortie. Sa main effleure le mur. Il se redresse, saisit ce qui semble être une poignée. Elle pivote. Le châssis de la fenêtre bascule. La fumée s’évacue.

Ouf, la partie est gagnée… Pour accélérer le mouvement, Hervé, vient placer sa lance à la perpendiculaire de la baie ouverte. Le jet diffusé d’attaque de la lance accélère l’évacuation des fumées.

« Vu la chaleur, on va demander à notre pote Venturi[8] de nous donner un coup de main… »

L’environnement n’est plus confiné ni enfumé et l’identification des points chauds devient plus aisée. Enfin, le binôme ressort. Les masques respiratoires sont arrachés.

« Putain, qu’on a eu chaud ! Bon, on a trouvé une fenêtre. Elle est ouverte, j’ai mis ma lance en jet diffusé. Dans quelques minutes, on y verra plus clair.

– OK, dit Alain. Allez au fourgon. Vous posez vos appareils respiratoires. Et vous buvez un coup. Le binôme de sécurité va faire le déblai. »

La fumée disparue, il est maintenant temps de chercher à comprendre ce qui s’est passé. L’environnement architectural de l’appartement en duplex a

favorisé le développement de l’incendie. Nous comprenons vite ce qui s’est produit.

Une lampe tombée sur un canapé situé à l’étage, en matériau synthétique, a provoqué le départ d’incendie. La mousse a brûlé en dégageant des gaz hautement inflammables et fumigènes. Rapidement, la fumée a envahi toute la partie haute de l’appartement. Puis, elle est redescendue.

Dans l’escalier, les gaz chauds comprimés ont eu pour effet de créer un véritable bouchon thermique en haut de la cage d’escalier. C’est ce bouclier qui a barré l’accès du binôme d’attaque à l’étage. L’opacité de la fumée a ralenti la progression des deux porte-lance qui n’ont pu découvrir l’escalier qu’une fois arrivés au pied.

Durant toute cette phase de reconnaissance, ni le binôme ni moi-même ne nous doutions qu’il s’agissait d’un duplex. Le feu est maintenant éteint.

La fumée dissipée, on y voit plus clair. Sur le sol, pas les mares d’eau légendaires que les pompiers laissent après leur passage. L’eau de la lance s’est rapidement vaporisée et n’a pas eu le temps de retomber à terre. Le squelette du canapé est sorti par une des deux équipes. Le second fourgon n’a pas eu à intervenir, ni même l’ambulance.

18 h 30

Dans la rue, l’intervention n’est pas passée inaperçue. Les deux engins-pompes et l’échelle bloquent la rue de Paris. Les badauds regardent et s’interrogent. Que s’est-il passé ? Est-ce qu’il y a des morts ?

Et puis il y a « p’tit Louis », moitié cloche, moitié marginal, un abîmé de la vie. C’est un ancien de la coloniale qui a fait quatre fois le tour de la terre à une époque où la France était présente sur tout le globe. Son placard de médailles force le respect. Il est fréquent qu’il goûte au confort de notre

ambulance lorsqu'il a abusé de la bouteille. Pour lui, les pompiers sont ses potes…

« Alors, les pin-pon, vous avez encore sauvé Auxerre ! Bravo ! »

Hervé vient d'engloutir une demi-bouteille d'eau. Il en recrache une partie par terre.

« Non, aujourd'hui, je crois plutôt qu'on a sauvé notre peau. On se plaint toujours quand notre chef crie mais aujourd'hui on a apprécié qu'il ait de l'organe. »

1. Terme utilisé autrefois pour désigner l'officier d'astreinte pendant une semaine, remplacé depuis par celui de chef de groupe.

2. Longtemps, les accidents thermiques ont été inconnus des sapeurs-pompiers français. Les notions de *backdraft* ou de *flash-over*, des phénomènes thermiques particulièrement violents, sont connues depuis 1920 par les pompiers américains mais elles ont été laissées de côté dans l'Hexagone jusque dans les années 1990. Sans l'intérêt de pompiers curieux des techniques d'intervention de nos homologues anglo-saxons, les techniques de bases enseignées depuis près d'un siècle n'auraient pas été modifiées. Ces phénomènes peuvent décimer l'équipage d'un engin en une poignée de secondes.

3. Fourgon pompe-tonne (engin d'incendie) – échelle pivotante automatique (grande échelle).

4. Un équipement de protection individuelle un peu nouveau. C'est une sorte de pantalon extra-large qui consiste à créer une barrière d'air isolante entre le feu et le pantalon de travail du pompier.

5. Le Codis, c'est le centre opérationnel qui est chargé de recevoir et de traiter les appels. Depuis 2001, l'ensemble des appels au « 18 » est reçu dans un seul et unique central d'appel.

6. Le *backdraft* fait partie de ce qu'on appelle les « phénomènes thermiques ». En 1991, les pompiers français l'ont découvert… au cinéma, à grand renfort d'effets spéciaux hollywoodiens. Le film *Backdraft* retrace l'histoire de deux frères pompiers qui cherchent la cause d'une série d'incendies dont le *backdraft* est le point de départ. L'aîné, Stephen (Kurt Russel), est gêné dans sa lutte quotidienne contre les incendies, car la municipalité a décidé de réduire les effectifs de sa compagnie. Quant à son frère Brian (William Baldwin), il mène un combat personnel pour tenter de prouver qu'il est à la hauteur de la réputation de son père. Il va être amené à travailler avec Donald Rimgale (Robert De Niro), célèbre spécialiste des incendies criminels qui se met à son tour en chasse du mystérieux pyromane. Les images spectaculaires d'explosion ont fasciné les spectateurs, petits et grands. Mais dans la réalité, ce phénomène est plus sournois.

7. Cette respiration est due à un régime aérologique turbulent à l'intérieur de la pièce. Cela engendre des zones de dépression très localisées qui, lorsqu'elles surviennent près des interstices des ouvertures, produisent cette aspiration de l'extérieur vers l'intérieur.

8. Le principe de Venturi, du nom du physicien italien Giovanni Battista Venturi qui l'a énoncé, permet de jouer avec deux pressions différentes sur un fluide incompressible comme l'eau et de générer ainsi une aspiration. Lors de la phase finale d'extinction, le porte-lance peut utiliser ce principe pour désenfumer une pièce. Il s'agit alors pour lui de se positionner devant un ouvrant et, grâce aux lances, de « cracher » à l'extérieur. La dépression ainsi créée va aspirer la fumée et l'éjecter à l'extérieur. Cela impose la présence d'une entrée d'air et d'une sortie, en général la porte d'entrée et une fenêtre. Cette mise en œuvre simple, valable pour de faibles volumes, améliore non seulement le confort des personnels engagés pour le dégarnissage et le déblai, mais aussi la visibilité du chantier, là où il n'y a pas toujours lieu d'installer un ventilateur.

CHAPITRE 7

Fabien, chef d’agrès du premier secours

Une balade en Vélib’

« La beauté n’est rien d’autre que le commencement du terrible. »
– Rainer Maria Rilke

Nous sommes en plein été, dans la caserne de Chaligny, à proximité de la Gare de Lyon et de la Bastille.

J’y suis sergent, j’ai 27 ans, et sept ans de service. Ce jour-là, je suis le chef d’agrès du PS[1]. Le premier secours, c’est l’engin-pompe emblématique de la brigade. Celui qui se présente le premier sur feu. On veut tous être au PS pour vivre les premiers instants les plus chaotiques de ces interventions pleines d’adrénaline.

Le chef d’équipe en est le premier porte-lance, celui qui entre dans le brasier. Moi, le chef d’agrès du jour, je suis responsable du bon engagement de l’ensemble du dispositif qui me suivra. Un mauvais placement ou une erreur de jugement peuvent nuire aux victimes et aux dizaines de pompiers susceptibles de me succéder.

Mon équipage du jour est composé d’un jeune chef d’équipe et de deux sapeurs. Mon conducteur est le seul avec un peu de bouteille. Nous ne nous connaissons pas très bien, mais les automatismes n’ont pas besoin de sympathie. Ce que j’apprendrai à mes dépens et ce que je n’avais pas conscientisé à l’époque, c’est que la gestion des émotions, elle, en a bien besoin.

Situation rarissime, dans la remise fraîchement repeinte, tous les engins sont présents, prêts à bondir à la moindre sonnerie. Ce matin-là, l’air y est calme, presque trop, comme suspendu.

Majestueuse, ancrée à l’angle du boulevard Diderot et de la rue de Chaligny, cette caserne est historique. Elle est la première caserne moderne construite pour des pompiers. Ses pierres blanches, marquées par plus d’un siècle d’alertes et de départs précipités, portent encore l’empreinte des générations de pompiers qui y ont marché au pas.

En foulant les pavés du trottoir longeant le foyer, je suis dans mes pensées. Je prends conscience de manière assez troublante du siècle traversé par mes propres aïeuls, les trois dernières générations.

Mon père, mon grand-père et mon arrière-grand-père tenaient l’entreprise familiale de marbrerie et de pompes funèbres dans une petite commune en Bretagne. J’ai donc grandi avec la mort. J’entretiens même un rapport assez particulier avec elle, presque intime.

Dès mes 13 ans, j’ai dû faire face au décès tragique de proches. Et mon entrée dans la vie d’adulte est marquée par un dramatique accident de voiture.

Alors que je suis passager avant du véhicule, le conducteur en perd le contrôle. Nous percutons un chêne centenaire à 80 km/h. Le choc est tellement violent que mon meilleur pote est en arrêt cardiaque. Après cinq minutes de massage, je me rends à l’évidence : il est mort ! Je suis dans l’obligation de l’accepter pour m’occuper de mes deux autres amis, gravement blessés.

Ce traumatisme m’a accompagné durant toute ma carrière au sein des pompiers de Paris. Il est toujours à mes côtés. Au-delà de l’impact psychologique, une odeur caractéristique. Un mélange de sang et d’huile chaude répandue sur le sol hantera mes pensées sur chaque accident de la circulation.

Voilà ce qui m’a saisi sur ce trottoir, à cet instant précis : mes aïeuls ont passé leur vie à enterrer les morts, j’ai consacré la mienne à sauver des vies.

Dix heures trente, la sonnerie du VSAV[2] retentit et me sort instantanément de mes pensées.

J’entends qu’ils partent pour un accident de deux-roues. Un grand classique sur ce secteur, dont la circulation est particulièrement dense. Je pense de manière automatique qu’ils devraient être rapidement de retour, c’est rarement très grave. Sauf que…

Dix minutes plus tard, c’est la sonnerie du PS qui stoppe net notre entraînement du jour. Quand j’arrive au standard en marchant (je m’oblige à me presser lentement pour garder mon sang-froid), le stationnaire m’informe que nous partons en renfort du VSAV sur le même accident de deux-roues. Une femme serait coincée sous un camion.

Parfois, les renseignements nous amènent à penser à une intervention apocalyptique alors qu’il ne se passe rien de significatif ; quand d’autres fois on pourrait s’imaginer une intervention banale qui s’avère tragique et chaotique. À cet instant, je suis encore loin d’imaginer que je vais vivre l’un des moments les plus marquants et éprouvants de ma carrière.

Les portes étroites de la remise s’ouvrent, les rétros passent tout juste de chaque côté. En quelques secondes, nous quittons la sécurité de ces murs centenaires pour plonger dans l’urgence brute de la vie parisienne.

J’informe les gars que nous partons en renfort du VSAV, qu’une femme serait coincée sous un camion, sur les quais de Seine. Il nous faut environ cinq minutes pour rejoindre les lieux.

J’imagine ce que je pourrais découvrir en arrivant, tout en observant la réaction des Parisiens sur notre passage. Certains sont admiratifs et d’autres complètement ignorants. Je me revois à leur place à mes 15 ans, je regardais ces camions rouges avec beaucoup d’admiration. Et aujourd’hui, je suis dedans.

Un coup de klaxon me ramène à l’instant présent. Le conducteur est prudent tout en s’imposant dans cette circulation presque anarchique.

À peine arrivé, je vois déjà des bras de passants levés au ciel, se prenant la tête à deux mains. Je commence à prendre conscience qu’il se passe quelque chose d’extrêmement grave. On réussit à se garer à une cinquantaine de mètres de l’accident. J’ordonne calmement à mon personnel de prendre l’ensemble du matériel de secours à victimes, et au conducteur de baliser son engin.

Sur le trottoir, les passants nous interpellent de plus en plus en nous suppliant de faire quelque chose, vite ! Entre deux injonctions, je me présente par radio : « Golf 21, le premier secours évacuation A de Chaligny se présente ! » J’entends dans la foulée et dans cette même radio la voix de l’officier de garde qui indique quitter la caserne pour nous rejoindre. Ça ne fait que confirmer mon intuition.

Nous sommes à l’angle du boulevard de la Bastille et du quai de la Rapée. La circulation est dense et les passants sont très nombreux. La tension est palpable. Je demande à deux policiers de barrer la circulation du boulevard de la Bastille. Je comprends immédiatement dans l’attitude du premier chef d’agrès que la situation est très critique. Il est très agité et légitimement dépassé par la complexité de l’intervention.

Tout en l’écoutant, je définis un point de regroupement du matériel et j’ordonne la mise en place d’un périmètre de sécurité. Aucun civil ne doit se trouver dans notre zone de travail. La priorité est de pouvoir établir un contact avec la victime tout en assurant la sécurité du personnel. Je confie

cette mission au chef d'agrès du VSAV avec, comme priorité absolue, un début de calage du poids lourd.

Je ne le montre pas, mais je suis saisi par les premières images que je vois. Je devine les jambes de la victime dans les roues du camion. Je prends alors pleinement conscience de la gravité de la situation. Je reste en mouvement en donnant des ordres pour garder toute ma lucidité. La stupéfaction est, à ce moment précis, le pire ennemi du chef.

C'est au tour de l'officier de garde d'arriver sur les lieux et c'est à mon tour de lui faire un point rapide et succinct de la situation. Il me donne alors comme mission l'abordage et la sécurisation de la victime, avec sept autres pompiers qui doivent eux aussi évoluer en sécurité.

La scène est dramatique et visuellement choquante. Les jambes de la dame sont enroulées dans les roues d'un poids lourd de 18 tonnes. Son Vélib' fait lui aussi partie intégrante de ce mélange de chair, d'os, de métal et de caoutchouc.

Et cette odeur qui me colle aux narines…

Elle est littéralement prisonnière de ce monstre qui lui comprime tout le bas du corps mais le plus surprenant est qu'elle est parfaitement consciente. Elle va rapidement être victime d'un *crush-syndrom*[3].

Les chances de la sauver sont quasi nulles mais une chose est sûre, on donne tout. La plus grande difficulté est le poids du camion. Le matériel du véhicule de désincarcération, arrivé en renfort, a ses limites.

En prenant un peu de recul, je vois un énorme camion-grue à deux cents mètres. Je propose alors à l'officier de le réquisitionner. « Vas-y, fonce, Fabien », me répond-il. Je traverse alors en courant les deux boulevards surchargés. Le conducteur de cette dernière m'annonce un délai de disponibilité d'une trentaine de minutes environ. Je l'exhorte de faire au plus vite.

De retour au contact de la victime, j'entends un de mes équipiers l'appeler par son prénom. Ce n'est donc plus une victime, c'est le regard de

Christelle que je croise désormais. Prendre de la distance émotionnelle s'avère de plus en plus difficile dans ce contexte.

Je suis saisi et admiratif du professionnalisme de mes coéquipiers. Leur jeunesse (aucun n'a plus de 23 ans) laisse place à une rigueur exemplaire. Malgré les difficultés pour s'approcher de Christelle, ils avancent, centimètre par centimètre. La confiance est silencieuse et réciproque.

Voilà quarante-cinq minutes qu'elle est coincée, et la grue n'arrive toujours pas. Christelle est étonnamment calme et sereine. Réaliste mais fataliste. Je comprends pourquoi quand j'entends l'écureuil[4] discuter avec elle. Elle est médecin, pleinement consciente de la situation et de son tragique destin. Là, sous ce poids lourd rempli de béton, elle sait qu'elle va mourir, et elle accepte.

Bien à l'écart, le médecin est formel et confirme ce que Christelle a déjà conscientisé. Dès que nous allons la libérer, elle va mourir en quelques secondes. C'est la pire conséquence d'un *crush-syndrom*.

Ceci ressemble à un bien triste dilemme : la sauver, c'est la tuer.

La vie ne tient parfois qu'au poids qui l'écrase…

Son destin est scellé.

La grue met trop de temps à arriver mais le personnel du véhicule de désincarcération réussit l'impossible. Soulever ce monstre de dix-huit tonnes d'une vingtaine de centimètres afin de libérer Christelle.

Nous la déplaçons tant bien que mal dans le matelas immobilisateur. Pendant que mes jeunes camarades font suivre ce qui reste de ses jambes, je lui tiens la main.

Jusqu'à son entrée dans le véhicule du SAMU, elle est consciente et nous remercie tous du regard.

C'est un merci lourd, silencieux et qui en dit tellement long sur ce que nous sommes en train de vivre. Dans ce vacarme parisien, c'est l'âme d'un soignant qui est sur le point de s'envoler, en silence.

Les portes se ferment et nous laissent sans voix. En effet, au prix d'efforts surhumains, oui, nous l'avons sauvée. Mais elle tombe en arrêt cardiaque dans le véhicule du SAMU qui nous quitte à vive allure en direction de l'hôpital. Eux aussi iront jusqu'au bout de leur mission, dont la fin est malheureusement connue de tous.

On range notre matériel et on jette tous les consommables ensanglantés. Nous sommes tiraillés entre la satisfaction d'avoir tout donné et la douleur d'avoir partagé les derniers instants de vie de Christelle, mère de deux jeunes adultes.

Elle est partie en Vélib', ils ne la reverront plus.

Le retour à la caserne est pesant mais avec l'obligation morale et opérationnelle de se remettre en condition pour poursuivre notre garde.

Il est l'heure d'aller manger. On passe au foyer pour boire un coup. Coca, Schweppes et Orangina serviront-ils à faire passer l'amertume de cette intervention exceptionnelle ?

C'est moi qui paye. C'est ma manière à moi de les féliciter pour le travail accompli. Malgré tout.

Les premières gorgées se partagent dans le silence, comme un temps de recueillement et d'intégration de ce qui vient de se passer. Les regards se croisent en toute humilité.

On ne sait jamais trop quoi dire dans ces moments si particuliers. Se mélangent une forme de fierté d'avoir participé à une opération techniquement compliquée mais intéressante et la conscience d'avoir encaissé une charge émotionnelle intense.

Je leur souhaite alors un bon appétit. Et la sonnerie retentit…

La sonnerie retentit, un piéton renversé.
Souvent je me méfie, sur place tout peut changer.

Quand j'arrive à Bastille, ce n'est pas un piéton.

Une dame, pas une fille, coincée sous un camion.

Quelques pompiers s’affairent, le temps lui est compté.
Le bilan est sévère, sa vie a basculé.

Cette femme est médecin, maman de deux enfants.
Le voilà, son destin, tragique, malheureusement.

Une balade en Vélib’, comme de nombreuses personnes.
La sienne sera morbide, on ne le souhaite à personne.

Quand elle nous voit bouger, voulant la libérer,
Je restais bouche bée, de ce qu’elle m’a confié.

« Je sais que c’est fini, je suis de la partie,
Vos efforts seront vains, mais je vous remercie. »
Que dire à cette mère, qui sait que c’est fini,
Je sens qu’elle est amère, mes yeux lui diront oui.

Comment aurais-tu fait, dans cette situation,
Oui, toi, devant ces faits, qui te poses tant de questions,

Je sais, c’est compliqué, t’es pas sapeur-pompier,
Crois-tu que, même formé, on sait bien tout gérer ?

Sous cette belle tenue, se cachent pas moins des hommes,
On n’est donc pas tout nu, mais ça secoue l’bonhomme.

Si cette petite histoire t’amène à réfléchir,
Même si c’est dérisoire, c’est pour moi un empire.

Cette vie pleine de surprises avance et c’est tant mieux.

Ton chrono s’amenuise, fais tout pour être heureux !

1. Premier secours.
2. Véhicule de secours et d’assistance aux victimes.
3. Ensemble des manifestations locales et générales dues à l’ischémie prolongée de masses musculaires importantes, liées à une compression intense et durable.
4. Surnom du sapeur-pompier chargé d’évaluer l’état de la victime, prodiguer les premiers soins et assurer un contact humain constant avec elle.

CHAPITRE 8

Christophe, chef de groupe

21 septembre 2001 : un jour qui ne m’a jamais vraiment quitté

« On peut connaître les moyens de vaincre sans pour autant les mettre en œuvre. »
– Sun Tzu

Dans ma zone de confort

Quand deux amis m’ont demandé d’écrire sur la catastrophe d’AZF, sur le coup, je me suis demandé si c’était enfin le bon moment. Après bientôt vingt-cinq ans, était-ce encore bien utile de raconter cette histoire au risque de passer pour un « ancien combattant », un « vieux soldat » ou un professeur d’histoire évoquant le Crétacé ?

Dans une société qui vit à quatre cents à l’heure, où un tweet vieux de vingt minutes semble déjà appartenir à la préhistoire, je doutais. Dans ma

tête, une série de questions se bousculaient :

Était-ce vraiment le bon moment pour revenir sur ce que nous avions vécu ce jour-là ?

Pourquoi n’avais-je jamais écrit sur cette journée ?

Qu’est-ce qui, en moi, bloquait cette mise en mots ?

Pourquoi ce silence, alors que tant de choses ont été vécues, ressenties, traversées ?

Ce que mon cœur et mon âme ont éprouvé ce jour-là, je n’ai jamais su l’exprimer. Peut-être parce que, contrairement à ceux qui pensent qu’une grande opération est une ligne de plus sur un CV ou une médaille sur une tenue, cette journée que je considère comme une épreuve, je ne la souhaite à personne. Pas même à mon pire ennemi.

C’est sans doute pour cela que je n’ai rien écrit jusqu’à aujourd’hui. Car vivre une journée comme celle-là ne se raconte pas à la légère. Ce n’est pas une aventure. C’est une blessure.

À la veille de cette journée, cela faisait plus de dix ans que j’exerçais un métier que j’aime profondément : sapeur-pompier. J’étais affecté au sein de la caserne historique du centre-ville de Toulouse, une structure datant des années quarante. Petite, exiguë, mais idéalement située, elle était à la fois modeste par sa taille et grande par son activité et sa réputation.

Notre caserne, située en plein centre-ville, était au cœur d’une agglomération dynamique, marquée par une forte présence étudiante et une vie nocturne animée. L’activité opérationnelle y était donc intense, notamment la nuit, qui représentait près de la moitié des interventions sur ce secteur urbanisé.

Depuis quelques années, je dirigeais une garde journalière de trente-cinq sapeurs-pompiers professionnels, tous dévoués à leur mission. En tout, j’avais la responsabilité d’une équipe d’environ cinquante pompiers professionnels. Ensemble, nous assurions près de douze mille interventions par an. C’était une maison exigeante, mais profondément humaine. J’y

avais fait mes armes après mon passage au bataillon de marins-pompiers de Marseille. Et j'y étais bien.

Je me sentais reconnu, utile, à ma place. Le travail, bien que cyclé, était varié, intense. La proximité avec mes hommes, en caserne comme sur le terrain, rendait chaque journée stimulante.

Sur le plan personnel, les choses étaient plus complexes. Mon mariage traversait une période difficile, sans doute fragilisé par les contraintes du métier et d'autres raisons que je préfère taire ici. Mon épouse attendait notre deuxième enfant, prévu pour octobre. Et cette situation familiale allait, je le découvrirais plus tard, jouer un rôle important dans la manière dont j'allais vivre cette journée.

Quel est le quotidien des sapeurs-pompiers de la Haute-Garonne au début des années deux mille ? Il est sans doute plus simple qu'aujourd'hui. En effet, à cette époque, la directive européenne sur le temps de travail n'était pas encore en vigueur. Cela signifiait que nous cumulions les gardes[1].

Dans ma caserne, environ deux tiers des pompiers étaient logés sur place. Cela créait une dynamique particulière : la vie en garde se prolongeait au-delà du service. Les liens étaient forts, nourris par la proximité, la taille modeste de la caserne, et le fait que tout le monde se connaissait. Le travail et la vie personnelle s'entremêlaient, renforçant le sentiment d'appartenance.

Une garde s'étend sur vingt-quatre heures[2], rythmée par des étapes incontournables. Dès 7 heures, l'appel de la garde et la vérification du matériel ouvraient la journée. Suivaient une séance de sport, une formation, puis l'après-midi était consacré aux missions administratives ou péri-opérationnelles.

Ces routines étaient essentielles : elles permettaient de répéter les gestes, d'améliorer l'efficacité en intervention et de développer notre

capacité d’adaptation. Et c’est justement l’adaptation qui allait être le maître mot de cette journée du 21 septembre.

Cette routine bien huilée, ce quotidien rythmé par les gardes, les gestes répétés, et les liens tissés dans la caserne, formaient ma zone de confort. Une zone familière, rassurante, presque immuable.

Et pourtant, sans le savoir, nous étions à la veille d’un basculement. Car ce 21 septembre, tout ce que nous connaissions allait voler en éclats. Et moi, comme tant d’autres sapeurs-pompiers, j’allais passer brutalement de la routine rassurante au chaos imprévu et à cette sidération totale qui marque les esprits à jamais.

Le chaos

Lorsque je franchis les portes de la caserne ce matin-là, rien ne laisse présager que cette journée va bouleverser tous nos repères, professionnels comme personnels.

Ce jour-là, nous allons apprendre, dans l’urgence, à distinguer ce qui est grave de ce qui ne l’est pas, ce qui est dangereux de ce qui ne l’est plus, ce qui peut attendre de ce qui exige une réponse immédiate. Ces nuances, que l’on croit maîtriser, prendront soudain un sens vital. Cette journée mettra en lumière notre capacité à agir avec peu, parfois avec rien, mais toujours avec détermination et avec sens du devoir.

Sur le plan personnel, je vais aussi être transformé. Une forme d’empathie m’envahit, presque brutalement, comme une injection inattendue. Ce n’était pas une qualité que je revendiquais jusque-là, mais elle s’imposera d’elle-même, dictée par les circonstances, et modifiera à jamais ma relation avec les autres.

Ce 21 septembre 2001, nous sommes dix jours après les attentats du World Trade Center. La France, comme de nombreux pays occidentaux, vit dans une atmosphère de tension. Les fondements de notre perception du terrorisme ont été ébranlés, et l'idée d'une menace imminente plane dans les esprits. Ce climat d'inquiétude va influencer (le fameux effet « tunnel ») notre lecture des événements, notamment dans les premières minutes qui suivront l'explosion.

Il est aux alentours de 10 heures lorsque je pénètre dans le poste de garde. Nous venons de terminer notre séance de sport, et nous attendons tranquillement l'appel de 10 h 30, qui doit lancer notre séquence de formation.

Le poste de garde est temporairement déplacé au premier étage de la caserne, dans notre ancienne salle de formation, en raison de travaux. Ce matin-là, je discute avec Olivier, le stationnaire du jour, qui m'interpelle :

« C'est top, les fenêtres en double vitrage, bien pratique pour atténuer les bruits extérieurs. Un confort que nous n'avons pas au rez-de-chaussée. »

Il se lève pour la refermer. Et c'est à cet instant que tout bascule. L'explosion nous projette au sol.

Le premier effroi passé, nous nous rendons rapidement au rez-de-chaussée, dans la remise où sont stationnés les engins. J'y retrouve les sous-officiers de la garde. J'ai la chance d'être entouré d'hommes expérimentés, des collègues qui ont, pour la plupart, l'âge de mon père. Leur calme et leur lucidité dans ce moment de sidération sont précieux.

Très vite, nous constatons qu'un des rideaux métalliques de la remise a été tordu par la déflagration. Tout le monde s'interroge : « C'est où ? C'est quoi ? » Nous tentons de joindre le centre de traitement de l'alerte, mais les lignes téléphoniques sont hors service. Impossible donc d'obtenir des informations. À l'extérieur, la confusion règne. Rapidement, des passants courent devant la caserne, certains hurlent qu'il s'agit d'un attentat. L'incertitude s'installe. L'angoisse aussi.

L’ampleur du phénomène est évidente, mais son origine reste inconnue. Des passants évoquent la caisse primaire d’assurance maladie toute proche, le métro, ou plus généralement le centre-ville.

Devant l’urgence de la situation et l’absence totale d’informations, nous prenons la décision de partir en reconnaissance dans le centre-ville. Chaque chef d’agrès embarque donc son équipage dans un véhicule, avec une radio, et choisit une cible qu’il juge pertinente – métro, bâtiments administratifs, lieux publics – pour vérifier si elle a été touchée. Pour nous il est clair que ce matin, la France fait partie des effets collatéraux du terrorisme mondial.

Nous sillonnons les rues toulousaines, découvrant des vitres brisées, des devantures effondrées, des passants hagards et terrorisés. Le centre de traitement de l’alerte étant hors service, je suis chargé de centraliser les messages radio de mes sous-officiers.

Les retours arrivent rapidement : rien au métro, rien sur la place du Capitole, rien dans les bâtiments emblématiques du centre-ville. La question demeure, lancinante et intacte : où a eu lieu cette maudite explosion ?

Tout à coup une voix, venue de nulle part, annonce sur nos ondes radio : « Je suis au niveau de la route d’Espagne. Il y a eu une explosion. AZF a été rayé de la carte. » Un collègue d’une autre caserne, en mission administrative dans le sud de la ville, réussit enfin à nous donner le premier renseignement fiable sur lequel nous appuyer.

Je donne l’ordre à tous les véhicules de converger vers la zone sud, là où se trouve l’usine Grande Paroisse, anciennement AZF[3]. Cette usine d’agrochimie, implantée au cœur du tissu urbain toulousain, fabrique des engrais. Nous y menons régulièrement des exercices, notamment sur les risques chimiques. Nous l’appelons, non sans ironie, « la Grande Passoire », tant son activité de chimie lourde détonne dans le paysage urbain.

À la tête d’un fourgon pompe-tonne, un engin incendie composé de six hommes, nous quittons le centre-ville, direction le sud. Les blessés se

multiplient sur les routes. Les victimes sont nombreuses, et parfois gravement touchées. Mais plus nous approchons de la zone, plus un dilemme s'impose : faut-il s'arrêter pour porter secours aux blessés qui nous appellent sur le bord de la route, ou poursuivre vers ce que nous pensons être l'épicentre de la catastrophe ? Ce choix, à contrecœur, ne ressemble en rien à nos missions habituelles. Les bras qui s'agitent, les cris, les appels à l'aide… tout nous pousse à nous arrêter. Mais la mission l'emporte car d'autres personnes ont sans doute encore plus besoin de nous.

Nous continuons vers l'inconnu, conscients que ce qui nous attend ne ressemble à aucune intervention connue. Je vois de l'incompréhension et du doute dans les yeux de mes hommes, et ce n'est pas courant.

Nous ne sommes malheureusement pas sur la bonne rive de la Garonne. En effet, AZF se trouve sur la rive gauche, tandis que nous venons du centre-ville, situé sur la rive droite. Nous devons donc traverser le fleuve et remonter l'île du Grand-Ramier pour rejoindre la zone industrielle.

En arrivant à hauteur de la Société nationale des poudres et explosifs (SNPE)[4], nous nous retrouvons à quelques centaines de mètres à peine de l'épicentre de l'explosion.

Sur le parking d'entrée, je tombe sur mon chef de centre, arrivé entre-temps. Ce dernier est déjà submergé par les demandes, entouré de blessés qui évacuent l'entreprise par dizaines. En me voyant, il me fait un simple signe de la main, m'indiquant la direction d'AZF. Un geste bref, mais clair : il y a plus urgent que de s'arrêter. Il faut avancer. Le véritable « chantier » est ailleurs.

Laissant derrière nous cette zone qui commence à s'organiser, il nous reste encore cinq cents mètres à parcourir. Nous empruntons le chemin de la Loge qui, comme la voie SNCF, suit le périphérique toulousain, à l'extrême nord du site AZF.

À peine engagés sur cette voie, à une trentaine de mètres, nous sommes dans une impasse. L'enceinte nord du site, constituée de panneaux de béton

massifs, a littéralement été soufflée par l’explosion et projetée en travers de la chaussée. Impossible donc de passer par la route.

Thierry, notre conducteur, me lance un regard interrogateur. Je scrute les environs. Une seule option semble envisageable. Nous engageons notre engin-pompe sur la voie ferrée. Vu l’état des caténaires et des rails, il est évident qu’aucun train ne circulera aujourd’hui…

Circulant sur la voie ferrée, nous apercevons enfin le site d’AZF sur notre gauche. À partir de cet instant, nos regards changent. Et lorsque nous croiserons des victimes ou d’autres sapeurs-pompiers, nous verrons que leurs regards ont changé eux aussi.

Tout a basculé. La voie surélevée nous offre une vue panoramique sur le site. Au-dessus de nos têtes flotte un immense nuage de poussière gris et orangé. Les hangars, les routes, les repères familiers ont disparu. Le paysage est méconnaissable. Tout est disloqué, tordu, pulvérisé. Je suis incapable d’identifier ce que je vois.

En contrebas, à quelques centaines de mètres de la route d’Espagne, Claude, mon sous-officier, me désigne un petit groupe de blessés qui errent à quelques pas de la route. Nous décidons de leur porter secours depuis la chaussée, dès notre destination atteinte. Ce sont les premières victimes que nous voyons. À travers la poussière et les débris, elles ressemblent à des fantômes qui déambulent.

Nous nous présentons enfin à la porte A, entrée principale du site AZF. Ce poste de garde, comme la tour blanc et rouge qui surplombe l’entreprise, reste l’un des derniers symboles encore visibles de l’entreprise. Le bâtiment est encore debout, mais penché, lézardé, comme maintenu par une force invisible.

Depuis notre engagement sur le chemin de la Loge, chacun dans l’équipage a compris, sans qu’un seul mot ne soit échangé, que nous risquons d’être confrontés à des vapeurs chimiques. Tous ont enfilé leur appareil respiratoire isolant.

Tous, sauf Thierry, notre conducteur, qui n’en possède pas. Arrivés à la porte A, nous descendons. Claude prend le reste de l’équipage et part à contresens, pour secourir les blessés aperçus plus tôt. Je reste seul avec Thierry. À l’entrée, une dizaine de personnes blessées sont allongées ou errent désorientées. Ne sachant comment protéger mon conducteur, une idée me vient, simple et rapide : je demande à Thierry de regrouper toutes les personnes capables de marcher et de les guider depuis la route d’Espagne vers le centre-ville ; cela a le mérite de les éloigner du site, en espérant qu’ils croiseront rapidement les secours qui arrivent en sens inverse.

Quelques minutes plus tard, je me retrouve seul. Ce que j’ignore encore, c’est que je ne reverrai plus mon équipage. Comme tous les pompiers mobilisés ce jour-là, ils vont s’investir corps et âme dans la mission, guidés par leur seul instinct, leur capacité d’adaptation, et leur volonté de secourir le plus grand nombre.

Je commence à faire le tour des victimes allongées au sol, quand je croise Alain, mon homologue de la caserne Toulouse-Vion. Lui aussi vient d’arriver sur les lieux. À travers son masque respiratoire, je ne distingue qu’une chose : ses yeux. Comme les miens, ils sont exorbités, figés par l’incompréhension. Ils traduisent notre impuissance face à ce que nous découvrons. Voilà ce qu’est la sidération. Ce moment où les mots ne suffisent plus, où l’esprit vacille face à l’incompréhensible.

Alain aussi a « perdu » son équipage. Comme moi, il a vu ses hommes partir en mission, et nous nous retrouvons côte à côte en essayant de gérer ce qui ne peut pas l’être, sans moyens, sans radio pour réclamer de l’aide.

Alors que nous essayons de faire le point, un visage familier entre dans notre champ de vision : Pierre Nicolas, célèbre journaliste local de France 3. Grâce à sa moto, il est parvenu à se rapprocher du sinistre avec son cameraman. Il m’interpelle et me demande quels conseils donner à la population.

Je le regarde, hébété. Je suis incapable de formuler la moindre consigne, pourtant répétée des dizaines de fois en formation. Impossible de dire aux gens de rester chez eux. Impossible de leur demander de ne pas s'approcher. Impossible de parler, je l'oriente tant bien que mal vers mon chef de centre aperçu à l'entrée du site de la SNPE.

Alain et moi décidons d'entrer sur le site. Aujourd'hui, avec le recul, nous savons qu'il était inutile de tenter de commander quoi que ce soit à notre niveau. Plus tard, nous en sourirons ensemble : cette prise de commandement fut sans doute la plus brève de l'histoire des secours.

Nous ne pouvons pas rester là. Comme nos collègues, il nous faut aider les nombreuses victimes. Notre idée est simple : toutes les personnes récupérées, capables de se déplacer, sont orientées vers la porte principale, puis vers l'avenue de Muret, comme celles que Thierry a déjà évacuées.

Pour les autres, c'est plus compliqué. Celles qui ne peuvent pas marcher, gravement blessées, nous tentons de les extraire et de les regrouper dans une zone sécurisée, au pied de la porte A. Et pour les autres…

Ce jour-là, nous n'avons ni le temps, ni les moyens de leur venir en aide. C'est la première fois que, face à une victime sans pouls, je ne commence pas une réanimation. Ces visages se gravent à jamais dans ma mémoire. C'est profondément perturbant. Nous devons faire des choix impossibles : laisser derrière nous des personnes qui, dans un contexte habituel, auraient pu être sauvées, pour tenter de sauver celles qui peuvent encore l'être.

Rapidement, Alain repère une personne ensevelie jusqu'à la taille. Nous essayons de la dégager avec nos seules mains. Elle est gravement blessée, mais nous parvenons à l'extraire, tant bien que mal, et à la traîner jusqu'à l'extérieur.

Autour de nous, les camions de chargement tournent encore, déformés mais toujours en fonctionnement. Des voitures sont là, avec à leur bord des personnes coincées. Nous tentons de les rassurer, mais les mots nous

manquent. Nous essayons d'ouvrir les portières, de les tordre, de forcer les accès… Mais nos deux bras ne suffisent pas.

Après plusieurs allers-retours, il faut se rendre à l'évidence : nos bouteilles d'air sont vides. Comme tous ceux qui nous entourent, nous devrons désormais respirer à pleins poumons, dans une atmosphère saturée de poussière et d'ammoniac. Dans cette ambiance suffocante, nous sommes contraints de retirer nos appareils respiratoires isolants.

À plusieurs reprises, je saisis la radio pour demander des renforts. Il nous faut des bras à l'avant, des moyens de désincarcération, et l'équivalent d'un plan Rouge[5] au plus près des victimes. Mais personne ne répond. Seul le crépitement de la radio me parvient.

En me retournant, j'aperçois une voiture banalisée du service départemental, gyrophare allumé. Elle circule sur la route d'Espagne. Je m'approche : c'est notre directeur opérationnel qui procède à une reconnaissance. Je lui confirme l'urgence de la situation à la porte A, et le besoin absolu de renforts. Il me fait comprendre d'un regard qu'il en est pleinement conscient mais qu'il ne peut, lui non plus, joindre personne[6].

En regagnant le site, je comprends que l'urgence ne fait que commencer. Nous allons devoir tenir, avec presque rien, encore longtemps. En jetant un œil de part et d'autre de la porte A, je distingue des secours au loin. Là aussi ils s'organisent, mais eux aussi sont débordés, absorbés par ce que je découvrirai ensuite : l'ampleur de la catastrophe bien au-delà des murs d'AZF.

L'ambiance à l'intérieur du site est irréelle. À travers cette poussière orangée, le silence est total. Plus aucun bruit, plus aucun repère géographique. Nous avons l'impression d'avoir atterri sur Mars, mais avec l'atmosphère en plus. Impossible de reconnaître les bâtiments, de s'orienter. Tout est enchevêtré, tordu, déformé, les routes ont disparu.

Il nous faut rapidement retrouver un semblant de sérénité, revenir à nos fondamentaux. C'est alors que Vincent, un sapeur-pompier de ma caserne,

arrive à la porte A et m’interpelle. Il a repéré, à proximité immédiate du périphérique, un transporteur privé équipé d’une tractopelle. Sans hésiter, il a demandé au conducteur de la descendre. Il me propose de l’utiliser pour déblayer les accès et permettre aux engins de secours de pénétrer sur le site.

Une idée simple, mais brillante

Rapidement, nous traçons nos propres routes. Un peu à l’aveugle au début, mais bientôt, nous parvenons à fixer les premiers repères géographiques. Ce sont nos balises dans ce chaos. Tout partira de là.

Le temps semble se distendre. Jusqu’à présent, il me semblait compressé au point de ne pas voir passer les heures. Maintenant les minutes passent sans que nous pensions à regarder notre montre, ni même à manger.

Chaque retour à l’entrée principale nous confronte à de nouveaux visages : des pompiers, souvent arrivés à pied, venus nous prêter main-forte. Nous leur communiquons la position des victimes vivantes mais aussi des personnes décédées à qui nous n’avons accordé qu’un regard.

Peu à peu, les chantiers s’organisent. Les renforts se multiplient. Nous pouvons enfin prêter une assistance aux victimes, de manière digne avec la technicité qui nous caractérise. Nous revenons aux fondamentaux : une organisation structurée, des chefs de secteur, des sous-secteurs. Le chaos laisse place petit à petit à une méthode.

Des collègues nous rejoignent. Ils nous apprennent que, au-delà d’AZF, la situation est tout aussi dramatique. Il y a des morts et des victimes de l’autre côté de la rocade. Des chantiers qui s’organisent là aussi.

Et partout, une même capacité d’adaptation. J’apprendrai plus tard, par François – un officier supérieur en charge du secteur extérieur proche d’AZF – qu’ils ont transporté des victimes sanglées de manière totalement

improvisée, sur le plateau d’une grande échelle. Une pratique exceptionnelle, inimaginable en temps normal.

À l’intérieur, je fais la rencontre de « l’homme au casque noir ». Je n’ai jamais su son nom. Ingénieur chez AZF, il se porte spontanément à notre secours. Il nous guide, nous renseigne, nous aide à nous repérer dans ce paysage dévasté. Sa présence est précieuse, presque vitale. Aujourd’hui encore, je regrette de ne pas savoir qui il est. Car cet homme, ce jour-là, nous a évité bien des pièges. Et il a, sans aucun doute, sauvé une partie de notre journée.

Un peu plus tard, je retrouve à nouveau mon chef de centre. Il a enfin pu quitter l’autre rive de la Garonne pour se rapprocher du sinistre, accompagné de Jean-Michel, un autre commandant très expérimenté de l’agglomération. Leur mission est claire : diviser le site d’AZF en deux sous-secteurs opérationnels, nord et sud.

Je suis rapidement affecté à un chantier spécifique dans le sous-secteur sud. Ce secteur comprend les tours de séchage horizontales utilisées pour sécher les billes d’ammonitrate. Autour de ces installations, les bâtiments se sont effondrés, et des victimes ont été localisées. C’est alors que la première vague de ce que j’appelle « la cavalerie » arrive.

Je suis soulagé de voir Michel, chef de groupe de la caserne de Ramonville. Mais ce jour-là, c’est avant tout le responsable de tout le matériel de sauvetage-déblaiement, matériel qui va nous être utile pour chercher et surtout dégager les victimes.

Avec lui, et pour la première fois depuis ce matin, nous reprenons la main : le chantier se met en place, les ordres sont donnés. Notre objectif : sauver deux personnes prisonnières sous des planchers effondrés, à proximité des tours.

L’après-midi file sans que nous en ayons conscience. Michel et moi organisons le travail des équipes, veillons à la sécurité des intervenants – les structures menaçant à tout moment de s’effondrer davantage – et entamons

un travail de fourmis. Nous recevons aussi l'appui des équipes cynotechniques. Les chiens de recherche marquent les zones où des victimes pourraient se trouver malgré l'odeur persistante d'ammoniac.

Le chantier s'étoffe, les renforts arrivent, et sur chaque visage, on lit la même détermination. Les pompiers creusent, déblayent, improvisent des moyens d'accès.

Rapidement, nous comprenons qu'une des deux victimes est décédée depuis longtemps. Mais c'est elle qui, par sa position, a protégé la seconde, encore en vie. Il y a donc encore de l'espoir pour cette dernière. Nous prenons toutes les précautions pour extraire d'abord le corps sans vie, qui nous permet ensuite d'accéder au survivant.

Je revois encore aujourd'hui la victime, sanglée sur un brancard, portée par mes collègues, traversant un pan de mur effondré au travers duquel se projette la lumière en cette fin d'après-midi – la sortie vers le monde extérieur. Dans ce décor noir, saturé de poussière, cette image, traversant la lumière, reste pour moi le symbole d'une renaissance : une vie arrachée à l'enfer.

En cette fin d'après-midi, l'heure de la relève approche. Des équipes arrivent de tous les coins de Toulouse, mais aussi d'autres départements, parfois venus spontanément, parfois en réponse à un appel national. Les secours convergent vers nous. C'est le moment de transmettre les consignes à mes collègues, de leur confier une liste de tâches que nous n'avons pas eu le temps d'accomplir.

Je sais, à cet instant précis, que je ne rentrerai pas avec les autres. Je dois rester. Je dois continuer. Malgré la fatigue, malgré le poids des heures, cette journée est trop particulière pour que je regagne la caserne. Je reste donc sur les lieux. Une longue nuit commence, placée sous le signe de la recherche. Des victimes n'ont pas encore été localisées.

Et c'est aussi à ce moment-là, honte à moi, que je pense enfin à ma famille. En consultant ma messagerie, je découvre une dizaine de messages

de mon épouse, inquiète, cherchant à savoir si je vais bien, si je suis encore en vie.

Je parviens à l'appeler. Elle me confie qu'elle a passé seule un examen médical important pour sa grossesse ce jour-là. Je n'étais pas là. Je l'avais même oublié. Et je n'ai même pas pensé qu'elle aurait pu, elle aussi, être touchée par l'explosion en plein centre-ville. Heureusement, le bébé et elle vont bien, et ma première fille, confinée dans son école, est rentrée à la maison.

Aujourd'hui, écrire ces lignes ne me rend pas fier. Réaliser qu'on peut mettre sa famille de côté pour tenter de survivre, pour faire au mieux dans un contexte de crise, est une pensée difficile à accepter, même après bientôt vingt-cinq ans.

Cette fin d'après-midi est aussi pour nous le moment de découvrir le cratère de l'explosion. En escaladant le mur de terre qui obscurcit notre horizon, nous découvrons l'ampleur de ce trou béant de cinquante mètres de diamètre et d'une dizaine de profondeur. Mes jambes me lâchent devant l'énormité du phénomène. Je m'assois quelques minutes au bord du gouffre, mon esprit ne comprend pas ce qu'il voit.

Avec l'arrivée massive des renforts, nous trouvons enfin le temps de manger[7]. Une chose à laquelle personne n'avait pensé depuis 10 heures du matin. La nuit qui s'annonce est fantomatique.

Des nuages de produits chimiques dérivent sur le site, portés par le vent. Les maîtres-chiens poursuivent leurs reconnaissances, les équipes de sauvetage fouillent les décombres. Nous cherchons des aiguilles dans des meules de foin.

Les postes de commandement nous demandent de quadriller méthodiquement le terrain. Je garde en mémoire ce paysage obscur, éclairé par des lampes de chantier. Un travail de fourmi s'engage : retourner chaque morceau gravats, inspecter chaque recoin, chercher et trouver ce qui

peut encore l’être. Mais plus les heures passent, plus l’espoir de retrouver des survivants s’amenuise.

Nous en profitons pour faire le point sur les risques chimiques, longtemps relégués au second plan dans l’urgence. Et c’est là que nous prenons conscience de la chance que nous avons eue.

Ce jour-là, Toulouse a frôlé une catastrophe bien plus vaste et meurtrière. Des sphères sont déformées, un énorme réservoir de stockage d’ammoniac tordu, mais les produits chimiques qu’ils contiennent sont restés confinés. Pour ceux qui fuient, les cuvettes de rétention ont tenu. Les systèmes de mise en sécurité se sont enclenchés. Nous avons évité le pire, des explosions en chaîne, des nuages toxiques capables de balayer Toulouse et sa banlieue. Un effet domino que nous avons, par miracle, esquivé.

La nuit se prolonge, lourde d’humidité et de vapeurs acides. Autour de nous, des nuages se forment, flottent, s’accrochent aux reliefs. Chaque respiration devient un effort.

À plusieurs reprises, je croise l’adjoint à mon chef de centre, désormais responsable de mon secteur. À chaque rencontre, il me demande gentiment de quitter les lieux. Mais je m’attarde, je circule entre les chantiers, repoussant l’instant du départ.

Le temps passe. L’espoir s’amenuise. Les corps que nous extrayons sont sans vie. Le silence s’installe, pesant, presque respectueux.

L’impuissance et le remords

Avec le lever du jour, une nouvelle relève arrive. Des visages frais, des gestes assurés. La lumière dévoile des formes fantomatiques, des silhouettes figées dans la poussière.

Le service départemental a posé des bases solides. Les renforts nationaux sont là, nombreux, organisés. Nous comprenons que notre

présence sur le site d'AZF va se prolonger bien au-delà de la journée d'hier.

Une nouvelle fois, l'ordre m'est donné de partir. Mes jambes ont du mal à me porter, mais je reste. Je transmets à mes collègues ce que nous avons fait, ce que nous avons vu. Je deviens le lien entre les premières heures et celles qui commencent.

Finalement, en début d'après-midi, l'adjoint me fait, *manu militari*, monter dans une voiture. Il donne une consigne simple au conducteur : « Tu le ramènes de force au centre de secours ! »

En quittant le site, en remontant vers le nord, je découvre ce que je n'avais pas vu en arrivant. Au-delà de l'enceinte d'AZF, la ville est profondément meurtrie. Des magasins effondrés, des bureaux éventrés, des maisons inhabitables. Le souffle de l'explosion a tout balayé bien au-delà du site.

Aujourd'hui, avec du recul, je comprends mieux ce que les pompiers du FDNY[8] ont pu vivre lors de l'attaque du World Trade Center et de l'effondrement des tours. Pendant les premières heures, nous avons minimisé le risque d'une nouvelle explosion ou d'un danger encore plus grand. Et pourtant, ce jour-là, tout aurait pu basculer sans qu'à un seul moment nous n'en ayons pris conscience.

En regagnant la caserne, je découvre sur le grand parking du parc des expositions une vision saisissante : des dizaines de véhicules de sapeurs-pompiers venus de toute la France. La solidarité nationale est là, tangible, puissante.

Mais face à cette mobilisation, un sentiment d'amertume m'envahit. Pendant des heures, j'ai réclamé des renforts à l'avant. Et maintenant, je réalise que ces moyens n'ont jamais pu être projetés là où nous en avions le plus besoin.

À mon arrivée, le centre de secours est en effervescence. Les familles sont descendues des étages, les pompiers reviennent, parfois de très loin,

pour soutenir leurs collègues, pour participer à une intervention qui, je le sais, va durer encore longtemps.

C’est aussi le moment où je me vois enfin dans une glace. Le reflet est saisissant : un fantôme couvert de poussière, les traits tirés, les yeux hagards et le corps épuisé. Une seule envie me traverse : m’asseoir et enfin me poser.

Je fais le tour de la caserne, puis je rentre enfin chez moi. Une douche, un instant avec ma famille. La fatigue est là, immense. Mais le sommeil, lui, ne vient pas. Les images tournent en boucle. Les visages des victimes s’imposent, empêchent le repos, grignotent le silence.

Le lendemain matin, je retourne à la caserne dès la première heure. Les opérations continuent. La sécurisation du site durera presque un mois.

Mais je reviens surtout pour parler aux collègues et échanger sur notre journée sans fin. Pour raconter ce que nous avons vécu… ensemble, et qui nous aura marqués à jamais. Pour exprimer des regrets, des remords, des gestes que nous n’avons pas pu faire. Pour « vider mon sac », comme on dit parfois…

C’est ce jour-là que je ressens le besoin de parler à une psychologue. Elle me permettra de mettre des mots sur ce que j’ai traversé et sur ce que j’ai mal vécu. Ce travail ainsi que l’accompagnement de ma famille et de mes collègues me permettront de retrouver petit à petit le sommeil.

Alors, pourquoi avoir attendu près de vingt-cinq ans pour poser ces mots sur cette feuille de papier ?

Je crois que l’impuissance m’a retenu. Ce sentiment tenace d’avoir failli. De ne pas avoir su faire ce qu’il fallait, au bon moment. Ce jour-là, j’ai eu le sentiment de ne pas être à la hauteur. Ni comme pompier, ni comme mari, ni comme père.

Mes priorités n’étaient pas les bonnes. Elles auraient dû être claires : protéger ma famille, mettre à l’abri mon épouse, mes enfants. Et pourtant, ce n’est pas ce que j’ai fait ce jour-là.

Ce 21 septembre, j’ai découvert une part de moi que je ne connaissais pas. Une part que je n’ai pas aimée. Ce décalage entre ce que j’aurais dû faire et ce que j’ai fait m’a laissé un poids. Un fardeau que je porte encore. Un poids sans forme, sans mesure, mais bien réel.

Écrire ces lignes, aujourd’hui, c’est peut-être une manière de tourner la page. De poser enfin des mots sur ce jour qui reste, pour moi comme pour tant d’autres, une terrible catastrophe.

Aujourd’hui, en regardant la prairie verte de l’Oncopole[9] qui s’est installée sur le site depuis de nombreuses années maintenant, je ressens toujours de la tristesse et ce sentiment d’impuissance.

Le souvenir d’AZF ne s’efface pas. Il m’habite encore.

1. Un sapeur-pompier professionnel effectuait chaque année entre 130 et 140 gardes, selon qu’il était logé ou non en caserne.

2. De 7 heures à 7 heures le lendemain.

3. Azote Fertilisants.

4. Une autre entreprise classée à risque, implantée sur cette même île.

5. Plan d’urgence destiné à définir l’organisation du secours d’urgence permettant de faire face à une situation d’urgence, quelle qu’en soit l’origine, ayant engendré de nombreuses victimes. Devenu aujourd’hui ORSEC-NOVI.

6. Petite anecdote qui me fera sourire quelques années plus tard : il baisse sa vitre pour me parler, mais l’odeur d’ammoniac est si forte qu’il la remonte aussitôt, préférant me parler à travers la vitre.

7. Petite anecdote : jusqu’à ce moment-là, nous n’avions trouvé, pour nous nourrir, qu’un petit chariot trouvé dans une cafétéria qui contenait uniquement des fruits secs ou confits. Il trônera longtemps, comme une relique, au milieu de notre espace de travail sans que personne ne pense à l’enlever.

8. Fire Department of New York (service d’incendie de la ville de New York).

9. Campus de cancérologie de Toulouse, pôle de recherche sur le cancer à dimension européenne.

CHAPITRE 9

Fabien, chef de garde

Une lettre qui dérange, un destin qui déraille

« Ce à quoi tu résistes persiste. Ce que tu acceptes te transforme. »
– Carl Gustav Jung

Les années passent avec leur flot incessant de mutations. J’ai quitté « l’intra-muros » pour rejoindre la banlieue. Là où tout a commencé, en mai 2000.

J’ai douze ans de service et des milliers d’interventions derrière moi. Des centaines d’images chocs et des émotions fortes, aussi magiques que tragiques. Et je crois que ce qu’il y a de pire à vivre, c’est ce que l’on ressent face à la détresse des gens. Il y a celle des victimes, bien sûr, mais surtout celle de leurs proches. Je ne m’en rends pas compte à ce moment-là. Mais le poids des années et des épreuves, endurées autant à titre professionnel que personnel, commence à être lourd.

Le code d’honneur et l’éthique du sapeur-pompier de Paris sont les garde-fous de notre comportement. Ils sont là pour nous rappeler à l’ordre lorsque nous commençons à subir la fatigue et à dévier de notre devoir d’exemplarité.

Mais je dois admettre que le point numéro 7 du code d’honneur est de plus en plus difficile à respecter pour moi, tant je suis éprouvé par le système : « Toujours solidaire, je ne connais ni violence, ni indifférence, ni lassitude. »

Je ne serai jamais violent, mais l’indifférence et la lassitude frappent souvent à ma porte, tellement la population abuse du service public, et des pompiers plus spécifiquement.

Je suis depuis peu certifié « chef de garde incendie », ce qui me fait prendre un peu de distance avec le secours à victime[1]. D’ailleurs, ce jour-là, c’est à moi que revient la responsabilité de la garde d’incendie pour vingt-quatre heures, qui est composée d’une quinzaine d’hommes.

Nous sommes au centre de secours de Noisy-le-Grand, réputé pour son activité opérationnelle intense et diversifiée. Une caserne des années soixante sans aucun charme. Nous sommes loin des casernes parisiennes, d’une grande richesse historique et architecturale.

Elle est fonctionnelle, c’est tout. Mais c’est déjà très bien. Le temps est maussade, la bruine coule le long des fenêtres et n’incite pas à chanter sous la pluie.

Pourtant, comme tous les lundis matin et selon un rituel immuable, nous rendons hommage à nos frères d’armes morts au feu. Nous hissons le drapeau français, nous chantons *La Marseillaise*.

Cet instant me fait vibrer. Je le vis à chaque fois très intensément. Je ressens de la fierté de faire partie de cette unité d’élite tout en ayant une pensée émue pour mon pote décédé dans notre accident de voiture, le 14 juillet 1998…

Ces automatismes traditionnels permettent de maintenir la motivation des troupes en rappelant nos valeurs phares : altruisme, efficience, discrétion.

La journée est bien rythmée. La séance de sport laisse place à la manœuvre. On s'entraîne, on simule, on répète. Chaque geste compte. On imagine des cas de secourisme, des plus basiques aux plus loufoques. Se préparer au pire permet d'y faire face plus sereinement le jour où ça arrive.

« Ça » caractérise une intervention marquante, hors norme. Il y a du sang, des cris, des flammes, des larmes, voire… des morts.

« Ça » représente toutes ces interventions où l'on a réellement notre place, où les gens ont besoin de nous.

« Ça » – le pire – est fort heureusement rare pour la population, mais trop rare à notre goût. Moins de vingt pour cent de l'ensemble de nos déplacements dits « d'urgence ». Aucune statistique concrète à vous fournir, c'est un ressenti personnel mais largement partagé par mes pairs.

« Ça », enfin, peut être notre impuissance face à ce flic dans sa voiture, isolé au fond d'un parking mal éclairé. Il a décidé d'utiliser son flingue pour en finir. Lui n'avait peut-être pas un « pour qui » aussi fort que le mien pour éviter l'irréparable. Ce « pour qui » ancré en moi depuis cette fête nationale de 1998 qui m'évitera le geste de trop après des pensées noires…

« Ça » laisse des traces émotionnelles, indélébiles.

Alors oui, on s'engage pour vivre ça. On est comme des chiens enragés en quête d'un bon morceau de viande. La bave aux lèvres, on veut être là quand « ça » va arriver. Et puis ça arrive, mais on en veut toujours plus. L'extrême devient une norme. Alors on va chercher plus loin, plus vite, plus haut. Et ça passe. Alors on augmente encore le rythme. On est des machines, on se sent invincible, invulnérable. C'est évidemment une ineptie. On creuse notre tombe, potentiellement plus vite que les autres.

Ce lundi-là est une journée étonnamment calme. Seulement six départs en intervention pour l'ambulance et deux pour l'engin-pompe. Des

malaises, une entorse de cheville et une personne ne répondant pas aux appels. Rien de grave.

Dix-neuf heures quinze, on commence à peine le dîner quand la sonnerie retentit dans toute la caserne. Les pâtes à la bolognaise toutes chaudes attendront. Le motif de départ est peu fréquent et laisse rarement place à la fausse alerte : « Une personne sous le train ».

Quand je me présente au standard opérationnel, les renseignements sont minimes. On a un point d'accès et une adresse approximative.

Avec le chef du deuxième engin, on convient de deux adresses distinctes pour couvrir une plus grande portion de voie ferrée et trouver le plus rapidement possible la victime. Une quinzaine de minutes nous séparent de l'adresse.

Je fonce donc vers ce pont sur la commune voisine de Champigny-sur-Marne. Je suis concentré sur l'itinéraire à emprunter pour mettre toutes les chances de notre côté même si je me prépare au pire car les chances de survie des victimes sont minimes dans ce type d'intervention.

À proximité de l'adresse, je comprends que nous sommes au bon endroit car un agent des voies nous attend. Il nous ouvre le portail d'accès aux chemins de fer en contrebas. Il nous informe que le conducteur du train se trouve à quelques centaines de mètres de là, assis, sur le bas-côté.

Je sais qu'il faut environ un kilomètre à un train pour s'arrêter quand il roule à 100 km/h. Je prépare les gars en leur disant qu'on va devoir marcher une dizaine de minutes sur ces gros cailloux caractéristiques avant de trouver le train.

Nous sommes en fin de journée, la nuit commence à tomber. Je leur demande d'ouvrir l'œil et de scruter tout ce qui peut ressembler à une partie de corps humain avec leur lampe. Oui, j'ai malheureusement peu d'espoirs et je les conditionne à faire face au pire.

On longe enfin le train avec tous ses passagers à l'intérieur, qui n'ont qu'une hâte, rentrer chez eux ! Et après une dizaine de minutes, on aperçoit

le conducteur. Quand je lui adresse la parole, il s'effondre. Son récit, glaçant, ne laisse plus aucune place aux doutes.

Il nous parle d'un jeune homme lui faisant face en position « homme de Vitruve », le regardant droit dans les yeux, avec un regard noir et déterminé. Il réussit aussi à nous dire que le choc a eu lieu sous le pont que nous avions emprunté. Nous sommes donc forcément passés à côté de la victime. Ou plutôt de ce qu'il doit en rester vu que nous n'avons rien trouvé sur notre premier passage.

Je profite de l'arrivée de l'équipage du deuxième engin venant du côté opposé pour le laisser entre de bonnes mains. Je leur demande de le prendre en charge et de gérer les relations avec les personnels des voies ferrées qui commencent à arriver en masse. Ces derniers nous mettent subtilement la pression pour pouvoir reprendre la circulation des trains le plus rapidement possible. À chacun ses priorités…

Je fais demi-tour pour trouver le corps de la victime suicidaire. C'est donc reparti dans l'autre sens, les consignes sont les mêmes qu'à l'aller avec encore plus de concentration car la nuit est définitivement tombée.

Nous faisons face à de nombreuses autres lampes, ce sont les policiers qui eux aussi cherchent. L'ambiance est particulière sur ces voies momentanément privées de circulation. La zone se restreint de plus en plus jusqu'à tomber sur ce qui reste du corps de la victime à deux cents mètres environ du fameux pont.

Nous arrivons à définir que c'est un jeune homme mais son corps est particulièrement abîmé. La police cherche ses papiers afin de définir son identité précise.

C'est un choc terrible de le découvrir mais le pire reste à venir. Je demande à deux de mes gars de rester près du corps avec les policiers. Je remonte sur le pont avec le dernier pour récupérer une bâche à cadavre. Je perçois de l'agitation sur le pont. Les badauds ont compris qu'il se passait quelque chose d'inhabituel.

C’est quand je m’apprête à passer un message à la radio qu’un couple agité et très inquiet m’interpelle. Ce sont des parents à la recherche de leur fils Baptiste qui vient de fêter ses 17 ans. Il est dépressif, et ils ont découvert une lettre sur son bureau évoquant clairement son intention de se suicider. En voyant les gyrophares et l’afflux de personnes, ils se sont approchés.

Je fais évidemment rapidement le lien en me gardant bien de les informer de notre découverte. Sauf que la police remonte à son tour. Ils ont trouvé les papiers. Ils me prennent à part pour me confier l’identité du jeune homme. C’est bien de Baptiste qu’il s’agit. Des frissons me parcourent le dos. Il n’y a pas de médecin. C’est avec ces deux policiers que nous allons devoir annoncer la terrible nouvelle. Mais aucun d’entre nous n’est formé à ce type de situation.

Comment s’y prendre ? Que dire et dans quel ordre ? Est-ce possible de se protéger de la charge émotionnelle intense à venir ? Sans aucune réponse à ces questions légitimes, nous leur faisons face. Nous n’aurons aucun mot à prononcer. C’est en leur montrant son portefeuille lacéré qu’ils comprennent immédiatement. Nous devenons en quelques instants les messagers du pire, et tous nos gestes sont désormais considérés comme une atteinte à leur liberté.

Une phase de sidération de quelques secondes laisse place à l’hystérie. Ils veulent absolument voir leur fils ! Ce qui est raisonnablement inconcevable. Nous devons les protéger de ce choc visuel plus destructeur qu’apaisant. Mais nous sommes dans l’inconnu le plus total. Qui sommes-nous pour interdire à des parents de voir leur enfant ? Quelle ambivalence !

C’est une torture intérieure, ça me tord le bide d’être considéré comme un tortionnaire alors que mon intention la plus profonde est de les préserver.

Après quelques minutes de chaos émotionnel, les parents s’assoient sur le trottoir, abattus. Débute alors pour eux une longue période pendant laquelle ils vont traverser en boucle toutes les étapes du deuil. Le choc, le

déni, la colère, la dépression et la tristesse, la résignation. Encore et encore, de manière plus ou moins intense et plus ou moins longue. Certains sortiront de ce cycle infernal en quelques semaines quand d'autres n'en sortiront jamais. Tant que le stade de l'acceptation n'est pas atteint, il est impossible d'avancer de manière plus apaisée. Je le sais, je l'ai vécu dans ma chair, dans mon âme.

Mais l'urgence du chef que je suis à cet instant précis est de les prendre en charge. Je demande alors un VSAV afin de les transporter vers l'hôpital et de les présenter à un psychologue.

Ils se retrouvent dans l'obligation de faire confiance aux hommes qui représentaient il y a quelques minutes à peine les messagers du pire. Surtout qu'ils vont rapidement prendre conscience que nous les éloignons de leur fils. Enfin… du corps méconnaissable de leur fils.

Mes obligations opérationnelles me rattrapent et la pression des cadres chargés de rétablir la circulation ferroviaire est de plus en plus forte. C'est un mal pour un bien, je crois que ces rappels concrets et sans émotion participent à notre équilibre psychologique. Ils nous ramènent instantanément dans l'ici et maintenant, dans le futile mais dans l'utile.

Dans le même temps, les personnels d'une société privée réquisitionnée par la SNCF arrivent pour récupérer le corps. Je les oriente vers mes deux coéquipiers postés près de Baptiste. Le conducteur du train est pris en charge par les cadres spécialisés de la SNCF. Ils ont un protocole bien spécifique pour ce type de situations malheureusement fréquentes.

De mon côté, je m'assure que nous avons récupéré l'ensemble du matériel et qu'aucun personnel n'évolue encore sur les voies. Les parents de Baptiste sont montés dans le VSAV, complètement abattus. Aucun mot ne sort de ma bouche. À quoi bon, me dis-je, qu'est ce qui réduirait leur douleur incommensurable ? Rien.

Je ravale ma salive, je fais signe au chef d'agrès de démarrer. Je peux alors clôturer l'intervention en autorisant le rétablissement du trafic et en

passant un message radio.

Les gars m’attendent dans le camion. Un rapide « comment ça va » de ma part reçoit un timide « ça va, sergent, merci ». Un habituel silence s’installe sur le chemin du retour et une sensation paradoxale vient hanter nos esprits. Nous n’avons techniquement rien fait mais nous venons d’encaisser une lourde et intense charge émotionnelle.

Il est environ 21 h 30 quand on arrive dans la cour de la caserne. Je brise le silence par un bref : « Rompez ! » Ordre court et clair, futile mais utile…

Les pâtes sont froides, et Thomas, le conducteur du camion, râle. Il avait déjà faim avant de partir. Mais Thomas, il aime bien râler… Et nous, ça nous fait rire. Y a plus grave dans la vie que des pâtes froides, non ?

Un tour au micro-ondes, un peu de gruyère et tout le monde est content.

Au fond, c’est ça notre métier : passer du tragique au banal en un claquement de doigts. Porter le poids d’un monde qui s’écroule, puis sourire devant une assiette de pâtes réchauffées. On apprend, malgré nous, que la vie ne se plie pas à nos attentes. Elle frappe fort, elle arrache, elle dévaste. Et inlassablement, elle continue.

Le silence n’a pas de voix, et pourtant il hurle parfois plus que les mots.

J’ai longtemps cru qu’il fallait lutter, résister et comprendre l’inacceptable. Mais ce soir-là, face à Baptiste et à ses parents, j’ai compris qu’il n’existait qu’une seule porte de sortie : l’acceptation.

Non pas la résignation, mais l’acceptation juste et lucide de ce qui est. Parce que c’est seulement à partir de là qu’on peut, un jour, se relever.

1. Qui représente quatre-vingt pour cent de nos interventions.

CHAPITRE 10

Alain, chef de groupe

J’avais un camarade[1]…

« Il y a quelque chose de plus fort que la mort, c’est la présence des absents dans la mémoire des vivants. »
– Jean d’Ormesson

Juin 2025, L’Isle-Adam

Cela fait près de deux ans que j’ai quitté la Brigade de sapeurs-pompiers de Paris pour rejoindre le service départemental d’incendie et de secours du Val-d’Oise en qualité d’officier. Un choix personnel pour me permettre de servir différemment et d’offrir à ma famille un cadre de vie beaucoup plus stable.

Pourtant…

Voilà près de vingt ans que je vis, comme d’autres, avec cette histoire. Une histoire qui s’accroche, qui ne disparaît jamais vraiment. Mes nuits sont plus calmes qu’il y a quelques années, moins agitées, moins hantées.

Mais je sais qu’un jour il me faudra passer par la case « psy » avant de poser mes bottes et raccrocher ma tenue de feu définitivement. Affronter ces ombres silencieuses qui me suivent depuis près de trente ans, depuis le jour où j’ai choisi d’embrasser ce métier. Servir.

Ces ombres ont des visages.

Celui de ces personnes abandonnées par leurs propres familles, de ces naufragés d’une misère crasse, seuls, enfermés dans un appartement putride, où la souillure s’accroche aux murs, où l’air est infect et pestilentiel quand ils ne sont pas morts depuis plusieurs jours.

Celui de cette petite fille trop jeune pour partir, en proie aux gasps, ces ultimes suffocations qui annoncent l’inéluctable, et que j’ai extirpée d’un bus lors d’une sortie scolaire sous les yeux de ses camarades. Son cœur a lâché dans mes bras, une chute brutale qui ne laissait aucune échappatoire. Pendant une heure interminable, avec mon ami Grégory, nous avons lutté, refusant de céder, massant, insufflant, espérant ; mais la mort ne négocie pas.

Celui de mes propres doutes, de ces choix de chef lors de phases de commandement, parfois pris dans l’incertitude, mais toujours avec ce sentiment fragile, celui d’avoir fait au mieux. Pourtant, ces décisions, si réfléchies soient-elles, ne garantissent jamais l’issue espérée.

Mais parfois, malgré tout, le mieux n’est jamais suffisant. Et c’est ce qui me hante le plus !

Vendredi 6 janvier 2006

C’est une matinée presque ordinaire. Grégory est, pour les prochaines vingt-quatre heures, chef d’équipe au premier secours du centre de secours de Colombes. Lors du rassemblement du matin, il a été nommé caporal-

chef, ce grade récompense ses efforts consentis durant plusieurs mois en travaillant pour l'avancement.

Grégory a 23 ans. Il est sapeur-pompier de Paris depuis trois ans, une vocation dans laquelle il s'épanouit pleinement. Récemment, il a sauvé une femme âgée en la dégageant d'un appartement en flammes et en la descendant sur son dos par la grande échelle. Peu de pompiers connaissent un tel moment dans leur carrière. Lui, il l'a accompli avec brio.

Grégory est un homme attachant, avec une personnalité bien trempée qui en fait quelqu'un apprécié de tous. Nous partageons la même chambre depuis presque deux ans et, souvent, nous restons tard le soir à discuter « pomplard », nous racontant nos interventions, nos ressentis, échangeant nos points de vue.

Les relations d'amitié commencent souvent ainsi. Dans le feu de l'action, dans l'urgence, dans ces nuits à refaire le monde autour d'un café tiède et de souvenirs brûlants.

C'est une matinée presque ordinaire. Marc, sous-chef du centre de secours de Colombes, a délaissé pour quelques heures son piquet, sa fonction de chef de garde incendie, à l'un de ses subordonnés. Paradoxe d'un « vieux chef » qui allait devenir en l'espace d'un instant un « jeune adjudant », il doit se rendre ce midi à Courbevoie, à l'état-major du 3^{e} groupement d'incendie et de secours, comme beaucoup de ses pairs inscrits au tableau d'avancement.

Chef apprécié et respecté, il incarne ses principes et ses convictions dans chaque décision, chaque intervention, forgeant un style de commandement qui impose le respect et inspire la confiance. Son expérience professionnelle lui vaut une confiance aveugle de la part de ses hommes.

C'est une matinée presque ordinaire. Je termine ma garde par une journée de réserve au centre de secours de Plaisance, où je suis affecté

depuis cinq mois.

Je viens de passer cinq années à la 27e compagnie d'incendie et de secours, dont quatre au centre de secours de Colombes. Ce midi, je me rends avec plusieurs de mes collègues à l'état-major à Courbevoie. Nouvellement promu au grade de sergent, je suis convié comme beaucoup d'autres à assister aux vœux du colonel commandant le 3e groupement d'incendie et de secours.

Nous sommes le vendredi 6 janvier 2006… Une matinée presque ordinaire.

Ce jour-là, les serveurs terminent leur mise en place dans le gymnase de l'état-major. Petits fours, galettes, champagne et cidre se confondent sur les tables. Comme à leur habitude, les personnels venus des différents horizons du groupement se réunissent avec plaisir, échangent poignées de mains et banalités, se promettant de se retrouver autour d'une bonne table ou se félicitant mutuellement pour le tableau d'avancement. Dans les moments de joie, l'esprit de cohésion est si simple à obtenir…

Je retrouve Marc. Dans quelques jours aura lieu la cérémonie de remise de galons pour la promotion des sergents, et il deviendra officiellement mon parrain. Un parrain, dans cette profession, est à la fois un guide et un redresseur de torts, un exemple à suivre. Vous travaillez inlassablement vos fiches techniques et vos manœuvres, et lui vous apporte ses valeurs et son expérience. Savoir, savoir-faire et savoir-être…

J'ai moi-même l'honneur d'être le parrain d'un jeune gradé brillant. Il s'appelle Grégory Pailot, et ce matin, il vient d'être nommé caporal-chef.

Ce matin, le chef de corps relit une dernière fois son discours dans son bureau du septième étage. Par la fenêtre, son regard se perd sur les passants qui grouillent dans la zone de La Défense, chacun pressé de rejoindre son bureau.

Leurs métiers sont certainement intéressants, doit-il se dire. Mais combien peuvent prétendre faire vibrer le collectif, insuffler la fraternité d'armes, comme le fait celui de sapeur-pompier ?

Revenu à sa copie, il a peut-être corrigé quelques données que ses officiers lui ont fait parvenir dans les derniers instants. Il est d'usage pour le commandant de groupement de dresser un bilan de l'année à travers les vœux aux personnels.

Debout dans la salle, les sapeurs-pompiers se pressent face à l'estrade installée pour l'occasion. Le silence s'installe peu à peu : le colonel s'apprête à commencer son discours. Nul doute qu'il a plaisir à évoquer une première année de commandement positive.

Je n'ai pas la prétention de l'avoir retenu entièrement mais, vingt ans après, une chose me marque encore profondément : il se félicita qu'au cours de cette première année aucun personnel n'ait été blessé grièvement. Constat tout à fait normal et rassurant. La plupart des vieux soldats vous diront que rendre son fanion à effectif complet est ce qu'il y a de plus important.

Pouvait-il imaginer, en cet instant précis, que ses paroles allaient bientôt résonner comme un cruel paradoxe face à une terrible épreuve ?

Au sous-sol d'un magasin, avenue de la Redoute à Asnières-sur-Seine, la peur s'empare des clients et des employés : un violent incendie vient de surgir parmi les rayonnages, gagnant du terrain à une vitesse alarmante.

L'alerte est donnée, les gens évacuent. Au central d'appel du 18, l'opérateur saisit la demande de secours sur son écran avec précision et rapidité. Chaque seconde compte.

Les sonneries résonnent dans les casernes d'Asnières et de Colombes : les engins sont prêts à bondir. Le combat contre les flammes va commencer.

Le discours est terminé depuis plusieurs minutes. Une coupe à la main, nous célébrons le traditionnel vin d'honneur, portés par les discussions et

les rires qui fusent autour de nous. L'adjudant de compagnie de Gennevilliers me propose de rentrer avec leur minibus puisque je suis logé là-bas. J'accepte, et quelques instants plus tard, nous voilà partis.

Au cours du trajet, il reçoit un appel sur son téléphone portable, son visage se crispe. Plusieurs de nos collègues manquent à l'appel sur l'intervention en cours. La tension monte immédiatement. Le silence s'abat dans le véhicule, lourd, pesant. Les visages se ferment, le conducteur roule plus vite ; le temps paraît déjà trop long.

Le minibus s'immobilise dans la cour du centre de secours de Colombes. Alexis, un vieux caporal-chef, un homme de grande valeur, descend en hâte pour récupérer sa tenue de feu. L'engin-pompe monté en garde au centre de secours est sonné pour se rendre sur l'intervention en renfort. Alexis a demandé au chef d'agrès de l'attendre, il refuse de rester en retrait. Cette bataille sera la sienne aussi.

Une bataille pour sauver l'un des nôtres, un frère d'armes.

Nous venons de nous garer à proximité du lieu de l'intervention. L'adjudant de compagnie se précipite vers le commandant des opérations de secours pour obtenir des informations. De mon côté, je déambule, cherchant à comprendre l'ampleur de la situation. Quelques instants plus tard, j'aperçois l'équipage de la grande échelle. Je les connais très bien, j'ai servi avec eux. Mais cette fois, leurs visages sont marqués, comme pétrifiés par ce qui se passe. J'ai à peine le temps d'échanger un regard avec eux qu'ils m'annoncent : « C'est Greg. »

Le choc me frappe de plein fouet. Le monde autour semble vaciller, comme si l'air s'était soudain épaissi, devenu irrespirable.

Autour de nous, tout s'accélère. Un autre véhicule arrive. Au volant, le major de la compagnie, un homme d'expérience. Les portes s'ouvrent brusquement, laissant surgir deux sergents-chefs qui courent vers le camion de réserve d'air comprimé pour récupérer un appareil respiratoire. Tous veulent aller au combat.

Quelques années plus tard, Alexis me confiera que, lorsqu'il s'est présenté au camion de réserve d'air pour récupérer un appareil respiratoire, le personnel lui a simplement répondu : « Un, même deux si tu veux, du moment qu'on le retrouve… » Une phrase qui résume tout. Il faut le retrouver, et vite ! La lutte ne doit pas être vaine.

Le chef d'agrès de l'engin-pompe de Grégory, après avoir été localisé inconscient, est remonté à la surface. Il sera installé dans l'ambulance de réanimation pour y être intubé et pris en charge par les équipes médicales. Sauvé in extremis !

Dehors, plusieurs personnels blessés ou ceux arrivés au bout de leurs réserves d'air, quitte à braver toutes les règles de sécurité, sont réunis en zone de reconditionnement. Certains restent figés, paralysés par la détresse, tandis que d'autres s'acharnent, portés par une seule obsession : le sauver, coûte que coûte.

Les minutes s'écoulent, interminables. Le chef de corps prend le commandement de l'intervention, réclamant toujours plus de moyens. Le général commandant la Brigade est sur place, accompagné de nombreux adjoints.

En surface, les secours s'acharnent, refusant l'évidence. Ils veulent l'arracher à un tombeau qui n'en vaut pas la peine. Plus de quarante véhicules affluent. Chacun veut partir en reconnaissance pour aller le chercher, que ce soit un vieux major du groupement, ou le dernier sapeur arrivé.

Les hommes du GREP[2] redoublent l'intensité de leurs efforts pour le retrouver. Il y a tellement de reconnaissances que les noms des binômes partis sur cette mission sont inscrits partout sur les murs ; bientôt il n'y a plus de place, et les noms sont griffonnés à même le trottoir[3].

Puis, le message, terrible, tombe sur le canal radio opérationnel : Grégory est localisé, enseveli sous plusieurs rayonnages effondrés dans le

sous-sol alors qu'il progressait vers les flammes. Il faut désormais l'en dégager.

Son corps, rongé par les flammes, sera remonté par une poignée d'entre nous. Un silence lourd, respectueux et attristé s'est installé sur la zone d'intervention. Les visages pleurent ou font place à l'incompréhension de l'instant.

Placé à l'abri des regards, dans un hall, il est posé au sol et c'est à Claude, le médecin-chef, qu'il revient d'accomplir l'insoutenable avec la plus grande humanité qui soit.

Quelques instants plus tard, la sentence tombe. Un message froid et implacable brise le dernier espoir. Grégory est parti. Sainte Barbe n'a pas été assez forte.

Je décide de me rendre avec un ami au centre de secours de Colombes. Désormais, il nous faut soutenir nos camarades.

Au centre de secours, l'atmosphère est lourde. Certains, regroupés en petits comités dans leurs chambres, pleurent. D'autres s'attardent près de la machine à café, au réfectoire ou dans la remise, cherchant du réconfort, tentant de comprendre.

Dans le bureau, le chef de centre et Marc sont réunis avec nos supérieurs. Leur visage est fermé, leur regard lourd de gravité. Le chef de garde qui avait remplacé Marc est inconsolable. Il vit ce que tous les chefs de garde redoutent, ce que personne ne veut affronter : rentrer d'intervention avec un homme manquant.

Dans le réfectoire, je salue mes frères d'armes. Les visages sont marqués par la fatigue, la tristesse, les larmes. Certains semblent ailleurs, figés, prisonniers des images qui tournent en boucle dans leur esprit, revivant chaque instant de l'intervention. Ils repensent sûrement au retrait, effectué deux jours plus tôt pour une défaillance technique, des détecteurs d'immobilité armant les appareils respiratoires isolants, ceux qui auraient permis de localiser Grégory.

Quelques personnes extérieures au centre de secours sont présentes également : la psychologue de la Brigade et les deux aumôniers militaires. Ils tentent, du mieux qu'ils peuvent, de réconforter les personnels.

Plusieurs minutes s'égrènent avant que l'on nous réunisse tous dans le réfectoire. Successivement, le général, le colonel, puis la psychologue prennent la parole. Leurs mots se veulent réconfortants, mais la colère et l'incompréhension planent au-dessus de nous, comme une chape de plomb. Le médecin-chef insiste sur le fait que l'action des intervenants a été déterminante : nos collègues blessés ont la vie sauve, et notre cohésion sera notre principale arme de guérison.

Mais malgré tout, les mots peinent à apaiser. Ils résonnent, tentent de rassurer, mais restent insuffisants face à la douleur et à l'incompréhension.

Je pense au commandant d'unité et à son adjoint, partis présenter les condoléances des Armées aux familles. Si l'épreuve est terrible pour ces deux officiers, qu'en est-il des proches, de la compagne de Grégory ? Perdre un enfant, un compagnon, si jeune, si brutalement, est un déchirement. Une tragédie inattendue, amplifiée par des circonstances qui rendent l'injustice encore plus cruelle.

Nous sommes encore réunis dans le réfectoire quand le ministre de l'Intérieur de l'époque, Nicolas Sarkozy, se présente au centre de secours. La foule de journalistes est oppressante. Ils nous bousculent sans vergogne, prêts à tout pour obtenir les meilleures images. L'événement est médiatique, le drame fait vendre. Il faut de l'image, il faut capter ce qu'il va dire, pour faire de l'audience.

Le ministre nous salue tous un par un, puis nous demande de nous rapprocher, sans doute pour instaurer une forme d'intimité dans cet instant, une bulle fragile face à l'agitation extérieure. Il invite les journalistes à reculer. Ses mots sont simples, directs. Et en cet instant, malgré tout, beaucoup parmi nous apprécient sa présence, cette proximité presque

paternelle qu’il cherche à établir. Quelques instants plus tard, il est déjà reparti.

Le calme revient sur Colombes, mais ce n’est qu’une apparence. Une chape de silence s’installe, lourde, pesante. De toute façon, nous n’avons pas envie de parler, malgré les encouragements des psychologues et des médecins à nous extérioriser. Le chef de centre et Marc font le tour des personnels, discutent et tentent de réconforter leurs hommes. C’est dans ces épreuves que les véritables chefs se révèlent, dans leur capacité à rassembler, à porter le poids de la douleur collective.

Tard dans la soirée, on me dépose chez moi. Alors seulement, l’effondrement commence. Une fois seul, face à l’inacceptable, les larmes me submergent.

Lundi 9 janvier 2006

Ce matin-là, bien que de repos, je me rends au centre de secours de Plaisance où je suis affecté depuis quelques mois depuis ma réussite à l’examen de sergent. Là, je retrouve mes camarades et, par la même occasion, un peu de soutien.

Chaque lundi matin, les casernes de la Brigade de sapeurs-pompiers de Paris résonnent du cérémonial de l’appel des Morts au feu. En tenue de feu, le salut militaire se fige, le silence s’installe, et les noms inscrits sur la liste sont énoncés, un à un. À chaque appel, la même réponse, lourde de sens : « mort au feu ».

Pour la première fois, le nom de Grégory va être cité, et je tiens à être présent.

Alors que les rangs se forment pour procéder à l’appel, le sous-chef de centre me propose d’y répondre. Aujourd’hui encore, je mesure la profondeur de cette attention. Elle m’a offert l’opportunité, comme tant

d’autres dans de nombreuses casernes, de rendre hommage à l’un des nôtres. À mon filleul.

Jeudi 12 janvier 2006

Ce jour-là, ce sont les obsèques de Grégory. Dans la matinée, le centre de secours de Colombes accueille la veillée mortuaire. Au milieu de la remise, le cercueil trône, recouvert du drapeau bleu, blanc, rouge.

De nombreuses personnes sont présentes, en silence, pour se recueillir. Le général, immobile, rend un long salut militaire, s’inclinant avec gravité, sans doute au nom de tous ses hommes, devant la dépouille d’un brave.

L’après-midi, les obsèques nationales sont célébrées au centre de secours de Gennevilliers, en présence de Nicolas Sarkozy et de Michèle Alliot-Marie, alors ministre de la Défense. La cour de la caserne est bondée d’élus et de personnels de tout grade, venus de nombreuses casernes et même de départements voisins.

De l’autre côté de la cour, les personnels de Colombes se tiennent réunis, soudés dans le deuil. Nous sommes quelques anciens à rejoindre leurs rangs. À cet instant précis, notre place est avec eux.

Le cercueil arrive, soutenu par des camarades de Colombes proches de Grégory.

Au cours de la cérémonie, chaque ministre prononce un discours et vient à la rencontre de sa famille. Ils décernent à Grégory la médaille militaire, une citation à l’ordre de l’Armée et une médaille d’or pour actes de courage et de dévouement. Enfin, il est élevé au grade de sergent à titre posthume.

Les premières notes de la marche funèbre résonnent, lourdes, implacables, traversant les rangs comme une lame. Le corps de notre ami est à nouveau porté par ses pairs pour rejoindre une autre demeure…

Dans les rangs, des hommes pleurent. Les dernières notes de l’oraison se dissipent. Il est parti. La réalité s’impose, brutale, irrévocable.

Les rangs se sont dissous et je reste figé à ma place. Nous sommes tous perdus, désorientés. Sans savoir comment, je me retrouve avec deux de mes amis, effondrés dans mes bras. Il faut se soutenir.

Le groupe a un genou à terre. Il mettra du temps à se relever.

Au temple protestant de Villeneuve-Saint-Georges, le cercueil avance lentement, porté avec respect par six camarades, chaque pas chargé de tristesse.

Digne et immobile, le pasteur pose un regard profond sur l’assemblée, perdue, larmoyante.

Les accords graves de l’orgue s’élèvent, portant ces paroles puissantes : « Ne pleurez pas comme ceux qui n’ont pas la foi. » Elles résonnent, traversent les cœurs, tentent d’apaiser l’inconsolable.

Jeudi 6 janvier 2011

Je suis dans les rangs du centre de secours de Colombes. Depuis octobre 2008, j’y suis de nouveau affecté, cette fois comme chef de garde. Je suis le dernier cadre du centre de secours à avoir connu Grégory. Un des derniers témoins directs de son histoire, ici. Les mutations et les départs ont été nombreux. Et bientôt, ce sera mon tour de quitter une nouvelle fois ce centre pour une autre affectation.

Cinq ans après ce drame, la cérémonie réunit toujours autant d’anciens, d’amis, et de membres de la famille. Christine, sa mère, a noué un lien particulier avec certains d’entre nous. Nous devons être là, pour elle, pour lui. L’oubli n’a pas sa place. Se souvenir, c’est honorer, c’est garder vivant ce qu’il a été.

C’est pourquoi cette année-là, j’ai pris un peu plus de temps pour revenir sur les lieux et raconter son histoire à ceux qui restent. Comme un passage de témoin, une invitation à ne pas oublier, sans pour autant sombrer dans la douleur. Les plaies se pansent, on se protège, on se blinde. Mais la cicatrice, elle, refuse de se refermer.

Grégory est mort dans l’accomplissement de son devoir, au nom d’une devise qui, régulièrement, nous fait payer un lourd tribut en lettres de sang : « Sauver ou Périr. » Il a rejoint les guerriers morts au feu, auprès de sainte Barbe, gardienne de nos âmes. Et la sonnerie du départ pour feu, elle, continue de résonner, inlassablement.

Juin 2025, L’Isle-Adam

Les années passent, mais certains noms restent gravés. Ils résonnent dans les couloirs des casernes, se murmurent entre les rangs, revivent à travers les récits de ceux qui ont connu ces hommes et refusent l’oubli.

Grégory est l’un de ces noms. Il ne disparaîtra pas, car chaque départ en intervention porte en lui l’écho de ceux qui sont tombés.

Alors, on continue. Pas par résignation, ni par fatalisme, mais parce que c’est ainsi. Parce que c’est le cœur du serment que l’on prête en embrassant ce métier. On avance, avec les ombres, avec les cicatrices, avec l’inébranlable certitude que rien n’a plus de valeur que la mission.

Car c’est elle qui nous lie, nous façonne, nous dépasse.

La force du collectif ne repose pas sur l’absence d’individualités, mais sur la somme de volontés qui convergent vers un seul but : agir, sauver, protéger.

Chacun apporte son expérience, sa force, son instinct, non pour exister seul, mais bien pour nourrir l’élan commun. Un engagement qui ne s’explique pas, qui ne cherche ni reconnaissance ni gloire, mais qui se vit

pleinement, dans l’urgence et le danger, porté par une conviction profonde : on ne se bat jamais uniquement pour soi.

Grégory a incarné cette force. Il a donné tout ce qu’il avait, jusqu’au dernier souffle, non par obligation, mais parce qu’il portait en lui ce feu qu’aucune épreuve ne peut éteindre.

Alors, on continue. Parce que le devoir du collectif nous appelle, parce que la sonnerie du départ retentit, encore et toujours…

1. Titre d’un chant militaire.

2. Groupe de recherche et d’exploration profonde. Ancêtre du groupe d’exploration longue durée.

3. Lors d’une reconnaissance en sous-sol, les noms des pompiers sont systématiquement inscrits, afin de tenir un état de la situation. À l’époque, c’était à la craie sur un mur, aujourd’hui, sur un tableau formalisé.

CHAPITRE 11

Stéphane, sous-officier au premier secours

L’ombre du tas

« Fluctuat nec mergitur »
– devise de la ville de Paris

Commençons ce chapitre si vous le voulez bien par un peu de latin. Et plus particulièrement par cette locution, *Fluctuat Nec Mergitur*, qui n’est autre que la devise de la ville de Paris, et dont la signification littérale est : « Il est battu par les flots, mais ne sombre pas. »

Si je vous en parle ici, c’est qu’elle reste à mes yeux ce qui symbolise le mieux le métier de sapeur-pompier. « Pourquoi ? » me direz-vous. Tout simplement parce que cette belle profession, et tous ceux qui la représentent au quotidien au chevet d’une société de plus en plus malade, sont constamment battus par le flot des interventions, mais ne sombrent jamais. Jamais, jusqu’au jour où une vague plus grosse que les autres fait chavirer le navire…

Lundi 25 août 2003, il est 6 heures, je suis chef d'agrès au premier secours. Ma « garde 72 » touche à sa fin lorsque la sonnerie du « départ normal » retentit dans la caserne. Ce si caractéristique ronfleur, suivi d'un long buzzer annonciateur d'un départ pour feu ! La lumière s'allume, les portes claquent, on entend le bruit des bottes en cuir glisser le long des perches de feu : les soldats du feu sont bel et bien réveillés.

« Feu de garage », trois mots sur l'ordre de départ. L'intervention n'est qu'à quelques rues de la caserne. Le trajet va être court pour s'équiper, mais ça, les pompiers savent faire, ils ont l'habitude, car ces situations, mélangeant adrénaline et dextérité dans le geste, font partie intégrante de leur quotidien.

Le jour se lève doucement sur Aubervilliers, mais pour mon équipage, pas le temps de profiter du lever de soleil et encore moins d'apercevoir l'épais et imposant panache de fumée sombre s'élever au-dessus de la cité encore endormie.

Moins de trois minutes après avoir franchi les grandes et lourdes portes rouges de la remise, l'engin se présente sur les lieux. Mon regard est instinctivement attiré vers le fond d'une impasse exiguë et peu éclairée, d'où proviennent les épaisses volutes de fumée. Le sinistre semble intéresser un bâtiment de trois niveaux.

L'agitation, voire la panique, des badauds attroupés au milieu de la rue à notre arrivée présage d'une intervention d'ampleur et rend l'engagement des secours difficile. Difficile en effet de se frayer un passage au milieu d'une foule affolée par la violence des images produites par le sinistre. Et il y a de quoi, car la première information portée à ma connaissance est la présence de squatteurs dans le bâtiment en flammes.

Nanti de cette information cruciale, je décide stratégiquement de ne pas engager mon engin de secours dans l'impasse afin de laisser le libre accès au moyen aérien pour la réalisation d'éventuels sauvetages dans les étages. Je commande alors « en reconnaissance ! » et c'est d'un pas rapide, avec

mon équipage, que nous nous dirigeons vers le bâtiment concerné. Nous faisons désormais face à une grande porte métallique condamnée par une simple chaîne et un cadenas.

La lueur orange dégagée par l'incendie nous offre une bonne visibilité à l'intérieur du volume sinistré et nous permet de discerner plusieurs foyers distincts par l'entrebâillement de la porte. Le feu intéresse plusieurs véhicules de tourisme ainsi que divers matériaux stockés de manière anarchique dans un bâtiment semblant plus ou moins désaffecté. Sans tarder, la chaîne est coupée, la porte est ouverte et une lance est rapidement établie à l'intérieur afin de combattre les flammes. Mon équipe attaque ce qui me semble être le foyer principal à une dizaine de mètres sur la droite de l'entrée.

La notion de « victime » évoquée par les nombreux curieux agglutinés aux abords du sinistre est omniprésente dans nos esprits. Il faut faire vite, car le temps ne joue pas en faveur des secours et encore moins des victimes, malheureusement. Rapidement rejoint par le personnel du fourgon, je m'empresse de rendre compte au chef de garde des actions mises en place et de la potentielle présence de victimes à l'intérieur du bâtiment.

Je reçois la mission de seconder une cheffe d'équipe du fourgon, et une seconde lance est rapidement établie en appui du binôme déjà engagé. Équipés de nos appareils respiratoires, nous pénétrons tous deux à l'intérieur du bâtiment pour appuyer le travail de mon équipe, et de couper les propagations aux locaux attenants. Quelques minutes plus tard, alors que nous luttons activement contre le sinistre, quelques morceaux de plafond commencent à se décrocher et à tomber sur et autour de nous sous l'effet de la chaleur. Jusque-là rien d'inquiétant, ces phénomènes sont monnaie courante lors des incendies. J'essaie de prévenir mon équipe afin de les mettre en garde, mais ils ne m'entendent pas à cause du bruit généré par le sinistre et par leur respiration dans le masque de leur appareil respiratoire.

À peine le temps de dire ouf, que des craquements plus forts se font entendre vers le fond du bâtiment et d'un coup, sans crier gare, l'intégralité de la bâtisse s'effondre à plat sur nous, comme un château de cartes dans un vacarme assourdissant.

J'attrape ma collègue par le bras et me retourne pour tenter de fuir vers la sortie. La scène se joue en un instant, et nous sommes très vite rattrapés dans notre tentative de fuite par l'effondrement total de la structure.

Serait-ce notre cercueil ? Un cercueil en gravats ! Serait-il en train de se refermer sur nous ? La violence et la spontanéité de l'événement ne permettent pas de savoir de quoi sera faite la minute, ni même les secondes d'après. On ne domine plus rien. Notre vie ne nous appartient plus. Elle est désormais dans les mains de notre saint ange gardien, sainte Barbe, ou pas !

Et c'est là que c'est flippant, car on ne maîtrise absolument plus rien ! Il n'y a plus qu'à attendre. Plus qu'à attendre que l'essoreuse arrête de nous secouer dans tous les sens comme des pantins. Et on verra bien… Quelle qu'en soit l'issue, à cet instant précis, je le sais, les dés sont jetés, et notre destinée scellée…

Le manège infernal s'arrête enfin pour moi à proximité de l'échelle, dans un épais mélange de poussière et de fumée d'incendie. L'instinct de survie me fait inconsciemment ramper pour m'éloigner du danger. Mon casque et mon masque respiratoire ont littéralement été arrachés par la violence de la scène, et le bruit de l'air comprimé qui s'échappe est stressant.

Je suis sonné, abasourdi, mais a priori vivant. Ce n'est que quelques instants plus tard, qui paraissent une éternité, que je réalise la gravité de la situation. Je comprends que je ne suis pas dans un mauvais rêve, ou dans un « bad trip », mais que je suis bel et bien en train de vivre un véritable cauchemar éveillé.

Je prends surtout conscience que je viens de friser la correctionnelle… Cette sensation d'avoir frôlé la mort est sans commune mesure et restera

gravée à jamais sur la carte mémoire de mon ciboulot.

Je me relève hagard, étourdi, engourdi, comme après l'explosion d'une bombe. À cet instant, je suis encore dos au bâtiment. Machinalement je ramasse mon casque, ferme ma bouteille d'air comprimé pour arrêter le sifflement de l'air, et m'effondre en larmes sur le plateau de l'échelle.

Mon corps ne répond plus, mon cerveau a disjoncté. Je suis dans l'incapacité de gérer mes émotions. Ce n'est que lorsque je me retourne, que je découvre l'horreur.

L'horreur d'une véritable scène de guerre. Je me retrouve devant un tas de plusieurs centaines de mètres cubes de gravats fumants. Je suis seul, face à un amas de débris duquel s'échappe une épaisse fumée noire, et sous lequel mes frères d'armes sont probablement ensevelis.

Qu'ai-je fait ? Pourquoi moi ? Où sont mes collègues ? Quelqu'un peut-il me donner des informations ?

Personne. Autour de moi, c'est le chaos total ! La scène est surréaliste et le silence est pesant. Les rôles semblent s'être inversés, les sauveteurs sont devenus eux-mêmes des victimes… Je suis littéralement sidéré, tétanisé par l'image de l'imposant tas de décombres et par les scènes de panique qui ont envahi brutalement les lieux de l'intervention. En deux mots, c'est apocalyptique !

Je n'ai plus la notion du temps, lorsque le chef de garde me rejoint derrière l'échelle. Il me tape sur l'épaule. Je fais un bond et j'entends : « Stef ! Il faut y aller ! » Je secoue machinalement la tête pour essayer de rassembler mes esprits. Je retire mon appareil respiratoire, je remets mon casque et me dirige vers le « tas » afin de tenter de retrouver les personnels manquants à l'appel. Pendant ce temps, le feu a retrouvé de la virulence.

Dès lors s'engage une véritable course contre la montre et l'intervention prend alors une tout autre tournure. Celle-ci va demander beaucoup de courage et d'abnégation aux intervenants, car cette fois, c'est la vie de plusieurs de nos frères d'armes qui est en jeu. Il va falloir faire vite, très

vite, car notre plus gros ennemi à cet instant reste le temps. Alors que j'arrive à proximité du tas de décombres, des gémissements me font soudainement revenir dans la réalité.

Ce sont ceux de mon binôme, dont je découvre la silhouette, coincée entre un véhicule en stationnement et une énorme poutre en bois. Elle aussi est vivante, mais souffre atrocement du dos…

Le travail acharné des équipes de recherches permet de retrouver rapidement le chef d'équipe, grièvement brûlé, mais en vie, sous les gravats. En revanche, son servant, un jeune sapeur de 21 ans ne sera localisé par les chiens de recherche que près d'une heure après, sous une énorme quantité de gravats, en état de mort apparente. Son corps sera dégagé des décombres, au prix de nombreux efforts de levage et de découpage. Celui-ci sera déclaré décédé à l'hôpital des armées Percy de Clamart.

Le bilan de cette intervention est tragique et lourd à la fois, puisqu'il fait état d'un décédé et de deux blessés graves. Un bilan difficile à admettre dans une corporation qui n'a pas la « culture de l'échec » dans son ADN. Des quatre personnels engagés à l'intérieur du bâtiment au moment de l'effondrement, je suis le seul à m'en être sorti indemne physiquement.

Les jours, les mois passent, l'accident est désormais derrière nous, maintenant il va falloir penser à l'avenir. La vie, même si elle n'a plus la même saveur, doit absolument continuer avec un profond sentiment d'impuissance et de culpabilité. Cette fameuse culpabilité du survivant qui tiraille intérieurement les personnes qui ont survécu à un accident alors que d'autres sont morts. Pour ma part, même si la douleur s'estompe avec le temps, le souvenir est, quant à lui, toujours intact. Plus le temps passe, plus j'ai l'impression de vivre dans un monde à part. Un monde parallèle agressif que je ne domine plus.

Le bruit, les personnes, la foule, certaines situations qui jusque-là m'étaient agréables, désormais me stressent.

Je ne supporte plus rien, je suis en permanence sur le qui-vive et je sursaute à chaque bruit. Cet état d'hypervigilance va devenir très rapidement handicapant, au point que je cherche à m'isoler du reste du groupe dès que les circonstances me le permettent. J'ai l'impression d'être un mort parmi les vivants et que personne n'a la capacité de comprendre ce que je suis en train de vivre en silence.

Ma vie s'est totalement réorganisée autour de mon traumatisme et de la vue de ce fameux tas de gravats sous lequel mes frères d'armes sont restés piégés à Aubervilliers. Je ne vois plus que lui, matin, midi, et soir…

En 2006, trois ans après mon accident, je connais une véritable descente aux enfers. Peu de temps après, les cauchemars vont subitement faire leur apparition sans crier gare, les nuits vont être de plus en plus agitées et les réveils nocturnes de plus en plus brutaux et violents, avec toujours cette même image du « tas ».

Malgré la fatigue importante accumulée en lien avec l'activité opérationnelle et professionnelle, je ne dors plus. Impossible de me reposer et de récupérer, je deviens de plus en plus irritable et « associable ». À tel point que j'appréhende d'aller me coucher le soir de peur de revivre inlassablement les mêmes scènes de désolation et de revoir cette image du tas. J'ai une tête de mort-vivant. Ce dont je suis certain, c'est que je ressens ces troubles comme une faiblesse vis-à-vis du reste du « monde ». Je suis comme une personne à côté de laquelle il s'est produit un séisme et qui, en moins de temps qu'il faut pour le dire, est catapulté dans un monde inconnu.

Un monde où les morts sont vivants. J'ai l'impression d'être un paria parce que personne ne peut comprendre ma situation. À l'intérieur, je suis foudroyé. J'ai honte.

À partir de cet instant, ma vie devient un véritable enfer, pour moi et pour mon entourage. Après une période de patiente compréhension, mon entourage familial et professionnel estime qu'il faut oublier, en devenant

culpabilisant malgré lui. Ils ne comprennent pas que des ruminations et des angoisses puissent encore me hanter l'esprit tant d'années après ce tragique événement. Si ces réactions psychologiques sont totalement logiques, en revanche certaines de leurs attitudes sont parfois inadaptées, mais je ne peux pas leur en vouloir, puisqu'ils n'ont jamais été confrontés à l'impensable !

Des réflexions telles que « tu as eu de la chance », « tu as été courageux », « ce n'est pas de ta faute », « tu es un héros », « tu es une victime », « il faut oublier », entre autres, deviennent rapidement insupportables et culpabilisantes pour moi…

L'épuisement devient chronique et ne disparaît pas malgré le repos. Je décide de consulter un médecin dans l'Institution pour cette fatigue persistante qui ne disparaît pas avec le repos. Pour lui, le lien avec mon accident d'Aubervilliers ne fait aucun doute. Je suis orienté en urgence vers un psychologue à l'hôpital Percy, afin de poser un diagnostic sur ces démons qui me rongent de l'intérieur depuis tout ce temps.

La consultation est rapide et le verdict sans appel : je souffre d'un état de « stress post-traumatique[1] ». La prise en charge va pouvoir débuter.

Malgré le travail rigoureux de mon spécialiste de la santé mentale, je découvre avec le temps que les cauchemars et les crises d'angoisse nocturnes ne représentent que la face émergée de l'iceberg, et que la face immergée n'est pas beaucoup plus reluisante.

Je suis désormais en proie à des ruminations en pleine journée… Comme si je n'en avais pas encore assez de passer des nuits pourries, dorénavant même ma vie quotidienne est impactée. Je suis poursuivi par mes démons. Quoi que je puisse faire, quoi que je puisse dire pour détourner mon attention, ma pensée reprend instantanément le dessus et me ramène inlassablement à cette vision du « tas », au point d'en devenir invalidante. Serais-je devenu fou ?

Je vis dans un état d'alerte permanent. Ma curiosité tend à disparaître lentement au profit de mes ruminations. Je semble ailleurs en permanence, comme détaché de tout. De tout, sauf de mon traumatisme…

Mon traumatisme que je ressasse continuellement, comme s'il n'y avait que cela dans ma vie. Les séances avec le psychiatre ne semblent plus suffire ! Je ne progresse plus. Je décide alors de consulter à nouveau mon médecin. Pour lui, un traitement médicamenteux complémentaire est indispensable. Il me prescrit des antidépresseurs. Comment ça, je suis en dépression ? En plus des séances de psy, je suis gavé de médicaments. Là, ça ne rigole plus du tout. « C'est grave alors ? » Pas de réponse…

Les médicaments sont tellement puissants que j'ai pour consigne de les prendre une fois installé confortablement dans mon lit, pour éviter les mauvaises surprises ! Outre ces traitements médicamenteux et psychiatriques, je suis arrêté durant de nombreuses semaines. De longues périodes au cours desquelles je ne suis que l'ombre de moi-même, un véritable zombie drogué par les médicaments. Je suis méconnaissable.

Cette période noire dure deux longues années. Deux ans durant lesquels faire un choix, même anodin, me donne mal à la tête. J'ai de plus en plus de mal à me concentrer. Je ne pense plus au travail. Je n'ai plus aucun projet. Je ne pense tout simplement à rien sauf à mon accident !

Souvent je pleure dans mes mains, sans témoin.

Je suis dans un état étrange où je passe instantanément d'une grande déprime à un sursaut de joie, de vie. Je suis totalement abruti par les médicaments mais il me les faut, c'est devenu aussi vital qu'une ligne de vie dans un incendie à laquelle je m'accroche pour tenter d'exister et surtout de ne pas me perdre dans un monde qui m'est devenu hostile.

En 2010, peu avant ma mise à la retraite, je me sens beaucoup mieux, les cauchemars et les reviviscences ont presque totalement disparu. Les médecins décident de stopper tous les traitements. Il me reste encore par

moments des visions du « tas », mais elles sont sporadiques et non invalidantes. Je retrouve enfin un semblant de vie « normale », même si la normalité n'existe pas.

Alors que je pense m'être définitivement débarrassé de ce mal invisible qui me ronge depuis tant d'années, en 2014, certains symptômes font leur réapparition. Ce n'est qu'après une séance d'EMDR[2] que je suis enfin considéré comme totalement guéri, même si je reste intimement convaincu que l'on ne guérit jamais définitivement de ce type de traumatisme et que je ne retrouverai jamais ma vie d'avant.

S'il fallait conclure, je ne dois ma résilience qu'à un énorme travail sur moi et au soutien inconditionnel de l'Institution et de mes proches. Aujourd'hui, j'ai réussi à transformer ce traumatisme en une force, en créant l'association APTE[3]. Celle-ci a pour mission de tendre la main aux sapeurs-pompiers victimes de stress post-traumatique ou d'épuisement opérationnel.

Notre objectif est la création d'un centre de réadaptation psychologique national spécialement dédié à cette corporation en grande souffrance. La santé mentale des sapeurs-pompiers, et les répercussions sur leurs familles, doit devenir une véritable priorité. Les sauveteurs sont plus malades que leurs victimes, là il y a urgence !

Ensemble, aidons ceux qui nous protègent.

1. En 2006, cette pathologie n'était pas encore connue comme elle peut l'être aujourd'hui chez les sapeurs-pompiers.

2. L'EMDR, qui signifie *Eye Movement Desensitization and Reprocessing*, que l'on peut traduire par « Désensibilisation et retraitement par les mouvements oculaires », est une thérapie recommandée dans le cadre de la prise en charge d'un stress post-traumatique.

3. Accompagnement et prévention des traumatismes émotionnels (APTE).

CHAPITRE 12

Djamel, directeur départemental adjoint

On laisse toujours un morceau de nous-même

« Ce n’est pas parce qu’une expérience se termine qu’elle ne méritait pas d’être vécue. On n’a pas le choix, pour aller de l’avant, il faut faire un pas devant l’autre, et si l’on essaie d’éviter ce qui nous fait mal alors on n’ira jamais nulle part. On ne grandira jamais… »
– Haley[1]

Auxerre, un samedi de septembre 2024

Je profite du week-end pour aller saluer mes deux collègues Franck et Lionel, avec qui j’ai fait un bout de chemin opérationnel dans le département de l’Yonne (et pour Lionel à la brigade de sapeurs-pompiers de Paris également). Depuis un mois, je suis colonel, directeur départemental adjoint en Haute-Saône.

« Ça sera un café au lait pour moi, Franck… » Je fixe ma tasse posée sur la table… Le café transperce le lait comme dessinant une sorte de tête

de mort.

« Alors, la Haute-Saône, bien ? Ta mère[2] doit être contente de te savoir là-bas ! m'interpelle Lionel.

– Oui, très beau département, un niveau d'équipement au top, des personnels pragmatiques… J'ai retrouvé un peu ce que j'ai connu lors de mes débuts de lieutenant dans l'Yonne.

– T'as déjà décalé ? renchérit Franck. Toujours aussi "chat noir" ?

– Non, c'est calme pour le moment…

– Tant mieux, car on peut dire qu'ici t'as ramassé… »

Et voilà que nos vieux souvenirs déferlent, comme trois anciens combattants devisant sur un banc.

Dans un coin du foyer, un jeune sapeur-pompier nous observe, bouche bée. Il entend parler de casernes d'Auxerre et de Paris, d'apprentissage « sur le tas », de claques reçues et rendues, de cette poignée de vieux pompiers[3] qui tenaient la barre quand tout tanguait.

Le jeune écarquille les yeux… et bredouille une question en me regardant : « Quel conseil pourriez-vous me donner ? Je n'ai jamais été confronté à la mort… »

Je bois une gorgée de café, il est froid. Je sèche…

Sa question n'est pas anodine. Il a à peine 20 ans, l'âge de ma fille. Et quand je compare son monde et le mien au même âge… Tout a changé. Le rapport à la violence a changé avec les réseaux sociaux, l'immédiateté des informations, celle qui chasse l'autre. J'ai du mal à me mettre dans la tête des jeunes qui rejoignent nos rangs aujourd'hui. Comment vont-ils faire face aux drames que l'on a pu connaître…

« En parler, ne rien garder pour soi… se dire que l'on n'est jamais seul… jamais ! Le binôme, c'est l'ADN du pompier… mon ami Serge, le commandant adjoint au directeur de l'école nationale de police de Sens, terminait toujours ses discours avec ces mots : "rappelez-vous que 'policiers' ne s'écrit jamais au singulier !" Pour les pompiers, c'est pareil.

– Merci.

– Tu seras forcément marqué et tu t’en souviendras, de ces interventions particulières… Je me souviens encore minute par minute de mes trois premiers morts. Sans partage, on peut sombrer. »

Trois ou plutôt quatre…

Je suis rentré à 16 ans dans un petit corps communal dans un village de moins de mille habitants, où tout le monde se connaissait.

Mon premier mort, je lui serrais la main à midi juste à la fin de cette manœuvre du mois de juin 1990, il allait au café s’acheter un paquet de cigarettes. Quatre heures plus tard, je procédais au massage cardiaque avec mes collègues, il s’était pendu… Un différend familial…

Juillet 1991. Je suis de garde à Auxerre. C’est un week-end de départ en vacances. Il fait tellement chaud que personne ne traverse la cour du centre de secours, au 37 de l’avenue Denfert-Rochereau. Beaucoup font la sieste en ce début d’après-midi. Quand les bips se mettent à sonner…

Telle une ruche, le centre de secours s’anime, on entend les personnels descendre par les perches de feu. Les portes des engins claquent, les chefs d’agrès écrasent la corne deux tons. Moins de trois minutes plus tard, un long cortège d’engins roule vers la commune de Champs-sur-Yonne.

Michel, mon chef d’agrès, regarde son conducteur : « Route nationale 6 à Champs, sur le pont. Ça semble avoir tapé fort. »

Sur les lieux, ce qui m’impressionne, c’est le silence.

Deux voitures se sont percutées de plein fouet. Dans l’une, un homme est grièvement blessé, prisonnier des tôles. Dans l’autre, le conducteur et sa passagère ne bougent plus, eux aussi incarcérés. À l’arrière, dans un siège auto, un garçon de 5 ans joue avec son hochet, imperturbable.

Michel a compris la situation. Il détache l'enfant et me le donne.

« Mets-toi en retrait, occupe-le… »

Je n'ai pas compris tout de suite pourquoi Michel me demande d'être une nounou plutôt que de participer aux opérations de secours, car je suis là pour secourir, aider à dégager les blessés.

Assis à l'avant du VSAV, l'enfant me regarde. Il sourit. « Pourquoi papa et maman dorment dans la voiture… Y a eu un BOUM… et ils dorment… Pourquoi ? hein, dis-moi… »

Que répondre à cette question ? Dois-je lui dire que ses parents sont morts ? Non, ce n'est pas moi de le faire. Je n'ai pas les mots[4]… Je prends une respiration… « Oui, ils dorment, il fait chaud. Ils se reposent avant de repartir. »

L'enfant sourit. J'ai pris un gant pour lui faire une tête de poupée. Il s'amuse avec. Le temps me paraît long. Je vois mes collègues s'activer. Les parents sont désincarcérés, placés dans une housse blanche.

Une deuxième équipe médicale arrive sur place. Francine, une infirmière du SAMU, me rejoint : « Merci, je vais m'occuper de lui… »

Me voilà à nouveau seul. Michel arrive vers moi : « Ça va ?

– Oui…

– Allez, on rentre…

– Je peux vous poser une question, caporal-chef ?

– Oui, si tu veux…

– Pourquoi je n'ai pas participé à l'opération ? »

Michel me regarde : « Tu y as participé. À ta façon. Il n'y avait plus rien à faire pour les parents. Nous étions suffisamment nombreux pour sortir les corps. Je ne voulais pas que tu restes sur la route, là, comme une plante verte à te prendre de pleine face ces images. Il fallait t'occuper. T'es trop jeune pour te réveiller en pleine nuit et voir des silhouettes assises au bout de ton lit… Souviens-toi de cela, quand tu seras officier !

– D'accord…

– Dis-toi que tu as protégé ce gamin… »

J'ai compris bien plus tard, que « ce gamin », c'était à la fois cet enfant mais aussi, avant toute chose, moi.

24 décembre 1991. Je vais souffler à midi mes dix-huit bougies. Je suis équipier dans le VSAB de Massy[5] dans l'Essonne. Nous partons pour un nourrisson en difficultés respiratoires dans un cabinet médical. Le motif de départ est sérieux, le conducteur de l'ambulance roule à vive allure. L'engin se faufile dans la circulation dense. Beaucoup rejoignent les centres commerciaux pour acheter les derniers cadeaux de Noël.

Nous sommes arrivés. Les freins crissent. Le chef d'agrès court vers la porte d'entrée. J'attrape le sac de premier secours et lui emboîte le pas. Il est stoppé par la maman qui tombe dans ses bras en hurlant pour que nous sauvions sa fille.

Je fais un pas de côté pour entrer dans le cabinet. Un médecin est en train de ranimer un nourrisson… Quand il me voit, il me colle – « me jette » serait le mot le plus approprié – l'enfant dans les bras. « Faites ce que vous pouvez… Je n'y arrive pas ! »

Avec mon collègue, on tente de ramener à la vie ce bout de chou de trois semaines. Faire le massage cardiaque à un adolescent, c'est dur, mais à un bébé…

Le médecin du SMUR arrive, en vain. C'est trop tard. Mort subite du nourrisson. Dans quelques heures, c'est Noël…

Mes quatre premiers morts. Et il y en a eu bien d'autres, tout aussi dramatiques… que l'on ne peut oublier !

Éviter le syndrome de la plante verte

Vécus en tant qu'intervenant, ces moments sont imprimés dans ma mémoire. Ils m'ont servi durant toute ma carrière d'officier pour protéger les personnels que je devais commander. Ce que m'a dit Michel, je l'ai appliqué plus d'une fois, notamment lorsque, dans les équipages, il y avait des jeunes recrues.

« Je ne voulais pas que tu restes sur la route, là, comme une plante verte, à te prendre de pleine face ces images. Il fallait t'occuper. » Les mots de Michel se sont transformés en une règle… Éviter l'effet « plante verte »[6].

Lorsque j'ai eu l'occasion de parler avec des jeunes recrues après des moments dramatiques, la même phrase revenait : « J'étais concentrée sur ce que je faisais, je n'ai pas eu le temps de voir ces choses horribles…[7] »

Être occupé, ne pas être une plante verte, c'est aussi un moyen de se protéger, pour un cadre. Quand on est chef de groupe, chef de colonne, on n'est pas simplement quelqu'un qui commande.

1er décembre 2014. Chef du centre de secours principal de Sens, j'ai remplacé au pied levé un collègue souffrant dans son astreinte de chef de colonne. Ce matin-là, j'ai recruté mon adjoint[8], suite au décès de mon adjointe. Là aussi, une épreuve particulière.

Il pleut dans le nord du département de l'Yonne. À 17 h 40, une voiture avec trois adultes et une fillette de 7 ans se déporte sur la gauche sur la départementale 606 à hauteur de la commune de Champigny-sur-Yonne. Elle est percutée par une automobile arrivant en face.

Lorsque les secours arrivent, ils ne peuvent que constater le décès des quatre occupants de la voiture. Les corps sont broyés dans l'amas de tôle. Le message de Thierry, un chef de groupe d'expérience, me laisse à penser que l'opération va être difficile.

Thierry vient à ma rencontre, je descends de voiture.

« Salut, Djam… ce n'est pas beau à voir… On va en avoir pour un moment. Tu prends le COS. Je retourne vers les gars. »

Et il se barre. Ce n'est pas son habitude. Je vois bien que cela ne tourne pas rond.

Quand je m'approche de ce qu'il reste de la voiture, je comprends vite ce que Thierry voulait dire. Ça va être dur. Il va me falloir concentrer mes esprits sur la mission en limitant l'impact psychologique sur les personnels. Je prends l'opération en main :

« Stop, les gars, on marque un temps d'arrêt le temps que les gendarmes fassent les constatations. Il n'y a malheureusement plus rien à faire… »

Face à moi, les personnels du centre de secours de Sens. Mes personnels. Jérôme, Ludovic, Alexandre, Thierry, chacun responsable d'un des camions sur place.

« Bon, ce n'est pas une opération anodine. On va tous tourner sur les postes. Je veux que chacun soit exposé le moins possible… Et comme d'habitude, pas de salamalecs, le tutoiement est de rigueur… [9] »

Tous acquiescent et nous nous plongeons tous dans ce chaos. Moi compris, je coordonne à la désincarcération en remplaçant Ludo, chef d'agrès du fourgon de secours routier.

En étant occupé, on évite de gamberger… De retour au centre de secours, après une bonne douche, on partagera un plat de pâtes comme après un marathon, car là aussi, nous avons tous dépensé de l'énergie pour tenir !

Le jeune sapeur-pompier nous écoute depuis bientôt une heure, il imprime ces conseils, emmagasine par procuration ce que l'on pourrait nommer une sorte de retour d'expérience. « Tu sais, on laisse toujours un bout de nous-même, sur ces opérations… » Franck ajoute : « Comme aux Piedalloues… »

17 juillet 2012, 20 h 02. Ce soir-là, Franck, Lionel, Jean-Claude et Fabien[10], nos collègues et moi, nous allions rencontrer l'horreur[11] dans un pavillon d'un quartier d'Auxerre. Un drame familial encore inexpliqué, qui fera cinq morts. Nous avons tous, ce soir-là, laissé un bout de nous-même dans cette maison.

C'est certainement l'intervention la plus difficile de ma carrière. Chaque 17 juillet, à la même heure, une sorte de mal-être me rappelle ces instants, cette reconnaissance dans cette maison, ce que l'on a vu derrière chaque porte que l'on ouvrait… là aussi, ce qui était impressionnant, malaisant, c'était le silence.

« Je me rappelle que, quand tu es sorti du pavillon, tu m'as dit : "Ce soir, on a pris cher" », poursuit Franck.

À quoi servent tous ces drames ?

« Il faut aller de l'avant, affronter le monde en espérant que tout ira pour le mieux. Il se peut même que l'on apprenne deux ou trois choses en cours de route. Ce que je veux dire, c'est que tu ne peux pas fuir la réalité sous prétexte que rien n'est éternel. La vie est pleine de surprises, bonnes ou mauvaises, elle vaut la peine d'être vécue », rappelle le personnage d'Haley dans la série *Les Frères Scott*.

Après plus de trente-cinq ans de bottes, les drames auxquels j'ai été confronté à différents niveaux de commandement font que l'on ne regarde plus la profession, les opérations de secours, de la même manière qu'au début de sa carrière.

Chaque expérience nous permet de nous interroger, de donner du sens à notre engagement. Mais cela nous rappelle ô combien la transmission est importante. Si les bâtisseurs de cathédrales ont certainement été les premiers pompiers ou les premiers sapeurs[12], ils nous ont surtout légué de merveilleuses notions, celles de l'apprentissage et du compagnonnage.

Dans une société qui va vite, trop vite, il est important de se raccrocher à ces deux notions. Simples et complexes à la fois, elles doivent permettre à

tout un chacun de transmettre et de faire grandir ceux que l'on commande. J'ai appris avec toutes les personnes que j'ai rencontrées. Il n'y a pas de petite rencontre. Les vieux cabots-chefs auxerrois, avec leur expérience de dingue[13]. J'ai appris et j'apprends toujours.

Aujourd'hui, la profession a créé une sorte d'ersatz de ces notions en conceptualisant ces approches, avec des mots savants pour faire plus intelligent. Mais cela reste de l'apprentissage.

Chef de centre à Sens, j'ai été confronté à des « ayatollahs » de la formation prescriptive qui refusaient en bloc « l'accompagnement de proximité ». Pour les convaincre, j'emmenais les plus réticents sur la place de la Cathédrale[14] et leur demandais de regarder le sommet de cette merveille gothique : « L'exemple d'un apprentissage réussi… Rappelez-vous que les tailleurs de pierre ne savaient parfois ni lire, ni écrire. Ce qu'ils ont construit en transmettant et en accompagnant tient encore debout, plus de huit cents ans plus tard. » Et d'ajouter : « À vous de vous faire votre propre opinion, maintenant, sur le sujet. »

L'essence de ces mots doit guider les chefs que nous sommes. Nous devons faire grandir les personnels que nous avons la chance de commander.

« L'apprentissage, ce n'est pas une mise en conformité mais c'est rendre un homme libre et indépendant[15] », rappelait le chef étoilé Thierry Marx.

Et toutes ces expériences y concourent souvent malgré nous. Ce qui est est, et ne peut pas ne pas être.

1. Dans la série télévisée américaine *Les Frères Scott* (2003-2006).

2. La Haute-Saône est une terre maternelle. Ma mère y est née. Son père est né à Perrouse. Réfractaire au STO, il s'engage dans les FFI au cours de la Seconde Guerre mondiale.

3. Il faut dire que nous avons eu la chance de servir dans l'ancienne caserne d'Auxerre, avec des anciens, des trompe-la-mort…

4. Sur ce pont, sous un soleil de plomb, je ne savais pas que vingt ans plus tard, quasiment jour pour jour, je devrais annoncer à ma fille de 7 ans, la mort de sa mère. Même avec vingt ans de

plus, je n’avais pas plus les mots pour le faire.

5. Étudiant en hygiène et sécurité à l’IUT de Saint-Denis, j’assurais durant ma scolarité des gardes dans un des centres de secours de l’Essonne.

6. C’est aussi pour cela que je me suis battu avec mes chefs pour que les jeunes diplômés soient intégrés immédiatement dans les équipages sans faire de la doublure. Car je savais que dans les équipages, il n’y avait pas que des « Michel » pour éviter l’effet plante verte en cas de coup dur.

7. Ophélie, 16 ans. Lors de sa toute première sortie au VSAV, elle doit faire face à une jeune fille de son âge qui s’est immolée sur la place de son village. Elle apprendra à l’hôpital que la victime est une de ses camarades de classe.

8. Cet adjoint, je l’avais croisé au centre de secours de la BSPP de Poissy, lors de mon stage d’application de chef de garde à la 2e compagnie en formation initiale d’application de lieutenant (mars 2001). Lors de l’entretien, je ne me souvenais pas de lui. Plus tard, il me le rappela : « Vous m’aviez fait bonne impression, c’est pour cela que j’ai voulu bosser avec vous comme chef. » Nos quatre années ensemble à Sens nous ont permis de faire de belles choses. Je lui ai modestement transmis quelques conseils qui lui ont permis d’avoir une belle carrière ensuite.

9. À Sens, lors des opérations, j’avais pour habitude d’imposer le tutoiement quels que soient les grades, ça facilitait la transmission des ordres. Même avec mon adjoint, nous nous vouvoyions en caserne et nous tutoyions sur opération.

10. Fabien était un sapeur-pompier professionnel avec qui j’ai débuté en tant que volontaire. C’était un très bon photographe de la cellule communication, un ami avec qui j’ai fait un bout de chemin. Il nous a quittés tragiquement en 2016.

11. Toute mort violente a de surcroît un écho médiatique dans le département de l’Yonne, au regard des nombreuses affaires sordides qui s’y sont déroulées.

12. Avant de manipuler les pompes, les premiers soldats du feu utilisaient des outils du bâtiment pour faire la part du feu.

13. Ils ont connu une époque où à chaque garde, ça brûlait… Une époque où les missions de secours à victime ne représentaient que la moitié des interventions.

14. La cathédrale de Sens est la première cathédrale gothique au monde. Elle a servi de « brouillon » lors de la construction de Notre-Dame.

15. *Le Journal inattendu*, RTL, 22 mai 2019.

L’organisation des pompiers en France

Sapeurs-pompiers, marins-pompiers, sapeurs-sauveteurs, pompiers des forces terrestres ou de l’air… La composition du paysage de la Sécurité civile en France est un patchwork, fruit d’une longue histoire et d’héritages militaires. Voici quelques repères.

La France compte environ 256 400 sapeurs-pompiers. Parmi eux, 200 000 (78 %) sont des volontaires, 43 400 (17 %) sont des professionnels et 13 000 (5 %) sont des militaires.

La Brigade de sapeurs-pompiers de Paris, forte de 8 500 personnels, assure les secours à Paris, dans les Hauts-de-Seine, en Seine-Saint-Denis et dans le Val-de-Marne.

À Marseille et dans sa périphérie, ainsi que dans toutes les bases navales, ce sont les marins-pompiers qui assurent les opérations de secours.

Dans les bases aériennes de l’Armée de l’air et de l’espace, 3 200 pompiers de l’air sont prêts à intervenir.

Enfin, la brigade des militaires de la Sécurité Civile (FORMISC), avec 1 450 sapeurs-sauveteurs, intervient en appui des services d’incendie territoriaux sur le territoire et participe aux renforts lors de catastrophes à l’international.

Au sein des services d’incendie et de secours (SIS) dans les départements et en outre-mer, les sapeurs-pompiers sont volontaires ou professionnels (fonctionnaires territoriaux).

L’ensemble de ces moyens est coordonné par la Direction générale de la sécurité civile et de la gestion des crises (DGSCGC).

La Fédération nationale des sapeurs-pompiers de France regroupe l’ensemble des structures associatives.

Il y a cinquante[1] ans, il n’y avait aucune femme chez les sapeurs-pompiers. Elles étaient 28 379 en 2008 (soit 12 % des effectifs). Aujourd’hui, elles sont environ 61 000, représentant 22 % des sapeurs-pompiers civils.

Sources :

Ministère de l’Intérieur – Statistiques officielles de la sécurité civile 2023 : https://www.interieur.gouv.fr/fr/Publications/Statistiques/Securite-civile/2023.

Fédération nationale des sapeurs-pompiers de France : https://www.pompiers.fr/federation/.

1. Il faut attendre un décret en date du 25 octobre 1976, pour que les femmes puissent devenir sapeur-pompier volontaire puis professionnel.

Les auteurs

David Arnette

- Je suis né le 11 juillet 1970.
- Je m’engage au 1er régiment d’infanterie en 1987 en tant que grenadier voltigeur de 2e classe.
- Je participe à la première guerre du Golfe, avec la mission Salamandre en 1990 puis l’opération Daguet en 1991 en tant que chef d’équipe de combat.
- Je rejoins le 9e régiment de chasseurs parachutistes en 1991 en tant que sergent, chef de groupe de combat, puis je quitte l’armée en 1997.
- Je deviens sapeur-pompier volontaire en 2006 au centre de secours principal de Cahors (Lot) durant quinze ans et le quitte avec le grade d’adjudant, chef d’agrès tout engin.
- En 2023, je deviens pompier aéronautique sur l’un des sites d’Airbus Toulouse en tant qu’équipier d’intervention.
- Depuis 2010, je suis aussi dessinateur-illustrateur sous le pseudonyme « Drakkar ». Je suis coauteur du *Jargon du sapeur-pompier* (Edilivre, 2014) et de trois BD sur le monde pompier, tout en illustrant des articles pour différents magazines dont *Rescue18*.

Alain Bailloux

- Je suis né le 30 septembre 1980.
- Je deviens jeune sapeur-pompier en 1989 dans un petit centre de première intervention dans l'Oise.
- Je deviens sapeur-pompier volontaire en 1996 au centre de secours de Chantilly (Oise).
- J'intègre la Brigade de sapeurs-pompiers de Paris le 2 mai 2000, où je vais occuper plusieurs postes et fonctions en compagnie incendie.
- Je deviens chef du centre d'incendie et de secours Plaisance (Paris 14^{e}) en juin 2019.
- J'intègre le service départemental d'incendie et de secours du Val-d'Oise en septembre 2023 en qualité de lieutenant de 1re classe.
- Depuis 2014, j'ai publié les livres *Le Jargon du sapeur-pompier,* en 2014 (t. I) et 2019 (t. II), j'ai été chroniqueur pour des magazines spécialisés sur les sapeurs-pompiers et fondé le webmedia *Rescue18*.

Djamel Ferrand

- Je suis né le 24 décembre 1973.
- J'intègre le corps communal de Chemilly-sur-Yonne (Yonne) comme sapeur-pompier volontaire en 1989.
- J'effectue mon service national durant vingt-quatre mois à la brigade de sapeurs-pompiers de Paris à partir de 1996.
- Je deviens sapeur-pompier professionnel en 1999.
- Commandant, je suis chef du centre de secours principal de Sens (Yonne) en 2013.
- Je suis chef de la section « doctrine » à la Direction générale de la sécurité civile et de la gestion des crises en 2020.

- Colonel, je rejoins la Haute-Saône en 2024, en qualité de directeur départemental adjoint des services d’incendie et de secours.

Fabien Foucaud

- Je suis né le 24 avril 1980.
- Je deviens sapeur-pompier volontaire en 1996 au centre de secours de Martigné-Ferchaud (Ille-et-Vilaine).
- J’intègre la brigade de sapeurs-pompiers de Paris le 2 mai 2000.
- Je deviens chef de garde en mai 2013.
- J’intègre l’état-major du groupement des services à la caserne Champerret (Paris 17^{e}) du 1er septembre 2014 au 1er avril 2017.
- Je me forme au coaching mental durant mon année de reconversion.
- J’ai écrit un récit autobiographique, *Des Flammes à la Lumière*, sorti en juin 2024 (Librinova).
- Je suis sur scène depuis 2023 dans mon show-conférence *Unvulnérable*, joué une cinquantaine de fois.

Christophe Ghiani

- Né le 16 mars 1969 à Saint-Étienne (Loire), je deviens sapeur-pompier volontaire à La Ricamarie (Loire) le jour de mes 18 ans.
- En 1989, j’intègre le bataillon de marins-pompiers de Marseille comme élève officier, affecté en compagnie incendie.
- Dès 1990, j’intègre le SDIS de la Haute-Garonne comme officier de garde et chef de salle CTA-CODIS au CSP Toulouse-Vion, puis chef de groupe et responsable des services techniques à Toulouse-Lougnon.

- De 2003 à 2007, je suis officier CODIS, chargé de la supervision opérationnelle départementale, puis chef du service CTA Nord, en charge de l'organisation et du contrôle du système d'alerte.
- De 2007 à 2016, j'occupe les fonctions d'adjoint, puis de chef du service Analyse et Couverture des risques, pilotant la révision du schéma départemental d'analyse et de couverture des risques (SDACR) et la mise en œuvre de la filière Prévision.
- De 2016 à 2020, je commande le centre de secours principal Toulouse-Vion, avec 153 agents et plus de 11 000 interventions annuelles.
- Depuis 2020, je dirige successivement le groupement technique et logistique, puis le groupement potentiel opérationnel du SDIS 31, en charge des matériels, infrastructures, doctrine opérationnelle, SDACR et règlement opérationnel.

Pascal Reymond

- Je suis né le 20 juillet 1970 à Saint-Étienne (Loire).
- En 1988, j'ai déroulé mes premiers tuyaux en qualité de sapeur-pompier volontaire à Firminy (Loire). La ville d'Avallon (Yonne) m'a ouvert la voie de la professionnalisation en me recrutant le 1er juin 1992. J'ai été formé à Sens par les plus « Grands ». J'ai eu la chance de croiser un futur colonel qui est dans ce livre…
- L'envie de voir le soleil me fait porter ma tenue à Arles (Bouches-du-Rhône) de 1994 à 1997.
- Le 1er septembre 1997, je retourne à Firminy.
- Major en 2019, je suis en mixité comme officier dans les centres de l'agglomération stéphanoise et le bureau des opérations. Après avoir été officier de centre, j'intègre le plateau technique de formation départemental.

- En 2018, j’intègre la compagnie du Gier (Loire) comme adjoint.
- En 2021, je prends le commandement du centre de secours de Rive-de-Gier.
- En 2022 je deviens chef du magnifique centre de secours principal du Puy-en-Velay (Haute-Loire). À l’heure où j’écris ces quelques lignes, j’y suis encore !

Stéphane Saison

- Je suis né le 26 mai 1970.
- Je deviens jeune sapeur-pompier dans la Somme en janvier 1985.
- Je deviens sapeur-pompier volontaire en 1988 au centre de secours de la commune de Rue (80).
- J’intègre la Brigade de sapeurs-pompiers de Paris en septembre 1990.
- Je deviens chef d’agrès en 1996.
- J’ai publié les livres *Le Tas* en 2017 et *L’Épreuve du feu* en 2025 (Edilivre).
- J’intègre le service départemental d’incendie et de secours de l’Oise en 2022.
- Je crée l’association APTE (Accompagnement et prévention des traumatismes émotionnels) en 2023.

Remerciements

À nos familles, nos meilleurs soutiens, dont la place est primordiale tout au long de nos carrières dévorantes.

À nos chefs, qui ont su nous montrer le chemin, et à nos camarades, qui nous accompagnent.

Aux familles et aux amis, qui sont présents dans les moments difficiles.

Aux sapeurs-pompiers, quel que soit le statut, pour leur engagement et leur action au quotidien.

À la jeunesse qui s’engage, vous transmettre nous oblige, vous transmettre est une joie, vous constituez la relève de demain.

À nos frères d’armes, blessés ou disparus, vous êtes dans nos pensées quotidiennes.

À vous qui venez de lire nos témoignages.

Que sainte Barbe vous protège…

Crédits photographiques

1re de couverture : Djamel Ferrand.

4e de couverture : Nicolas Bigand.

p. II : collection particulière de David Arnette.

p. III : collection particulière d'Alain Bailloux (photo 1), Victor Lombardini (photo 2), adjudante Antonia Wilk (photo 3).

p. IV : collection particulière de Djamel Ferrand.

p. V : collection particulière de Fabien Foucaud.

p. VI : collection particulière de Christophe Ghiani.

p. VII : collection particulière de Pascal Reymond.

p. VIII : collection particulière de Stéphane Saison.

Les droits d’auteur de cet ouvrage seront intégralement reversés à des associations.

DES VIES D’ENGAGEMENT

DAVID ARNETTE

1

2

3

1. École maternelle. À la récré, je joue avec une grande échelle Saviem sans savoir que j'en conduirai une plus moderne des décennies plus tard !
2. Porte-drapeau à la cérémonie du 14 juillet ; tout mon engagement est un peu résumé sur ma tenue…

3. Toujours plus haut dans la nacelle qui surplombe l’aéroport !

ALAIN BAILLOUX

1

2

3

1. 1er jour en tant que « cadet », en 1989, au CPI de Crouy-en-Thelle (60). S’ensuivront 6 autres années en tant que JSP dans d’autres centres de secours, jusqu’à avoir l’âge d’être intégré comme SPV.

2. Passation de commandement du centre de secours Plaisance (BSPP) le 7 juin 2022. Je quitte mes fonctions dans le centre de secours où je viens de passer 6 années comme adjoint puis chef. L'une des casernes les plus sollicitées de Paris. Une expérience hors norme !
3. Chef de groupe et COS sur un feu de pavillon. Depuis 2023, j'ai fait le choix de rejoindre le SDIS 95 (Val-d'Oise) en qualité de lieutenant de sapeur-pompier professionnel. Volonté personnelle de donner une autre direction à ma carrière et une stabilité à ma famille.

DJAMEL FERRAND

1

3

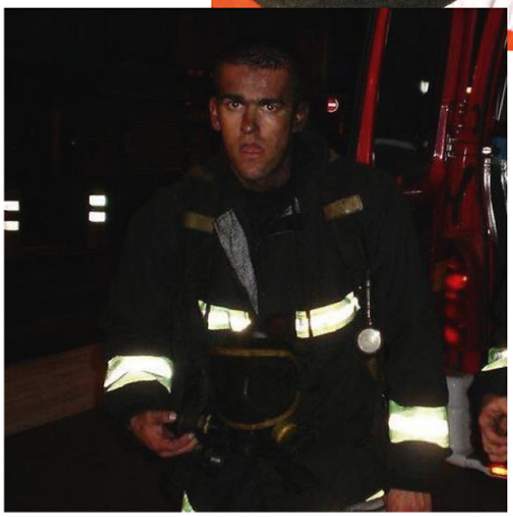
2

1. À 4 ans.
2. Appelé du contingent en 1996, je servirai durant deux ans en qualité de rédacteur pour le magazine *Allô 18* de la brigade de sapeurs-pompiers de Paris.
3. En 2013, lorsque je prends le commandement du centre de secours principal de Sens, je fais réaliser, par Benjamin Degrève, un sapeur-pompier professionnel, également photographe, un trombinoscope original. Pour convaincre les plus réticents, le chef doit montrer l'exemple…

FABIEN FOUCAUD

1

3



2

1. J’ai 4 ans, la joie de vivre dans une famille aimante et équilibrée.
2. Feu de parc de stationnement couvert en 2004 à Joinville-le-Pont. Une intervention très éprouvante physiquement avec une dizaine de véhicules en feu, une température avoisinant les 1000°C et les parpaings qui nous tombent dessus. Là, je fais une pause à la CRAC (Camionnette de Réserve d’Air Comprimé) pour remplir mes bouteilles d’air et repartir au front.

3. Accident grave de la circulation, autoroute A4, Lognes 77, secteur civil. Trois voitures impliquées, quatre victimes en UA (Urgence Absolue) et la nécessité de collaborer avec des pompiers civils, chose rare à la BSPP.

CHRISTOPHE GHIANI

1

2

3

1. À 2 ans alors qu'il était de bon ton de faire des portraits soignés des enfants.
2. Février 2020. Fin d'un temps de commandement à la caserne Toulouse Vion. Période exigeante mais tellement enrichissante au contact des sapeurs-pompiers de

cette magnifique unité.
3. Le 21 septembre 2001, je fais partie des premiers intervenants sur la catastrophe AZF. Une journée qui changera à jamais ma manière de commander une opération de secours.

PASCAL REYMOND

3

2

1

1. À 2 ans. Très attaché à la protection de son prochain !

2. Les débuts d’une grande histoire, une tête pleine de cheveux !
3. Les années passent, les casques changent et les yeux faiblissent !

STÉPHANE SAISON

1

2

3

1. À l’âge de 2 ans.

2. Mes débuts en tant que « cadet » au centre de secours de Rue (80) en 1985. Le commencement de trois années de formation jusqu'à l'âge requis pour intégrer les sapeurs-pompiers volontaires.
3. Chef d'agrès à la BSPP après une manœuvre incendie.

Direction : Didier Férat
Direction éditoriale : Jean-Philippe Bouchard
Édition : Corentin Bréhard
Correction : Judith Lévitan
Couverture : Marina Delranc
Fabrication : Emmanuelle Laine

© 2026, Éditions Solar

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

EAN : 978-2-263-19522-8

Code éditeur : L19522/01

Retrouvez-nous sur www.lisez.com
serviceclients@lisez.com

Solar, un département d'Édi8
92, avenue de France
75013 Paris

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library